BOSTON MEDICAL LIBRARY
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

2
Am
50

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/nouvelessaisurla02robe

NOUVEL ESSAI

SUR LA

MÉGALANTROPOGÉNÉSIE.

NOUVEL ESSAI

SUR LA

MÉGALANTROPOGÉNÉSIE,

OU

L'ART DE FAIRE DES ENFANS D'ESPRIT, QUI DEVIENNENT DE GRANDS HOMMES;

Suivi des traits physiognomoniques propres à les faire reconnoître, décrits par Aristote, Porta et Lavater, avec des notes additionnelles de l'auteur.

« *Animus adeò à temperamento et organorum* » *corporis dispositione pendet, ut si ratio aliqua* » *inveniri possit, quæ homines sapientiores et* » *ingeniosiores reddat, quam hactenùs fuerunt,* » *credam illam in medecinâ quæri deberi.* »

Carthesius, diss. de methodo, tit. 6, §. 2.

DÉDIÉ AUX MEMBRES DE L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE;

PAR ROBERT le jeune,

Docteur en Médecine, membre de plusieurs Sociétés savantes.

SECONDE EDITION,

Considérablement augmentée, et qui ne ressemble à la première que par le titre.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez le Normant, Imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

AN XI. — 1803.

BOSTON MEDICAL
NOV 27 1917
LIBRARY

LA PHYSIONOMIE

HUMAINE,

De JEAN-BAPTISTE PORTA, Napolitain.

BOSTON MEDICAL
NOV 27 1917
LIBRARY

CHAPITRE PREMIER.

De la tête fort grosse.

POLÉMON et Adamantius disent que ceux qui ont la tête grosse outre mesure, ont l'esprit hébété et le naturel indocile. Albert-le-Grand a remarqué la même chose, et Aristote dit que ceux qui ont la tête fort grosse sont amateurs du sommeil. Pour moi, je compare les hommes qui l'ont ainsi, aux ânes qui sont d'ordinaire lourds, timides, craintifs, et ont des mœurs impertinentes.

Les faucons qui ont la tête grosse, ne sont point estimés, parce qu'ils ressemblent aux oiseaux de nuit, qui sont tous timides.

L'empereur Vitellius, si connu par sa crapule et son naturel grossier, avoit une tête énorme.

De la tête très-petite.

Aristote nous apprend, dans sa Physionomie, que ceux qui ont la tête petite sont dépourvus de sens (1). Avicenne dit que ceux dont la tête est très-petite, sont perfides, prompts à la colère, et toujours irrésolus. Saint-Thomas assure qu'ils sont fougueux et d'un jugement peu sain et peu réfléchi.

De la tête médiocre.

Aristote recommande à Alexandre-le-Grand la tête médiocre, dont la forme n'est ni trop

(1) On désigne vulgairement les hommes d'un esprit foible par *têtes de linottes ;* la vivacité et l'étourderie sont leur partage. Le mercure des Grecs, uniquement destiné au mouvement, n'a qu'une tête très-petite, tandis que le souverain de l'Olympe, Jupiter, l'a quarrée. Un cheval qui a la tête petite, est estimé à raison de son ardeur, *argutumque caput*, dit Virgile. Le sexe féminin, dont la tête est communément plus petite que celle des hommes, jouit de vivacité, d'ardeur, d'un grand babil, d'une imagination vive et d'une prompte conception. Seroit-ce aussi à raison de la petitesse de leurs têtes que les femmes peupleroient en plus grand nombre les hospices des insensés ? elles y sont dans le rapport de 2 à 3.

grande, ni trop petite. Polémon et Adamantius la prisent aussi beaucoup. Il me semble qu'on doit la comparer à celle du lion, car cet animal l'a modérément grosse et grande à proportion des autres parties de son corps. Albert dit à ce sujet que la médiocre est un signe que l'homme a de l'esprit et du sens, et qu'il est quelquefois timide et libéral; mais moi, qui veux qu'elle ait de relation avec celle du lion, je ne le jugerai pas timide, mais hardi et de grand cœur.

De la tête cave sur le devant.

Hyppocrate et Galien disent qu'il y a cinq formes différentes de têtes; l'une naturelle, et les quatre autres contre-nature et monstrueuses. La première forme non-naturelle de la tête est celle qui n'a point d'éminence sur le devant, et où le signe du front qui devroit être élevé ne paroît point en bosse dès sa partie supérieure, et dont le derrière a de l'éminence. La seconde forme est toute contraire à celle-ci. La troisième, qui approche de plus près de la naturelle, est celle où l'on n'apperçoit point les deux éminences. La quatrième dont Hyppocrate fait mention, est celle qui a plus d'éminence des deux côtés de l'oreille qu'elle n'en a sur le devant

et sur le derrière. La cinquième, qui ressemble à un sphéroïde, est la naturelle.

Albert pense que celui qui a la tête cave sur le devant est sujet à tromper et à la colère : je crois, au contraire, qu'un tel homme est dépourvu de sens et d'imagination.

De la tête cave sur le derrière.

Suivant Polémon et Adamantius, ceux qui ont le derrière de la tête cave et déprimé, sont timides : on remarque que les Allemands ont souvent le derrière de la tête comprimé, et aplatie, et la tête large, parce qu'étant petits et encore au berceau, ils sont toujours couchés sur le dos, et liés par les mains dans cette pénible situation.

De la tête éminente sur le devant.

Cet examen doit comprendre le siège des quatre sens, qui ont leur siège dans la tête; et suivant la petitesse ou la grandeur de ces mêmes parties, leur plus ou moins naturelle constitution, on doit se prononcer pour l'idiotisme ou la sagesse.

De la tête éminente sur le derrière.

Galien, dans son ouvrage de l'Art de la médecine, et Avicenne après lui, disent que la

tête qui a de l'éminence sur le derrière, n'est pas toujours de mauvaise constitution : une tête formée en pointe sur le derrière, soutenue par un cou fort et ferme, annonce beaucoup de mobilité et de forces musculaires ; les os sont alors très-durs et très-forts (1).

De la tête cave sur le devant et sur le derrière.

On a remarqué que la tête qui n'a point d'éminence sur le devant ni sur le derrière, et qui est toute égale et en forme de sphère, est de mauvaise constitution. Albert dit qu'une tête qui ressemble à un globe est un signe que l'homme manque de sens et de sagesse. C'est la maxime des médecins de dire que la défectuosité en la partie de devant annonce l'homme à courtes idées ; si elle est par derrière, il y a défaut de force et de mémoire : si la tête est

(1) L'espèce noire diffère non-seulement de l'espèce blanche à raison de son moral ; mais le nègre est, pour ainsi dire, de droit naturel bête de somme par son organisation physique. En effet, il est très-impropre à la pensée; la civilisation n'adoucit jamais son caractère féroce et inhumain ; le mouvement paroît être sa destination première ; les nerfs sensitifs sont très-peu développés chez lui, tandis que les nerfs destinés à la locomotion le sont beaucoup. Niera-t-on, après cela, que le physique constitue notre moral ?

cave au milieu, c'est l'indice d'une grande intelligence. Les Grecs modernes et les Turcs ont la tête formée en signe de globe; cette forme s'adapte très-bien aux bonnets ou turbans dont ils font usage.

De la tête en éminence du côté des tempes.

Aristote écrivant à Alexandre, dit que ceux qui ont les tempes enflées et les joues pleines, sont fort enclins au courroux; c'est ce que Polémon et Adamantius ont aussi remarqué. Rhasès est du même sentiment; mais Albert enrichit sur tous, en disant que ceux qui ont les veines des tempes et de la nuque du cou rouges, sont si enclins à la colère qu'ils deviennent presqu'insensés.

De la tête éminente sur le devant et sur le derrière.

Une tête ainsi formée est un très-excellent signe, c'est celle que les médecins appellent naturelle. Galien, Avicenne, Polémon, Adamantius, sont du même avis. Suivant Albert, la tête longue sur le devant et sur le derrière, approchant de la figure d'un maillet, est un signe qui dénote l'homme circonspect, prévoyant, plein de courage et de grandeur; tel fut Périclès.

De la tête un peu pointue.

Aristote compare ceux qui ont la tête en pointe aux corbeaux et aux cailles, qui sont impudens et déhontés. Homère remarque que Thersite, si connu par son impudence, l'avoit de cette forme. Aristophane parlant aussi de Théagène, le dépeint avec une tête pyramidale (1).

De la tête fort haute.

Polémon et Adamantius disent que ceux qui ont la tête fort haute et de longueur démesurée sont opiniâtres.

De la tête plate par la cîme.

Cette forme désigne, suivant Albert, l'homme insolent, dissolu et libertin.

---

(1) Dans mes cartons physionomiques, j'ai beaucoup de notes qui confirment cette observation ; et depuis que je suis à Paris, j'en ai recueilli beaucoup encore. Me trouvant un jour dans une société, je vis entrer un jeune homme qui avoit la tête en pointe ; je pronostiquai dès-lors son caractère et son intelligence. Ayant lié conversation avec lui, je ne tardai pas de me convaincre que j'avois deviné juste. Aussi je ne conseillerai jamais à une femme d'épouser un mari dont la tête sera pointue, car chez lui le bons sens et l'esprit seront obtus.

CHAPITRE II.

Des cheveux.

ARISTOTE regarde les cheveux comme nécessaires à la tête, non-seulement pour garantir le cerveau, mais pour lui servir d'émonctoire. Ambroise, au sixième de son Hexaméron, dit que la chevelure doit faire respecter les vieillards, rendre les prêtres vénérables : que les guerriers doivent emprunter d'elle la terreur qu'ils doivent inspirer à leurs ennemis (1), qu'elle doit servir d'ornement à la jeunesse : car ôtez les cheveux à une personne, toutes ses grâces et ses beautés

(1) Jadis lorsque la tactique étoit très-informe, que les forces musculaires décidoient du sort des batailles, et que les combattans tâchoient de s'effrayer par leurs cris et un aspect horrible, une grande chevelure hérissée, pouvoit ajouter à l'horreur qu'ils inspiroient ; mais aujourd'hui ce seroit une bien foible ressource contre des troupes disciplinées, et dont la baïonnette est entre leurs mains, l'instrument le plus sûr de la victoire. Presque tous nos héros français ont été têtes rases.

deviennent languissantes et flétries ; ainsi un arbre dépouillé de ses feuilles n'est plus pour la nature qu'un objet de deuil.

Des cheveux droits.

Ceux qui ont les cheveux droits sont, d'après Aristote, sujets à la crainte ; ils sont de plus, au rapport de Polemon et d'Adamantius, pleins de ruse et de malice, et ont l'esprit rustique et lourd.

Des cheveux crépus.

Aristote, en sa Physionomie, assure que ceux qui ont les cheveux trop crépus sont timides, et qu'ils tiennent du naturel des Ethiopiens. Polémon dit qu'ils sont fort craintifs et odieux ; Adamantius, timides et frauduleux ; suivant Albert, c'est le signe de l'homme trompeur et attaché à un luxe sordide.

Les lions qui ont le poil un peu crépu sont beaucoup plus timides et moins courageux que ceux qui l'ont plus simple et non-ployé.

Des cheveux crépus par les extrémités.

Les cheveux frisés par l'extrémité dénotent la grandeur et le courage, et les hommes qui les ont ainsi tiennent du naturel des lions. Darès le Phrygien, nous apprend qu'Achille et Ajax

avoient les cheveux ainsi frisés. Plutarque parlant de Cimon, et Suétone d'Auguste, disent la même chose.

Des cheveux clairs.

Polémon et Adamantius veulent que les cheveux clairs désignent l'homme trompeur et malin. Aristote dit que les chauves sont libertins. Socrate avoit la tête chauve par-devant, c'est pourquoi Zopyre disoit que ce philosophe étoit luxurieux. César, Caligula, Othon, Domitien, Galba, si connus par leurs débauches, avoient la tête chauve (1).

Des cheveux épais.

Les cheveux rudes désignent, au dire de Polémon, l'homme de nature sauvage et farouche, car tel est le poil des bêtes fauves. Albert pense que la chevelure trop épaisse dénote la grossièreté, et devient un signe de manie ; les per-

(1) J'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire la même remarque, et les favoris de Vénus ont très-promptement besoin de perruque. Il semble que les cheveux soient les lauriers de l'amour, et que chaque sacrifice offert à la mère, en dépouille le fils. Les vétérans comptent leurs exploits par leurs cicatrices, et les habitués de Paphos par la nudité de leur front.

sonnes qui en avoient une pareille m'ont toujours paru fort grossières et fort rustiques. Plutarque remarque que Lysandre avoit la chevelure fort épaisse.

Des cheveux mous et des durs.

Les premiers désignent la bonté du caractère, la timidité ; et les seconds, la force, le courage et la roideur.

Des cheveux descendant du front vis-à-vis du nez.

Ils sont l'indice de la libéralité et d'un caractère qui tient du lion.

Des cheveux allant à contremont.

Aristote nous peint l'homme doux et benin avec une couronne de cheveux pressée remontant en haut. Polémon et Adamantius lui donnent des cheveux allant à contremont. Albert a pris ces cheveux renversés sur la cîme de la tête pour l'annonce de la ruse, de la finesse, mais de peu de prudence : il ajoute que si la ligne droite vers laquelle la racine des cheveux se termine va à contremont, c'est signe que l'homme est d'un tempérament chaud, qu'il devient facilement chauve, et qu'il est doué de peu d'intelligence.

Des cheveux tendant vers la nuque du col.

C'est là le signe, suivant Albert, d'un homme subtil et rusé en sa malice, dépourvu de prudence et de sagesse quand il a des biens, et adonné aux lubricités.

Des cheveux à contremont venant de la nuque du col.

Suivant le même auteur, ils désignent l'homme efféminé, timide, tardif et enclin au courroux.

Des cheveux abattus sur le front.

C'est là encore, d'après Albert, l'indice d'un naturel farouche, et qui a beaucoup de rapport avec le poil de la tête de l'ours (1).

---

(1) Si l'on a le courage de se rappeler encore l'horrible et hideuse coiffure de certains hommes durant les époques sanglantes de la révolution, on n'aura point oublié sans doute que leur aspect causoit la même épouvante que celui de l'ours. Des cheveux noirs, crasseux, et tombant par touffes séparées sur le front, ne pouvoient qu'annoncer une humeur sombre, un caractère féroce et la soif du sang. La nature se servoit donc dans ce tems calamiteux, de leurs cheveux rabattus sur le front, pour y relever avec ignominie l'enseigne du crime. . . .

CHAPITRE III.

De la couleur des cheveux.

Elle varie suivant l'âge, le sexe, les climats et les tempéramens ; la laine de la tête du nègre diffère essentiellement du tissu soyeux des Anglais.

Des cheveux noirs.

Polémon et Adamantius nous apprennent que les cheveux noirs dénotent l'homme timide et rusé ; tels sont les Ethiopiens.

Des cheveux à demi-noirs.

Averroës dit qu'ils appartiennent à des mélancoliques. Albert dit que les cheveux noirs, ou de couleur d'eau, solides et épais, montrent l'homme violent et qui ressemble aux pourceaux ou aux sangliers ; la plupart des suicides ont les cheveux de cette couleur.

Des cheveux noirs et droits.

C'est là le signe de l'homme revêche et sévère.

Des cheveux noirs, droits et épais.

Aristote les attribue aux luxurieux.

Des cheveux non pas beaucoup noirs ni durs.

Ils sont le caractère d'un homme ingénieux ; et Aristote écrivant à Alexandre, lui dit que le poil noir dénote la droiture et l'amour de la justice.

Des cheveux un peu blonds ou châtains.

Polémon et Adamantius disent que les cheveux qui tirent un peu sur le blond, dénotent une grande aptitude aux beaux-arts, une grande subtilité d'esprit et un artifice merveilleux. Suivant Aristote, la couleur qui tient le milieu entre la rousse et la noire désigne l'ami de la paix : Ménélas est dépeint par Homère avec les cheveux blonds, et partant guerrier doux, benin et efféminé. Castor, Pollux et Hélène avoient le poil blond. Polixène, qui étoit assez simple, mais prodigue et somptueuse, avoit une longue et blonde chevelure ; Briséïs l'avoit aussi de la même couleur ; et si Homère n'introduit pas Pâris comme un guerrier, c'est parce qu'il avoit des cheveux mous et blonds ; aussi Hélène lui reproche, dans Ovide, *d'aimer plus les combats de Vénus que ceux de Mars.*

L'empereur Auguste avoit les cheveux mollement ondoyans et un peu blonds. Soliman, fils de Sélim, avoit les cheveux et la barbe un peu blonds; aussi fut-il célèbre en justice, en prudence, et grand philosophe.

Des cheveux fort blonds, ou un peu tirant sur le blanc.

Polémon veut que cette couleur dénote l'homme grossier, malin et rustique, tels que sont les Celtes et les Scythes qui ont des cheveux pareils. Albert est du même sentiment ; et Néron, qui fut un monstre en rudesse et en férocité, avoit les cheveux un peu blonds et tirant sur le blanc.

Des cheveux blonds.

Aristote compare ceux qui ont les cheveux blonds au lion, dont ils empruntent le naturel et la force. Oppian raconte qu'il est certains bœufs chez les Troglodytes, dont le poil est de couleur tannée, et que cette nation fait grande estime de ces animaux, comme ayant en eux la générosité du lion, la force du taureau et la légereté du cheval.

Des cheveux de couleur dorée.

Les poètes nous dépeignent ainsi la chevelure de Minerve ; cette couleur désigne un bon na-

turel, un esprit excellent, capable de cultiver, avec les plus grands succès, tous les beaux-arts.

Des cheveux blonds, tirant sur le roux.

Homère dit qu'Achille les avoit de cette couleur; c'est signe de chaleur et de courroux, parce que tous ceux qui les ont de la sorte sont tous sujets à la bile jaune.

Des cheveux fort roux.

Aristote écrivant à Alexandre, dit que le poil roux est un signe que l'homme est timbré de folie, facile à se mettre en courroux; et qu'il faut se défier de lui; c'étoit là la couleur de Typhon qui s'empara de l'Egypte après avoir tué son frère Osiris, d'où vient que les Cophtes ont coutume de précipiter annuellement du haut de leurs murailles un âne, et de faire toutes sortes d'outrages aux rousseaux, en mémoire de Typhon qui avoit cette couleur. Les Busirites et les Lycopolites ne veulent pas entendre le son des trompettes, parce qu'elle leur rappellent l'âne qui brait, qui est à leurs yeux un animal impur et démoniaque, parce qu'il ressemble à Typhon, tant en couleur, en esprit, qu'en méchanceté.

Plutarque dit, en sa Physionomie, que les hommes de poil roux sont tenus pour malins à l'exemple des renards. Polémon et Adamantius disent

disent que ceux qui ont les cheveux couleur d'une pomme de grenade, ont un naturel farouche et méchant, trompeur et perfide (1).

Des cheveux un peu rougeâtres.

Polémon et Adamantius donnent cette couleur aux cheveux de l'avare.

Des cheveux blancs.

Avicenne et Averroës disent que les cheveux blancs indiquent la foiblesse et la crainte ; mais quand les cheveux blanchissent dans la jeunesse, c'est un signe d'une sagesse précoce et d'une prudence admirable (2). Socrate avoit les cheveux

(1) L'histoire nous apprend que Judas qui trahit son maître et le vendit pour douze deniers, avoit les cheveux rouges *Judas autem habebat barbam rubram.* On peut tous les jours faire la même observation sur les nouveaux *Judas* dont la société abonde.

(2) On sait que les chagrins, les veilles et l'approche d'un danger imminent font blanchir subitement les cheveux ; des hommes condamnés à mort les ont souvent vu blanchir la nuit qui a précédé leur supplice. Lorsque les Français faisoient, au commencement du siècle dernier, le siège de Turin, le roi, prêt à voir sa ville prise d'assaut, passa la nuit dans son cabinet, la tête penchée et appuyée sur sa main ; le lendemain, la moitié de sa tête eut des cheveux tout blancs du côté où elle avoit été penchée ; le chagrin n'avoit donc eu prise que sur un

blancs, au rapport de Sidonius Appollinaris ; et Strabon dit que le poil blanchissoit à Tarquin dès son enfance ; et on sait que ses premières années furent sur-tout recommandables par sa sagesse. Numa, qui fut dès son bas âge tout blanc, est ainsi désigné par Virgile au sixième livre de l'Enéïde :

« Ah ! je reconnois trop ce prince glorieux,
» Lorsque je vois son *poil*, sa barbe blanchissante,
» C'est un roi des Romains, qui de Rome naissante
» Doit fonder le premier les règles et les loix. »

---

lobe du cerveau ; et comment expliquer ce phénomène physiologique ? .... Il y a quelques années que m'étant trouvé dans un grand péril à l'armée d'Italie, une touffe de mes cheveux, ronde comme un épi, blanchit subitement. J'eus donc assez de courage et de fermeté pour que la peur ne m'attaquât que par un point.

CHAPITRE IV.

Du front.

On tire de lui beaucoup de signes pour connoître les maladies de l'âme. Pline, parlant du front, dit qu'il indique la tristesse, la joie, la clémence, etc. ; de tout tems ç'a été la pierre-de-touche sur laquelle les hommes ont éprouvé les passions et les affections de l'humanité.

Du front grand.

Selon Aristote, au livre des animaux, le front grand est signe de paresse. Pline conjecture que tous ceux qui l'ont ainsi sont lâches ou timides. Suivant Polémon, ils sont lourds et stupides: Rhasès, Albert et Conciliator pensent de même.

Du front grand, charnu et doux.

Il désigne l'homme enclin au courroux, suivant Aristote.

Du front petit.

Ceux qui l'ont ainsi sont mobiles et changeans.

Du front large.

Mélétius dit que le front étendu en largeur est le signe d'un esprit stupide ; c'est là aussi l'opinion d'Albert et de Conciliator. Avicenne tient que le front large et grand est signe de folie. Suétone rapporte que Caligula l'avoit large, affreux et de travers : aussi ses absences d'esprit sont connues, et ses débauches et ses cruautés en furent la suite.

Du front étroit.

Polémon et Adamantius disent que c'est le signe d'un homme ignorant et inexpérimenté. Conciliator et Albert veulent encore qu'il dénote l'homme lourd, indocile, sans repos, inquiet et sale comme les pourceaux avec lesquels il a quelque ressemblance.

Du front large.

C'est là le signe d'un naturel docile et d'un très-bon sens. Plutarque dit que Platon l'avoit de cette forme ; et Diogène assure que c'est de-là que lui venoit son nom de Platon. Dans les tems modernes, le Dante a eu un front de cette forme.

Du front quarré.

Aristote le compare à celui du lion, et il

dit qu'il dénote la force, le courage et la prudence; c'est là la forme qu'a eue celui de beaucoup d'hommes célèbres. Homère, entr'autres, Newton et Montesquieu avoient un front pareil.

Du front circulaire.

D'après Aristote, Pline, Galien, Mélétius et Albert, ceux qui ont le front de figure ronde sont enclins au courroux.

Du front rond et convexe.

Ceux qui l'ont ainsi sont stupides, et ressemblent aux ânes; autant en disent Polémon et Adamantius.

Du front déprimé.

C'est là, dit-on, une marque que l'homme n'a rien de louable en lui, et qu'il est efféminé.

Du front moins plat.

Le sentiment d'Aristote, en sa Physionomie, est que ceux qui ont le front quelque peu moins plat, sont prudens et bien avisés, participant du naturel du chien.

Du front rude avec des fosses et des buttes.

Suivant Polémon, ce n'est pas là l'indice d'un homme de bien; mais le front sillonné dénote l'homme trompeur et perfide. Ne faites pas esti-

me, dit Adamantius du front rude, ni de celui qui a des fosses et des buttes, car tous ces signes dénoient la tromperie et l'infidélité ; et si les autres signes y conviennent, ils signifient qu'il y a de la folie et égarement d'esprit. Polémon, en la figure du fol méchant, lui donne le front dur et rude, étant élevé comme une colline et déprimé comme une vallée (1).

Du front réfrogné ou ridé.

Polémon et Adamantius enseignent que c'est là le signe d'un homme pensif, qui roule de grandes choses dans sa tête, et qui est d'un tempérament mélancolique : Albert confirme la même opinion.

Quelques-uns disent que c'est signe de sévérité. Plaute parle ainsi en son *Epidique : Que veut dire ceci, et qu'est-ce qui lui fait réfrogner et rider le front avec sévérité ?*

Du front réfrogné ou ridé déclinant vers son milieu.

C'est là un signe de courroux ; mais ce signe

(1) Je demande à ces physionomistes une exception en faveur de quelques-uns de mes amis, qui, quoique porteurs d'un front sillonné, n'ont rien de méchant dans le caractère, ni d'insensé dans les idées.

me semble tiré des mœurs qui y sont apparentes; car on voit celui qui en menace un autre, se rider le front vers le milieu.

Du front ridé remontant en haut.

Mon opinion est que le front ridé qui remonte en haut est signe d'admiration.

Du front sans ride et serein.

Nos physionomes Polémon et Adamantius disent que c'est là l'indice d'un homme dont le cœur est déchargé de souci et d'inquiétude. Conciliator pense, au contraire, qu'un front applani dénote l'homme trompeur; en effet, Sidonius Apollinaire, écrivant à Faustus, dit qu'Epicure l'avoit fort uni et sans rides, et il passa sa vie, comme on sait, dans le plaisir, la débauche et la bonne chère, ne prenant intérêt à aucune autre chose, et indifférent sur tout.

Du front doux.

Selon l'opinion de Rhasès, le front sans rides dénote que l'homme est litigieux et processif; il me semble qu'il a du rapport avec celui des chiens qui l'ont doux.

Du front tranquille.

On tient pour flatteurs ceux qui ont le front tranquille; ce signe se reconnoît au front des chiens

qui étendent la peau en flattant. Albert dit que ceux qui ont la peau du front lâche et comme riante, sont en effet flatteurs, mais cela n'est pas sans soupçon de perfidie et de malice.

Du front nébuleux.

Le signe de ceux qui sont hardis et s'exposent sans crainte aux dangers, se reconnoît à leur front nébuleux, et ils tiennent du naturel des taureaux et des lions.

Du front bouché, et tenant de la bête sauvage.

On rapporte qu'Actiolin, tyran de Padoue, avoit le front *bouché*, c'est-à-dire courbé, nébuleux et de travers. Aussi fut-il l'homme le plus cruel de son tems, la terreur et le bourreau du genre humain. Selim X, empereur des Turcs, et le grand Caythbeïus, sultan de Babylone, avoient le front aigre, sec et aride (1).

---

(1) Souvent par curiosité j'ai été dans les maisons de détention pour examiner la physionomie des criminels. Les hommes blanchis par la scélératesse et familiarisés avec les meurtres et les assassinats, ont tous un front nébuleux et de travers. Si les juges connoissoient à fond les loix de la physionomie, ils liroient sur le front des coupables l'histoire de leurs crimes; ils y sont gravés en traits aussi affreux qu'indélébiles.

Du front droit et haut.

Selon le témoignage de Polémon et d'Adamantius, ceux qui l'ont ainsi sont obstinés et audacieux.

Du front tristement sévère.

Tantôt il désigne le chagrin, tantôt l'importunité, d'autrefois un méchant caractère. Christiernus, roi des Daces, qui surpassoit en inhumanités les plus cruels animaux, qui se mit en révolte contre Dieu même, avoit un front cruel et monstrueux, qui donnoit des signes évidens de son humeur sanguinaire (1).

(1) Cicéron, dans sa lettre à son frère sur la recherche du consulat, appelle le front la porte de l'âme ou de l'esprit : c'est parce qu'on a été dans tous les tems convaincu de cette vérité que différens auteurs ont fait, des traités de métoposcopie, dans l'idée que la connoissance de cette partie du corps humain par les signes physionomiques qui y sont étalés, suffisoit pour mettre en état de juger des passions, des affections et des penchans des hommes. Suétone dit que Vespasien et Tite, dès leur enfance, portoient sur le front l'indice de leur grandeur future. Les anciens historiens regardoient comme la plus grande faveur de la nature d'avoir imprimé sur le front de Pompée la gloire et l'honneur ainsi que la probité. L'Écriture-Sainte déclare que Dieu grava sur le front de Caïn une marque caractéristique de son crime. Les formes différentes qu'on remarque dans

CHAPITRE V.

Des sourcils.

Les sourcils ont une expression qui leur est propre, et méritent bien que le physionomiste les observe.

---

les différens fronts, annoncent toutes ou des vices ou des vertus; la pensée de l'homme s'y réfléchit comme dans un miroir, tandis que le front carré désigne l'intelligence, la force et la grandeur. Le front étroit est l'indice de la folie, de l'indocilité, de la gourmandise : car, suivant Fuchsius, on ne doit rien attendre que de petit et d'efféminé de ceux dont le front pèche par la petitesse; ils sont prompts à se mettre en colère, inconstans, légers, bavards et freluquets, envieux, malins et jaloux.

Quant aux signes ou sillons que l'on voit au front, on peut consulter là-dessus Thadée Hagécius, Cardan et Samuel Fuchsius. Les lignes larges montrent un naturel gai et joyeux, qui n'a pas éprouvé beaucoup de revers de fortune. Les lignes étroites semblent être réservées pour les femmes et pour les hommes efféminés. Il y a ordinairement cinq ou sept lignes, jamais moins de trois; les droites et continues indiquent de

Des sourcils ployés vers le nez.

Suivant Aristote, ils désignent l'homme austère et revêche. C'est là aussi le sentiment de Galien et de Pline. Mélitus pense que les sourcils courbés vers le nez désignent l'homme lourd et stupide, et la férocité ; car la lionne, dont le regard est affreux et de travers, a les sourcils ainsi courbés vers le nez.

Des sourcils ployés vers les tempes.

C'est là le caractère de l'homme qui aime à se railler d'autrui, et qui connoît l'art de la dissimulation. Galien, Pline, Mélétius sont du même avis.

Des sourcils tirant droit vers le nez, et en partie vers les tempes.

Ils désignent la folie et une cervelle mal timbrée. Aristote, écrivant à Alexandre, dit que celui qui les a ainsi, est immonde, et tient de la nature du cochon.

---

la constance, de la fermeté et de la droiture ; celles qui sont discontinuées et tortues sont l'indice du contraire, quand elles dévient beaucoup de la ligne droite, et qu'elles sont coupées par d'autres en différens sens. Les lignes qui s'étendent en rameaux sont, dit-on, la marque de l'homme à projets, de l'homme irrésolu et inconstant.

Des sourcils épars.

Polémon les attribue à l'homme triste.

Des sourcils abattus entièrement.

Galien et Pline disent que c'est un signe d'envie ; Polémon pense de même d'après Aristote. Jovinian Pontau, homme si satirique et si mordant qu'il ne pouvoit s'empêcher même de dire du mal de ses amis, avoit des sourcils ainsi abattus (1).

Des sourcils rapprochés et unis.

Ils dénotent l'homme triste et méchant. Darès le phrygien dit que Briséis les avoit ainsi ; et cependant elle avoit une âme simple, pieuse et de louable pudeur. Je pense que des sourcils clairs et unis indiquent une personne affectionnée à l'étude, d'un cœur ouvert et plaisant à tout le monde. Albert va jusqu'à dire que les sourcils qui en arcade semblent aboutir au nez, dénotent un homme doux, subtil et soigneux en ses œuvres.

---

(1) Sans doute qu'Aristarque, Horace, Juvénal, Sanlecque, Lagrange-Chancel, Voltaire, eurent des sourcils abattus ; le fiel qu'ils ont distillé contre leurs ennemis, et les mœurs de leurs siècles nous désignent assez quel dut être leur caractère, et partant, la forme de leurs sourcils.

Suétone nous apprend qu'Auguste avoit de pareils sourcils.

Des sourcils unis et épais.

Aristote dit que ceux qui ont les sourcils beaucoup velus ont de la difficulté à parler, et sont tristes. Ephesius veut que ce soit là le signe d'un homme impie, larron, trompeur, homicide, et toujours machinant quelque crime.

Des sourcils en arcade.

Si nous en croyons Aristote, c'est là le signe d'un homme courageux, vain, orgueilleux et colère. Philostrate dit qu'Achille avoit des sourcils arqués. Son fils Pyrrhus, qui fut inept en parole, au rapport de Darès le phrygien, bègue, prompt à se fâcher, impie, et se plaisant au meurtre et au carnage, comme le prouve la mort de Polixène, avoit aussi, comme son père, des sourcils arqués.

Des sourcils inclinés de haut en bas.

Suivant Scot, ils désignent l'homme très-malicieux, menteur, traître, taquin, paresseux, enclin à la satyre et à la dissimulation.

Des sourcils un peu longs.

Rhasès dit que les sourcils longs marquent l'arrogance et l'effronterie. Albert dit que les

grands, dont le poil est long et épais, désignent que l'homme médite de grandes choses, et qu'il est farouche et cruel.

Des sourcils clairs.

Albert et Conciliator veulent que ceux qui n'ont point de sourcils, ou qui les ont très-clairs, soient foibles, lâches et efféminés (1).

---

(1) Une des parties du visage, dit Pernety, que l'on doit regarder comme un des plus sûrs interprètes des sentimens, est celle des sourcils. Un peintre se trouva un jour avec une femme qui avoit de noirs sourcils et des chagrins dévorans; en femme prudente, elle en vouloit dérober la connoissance aux personnes qui formoient le cercle où elle se trouvoit; ses yeux ne sembloient dire que ce qu'elle leur permettoit d'exprimer; mais ses sourcils, moins dociles, déceloient les mouvemens de son cœur et de son âme. Le peintre, bon physionomiste, découvrit dans la ligne qui est au-dessous des sourcils, des pensées tristes qu'elle prenoit grand soin de cacher.

CHAPITRE VI.

Des cils tombans.

SELON l'opinion d'Aristote, ils désignent les personnes portées à la lubricité.

Des cils en arcade, ou courbés en descendant.

Conciliator dit que quand le poil des paupières est ployé en descendant et ne tire pas d'un même côté, c'est signe que l'homme est naturellement menteur, rusé et fou.

Des cils solides et noirs.

Ils sont, suivant le même auteur, l'indice d'une âme parfaite et constante (1).

(1) Ils annoncent de plus une tête pensante et un jugement solide; et c'est là l'attribut des êtres que la nature a réellement formés mâles. Les hommes foibles, ou gorgés de sucs lymphatiques, qui sont lents dans leurs travaux, et ont toujours besoin pour agir d'être piqués de l'aiguillon, sont loin d'avoir des sourcils solides et et noirs; ils les ont, au contraire, clair-semés, blonds, ou couleur de chanvre.

CHAPITRE VII.

Des tempes caves.

On doit regarder comme trompeur, cruels et inhumains les hommes qui ont les tempes caves. Suétone rapporte que l'empereur Caligula avoit le visage naturellement enflé, et qu'il s'étudioit à le former cruel et farouche devant un miroir, afin d'épouvanter tout le monde. Les crimes de ce monstre sont connus ; eh bien ! il avoit les tempes caves, quoiqu'ayant un visage rempli.

Des tempes velues et couvertes de poil droit.

Aristote désigne ainsi le luxurieux. Il tient de la nature du bouc. Selon Albert, le poil rase à cette partie annonce un foible étalon.

CHAPITRE VIII.

Des oreilles.

Les oreilles sont encore une partie bien caractéristique, quoique les physionomistes n'en aient pas beaucoup parlé. A Rome, la famille des *Flaccus* étoit ainsi nommée, parce qu'elle avoit des oreilles pendantes, lâches et abattues. Chez les animaux fuyards ou sauvages, l'oreille a une très-grande mobilité ; et il n'y a point de doute que cet organe ne se détériore par l'état social. L'état de compression où elle est dans les premiers tems de la vie, lui fait perdre son élasticité et la paralyse. Les sauvages qui ont l'oreille si fine, ont le pavillon mobile, et par-là ils sont plus aptes que nous à recevoir une très-grande quantité de sons, et à une bien plus grande étendue.

Des oreilles grandes.

L'homme qui a de grandes oreilles est, suivant Aristote, extrêmement fade en paroles et en actions, mais il a bonne mémoire. Polémon,

Adamantius et Albert assurent que c'est un signe de lourdise et d'imprudence. Pline, et après lui Rhasès, ont écrit que ceux qui ont les oreilles amples vivent long-tems (1), sans doute parce que le génie ne les étouffe point.

Des oreilles grandes et peu lâches.

Polémon et Adamantius désignent ainsi la figure du sot. Columelle peint les boucs avec de fort grandes oreilles et lâches. Aristote dit que les hommes qui en portent de semblables sont stupides; ils participent du naturel de ces animaux.

Des oreilles grandes et droites.

C'est l'opinion commune que si l'homme a les oreilles grandes et droites outre-mesure, il est fou et babillard.

(1) Je crois que les oreilles qu'on appelle grandes, approchent beaucoup de celles qui sont plates. Les unes et les autres désignent la même stupidité, ou, si l'on veut adoucir le mot, la même pénurie d'intelligence. C'est-là une observation que je tiens de mon ami *Cauvière*, de Marseille, jeune homme du plus grand mérite, et qui s'occupe beaucoup de physionomie. Plusieurs exemples pris parmi ses camarades d'études, lui ont prouvé que les oreilles plates sont toujours un prototype de bêtise. Pour n'offenser personne, on n'a garde de nommer les individus; mais le principe posé, malheur à celui à qu la conséquence s'applique !

Des oreilles fort petites.

Aristote, écrivant à Alexandre, dit que les oreilles fort petites dénotent l'homme lourd, larron et luxurieux, ressemblant au singe. Galien dit que c'est un signe de mauvaises mœurs ; mais Conciliator, pour terminer sans doute la guerre des petites oreilles, dit qu'elles annoncent quelquefois l'homme joyeux.

Des oreilles petites et étendues.

C'est-là encore, dit-on, un signe de folie; Polémon et Albert pensent de même.

Des oreilles longues et étroites.

C'est signe que l'homme est envieux et méchant.

Des oreilles rondes.

Albert dit que les oreilles trop rondes signifient l'homme de naturel indocile.

Des oreilles bien façonnées.

Des oreilles de cette forme signifient l'homme d'un caractère opposé au précédent.

Des oreilles non-façonnées.

Elles sont l'indice d'un naturel grossier.

Des oreilles modérément grandes et quarrées.

Aristote et Galien s'accordent à regarder les

oreilles médiocres et droites comme indiquant de très-bonnes mœurs. Polémon et Adamantius disent que ceux qui les ont quarrées sont pleins de courage et de bonté. Suétone rapporte qu'Auguste les avoit ainsi.

Des oreilles rouges.

C'est là un indice de l'homme honteux (1).

---

(1) Une femme qui vient de jouir des embrassemens d'un homme, a le bout de l'oreille rouge comme du vermillon. Nous sommes loin de croire qu'il n'y ait pas d'exception à cette règle ; dans certaines circonstances, tous les signes physionomiques sont trompeurs ; ceci soit dit pour rassurer les maris sur le compte de leurs femmes à oreilles rouges, et pour ne point brouiller les amans jaloux. Une observation plus simple, et que j'ai vu justifiée, dit Pernety, sur la forme des oreilles de beaucoup de personnes, c'est que le bas ou bout charnu de l'oreille bien détaché et arrondi, annonce que la personne est née de jour ; et que plus il est détaché et découpé, plus il indique que l'heure de sa naissance approchoit davantage de celle du midi ; et au contraire.

CHAPITRE IX.

Du nez.

Les nez varient beaucoup chez les différens individus, et leur forme ne contribue pas peu à la beauté ou à la laideur de la face humaine. On tire encore d'autres conjectures, et du plus ou moins de grosseur du nez, de sa brièveté et de sa longueur ; et l'on prétend que l'expérience, fondée sur les observations, a fait remarquer une sympathie ou rapport du nez avec les parties naturelles. On a pensé qu'un nez large et gros par le bout indique des testicules gros et fournis ; par conséquent qu'un homme qui porte un tel nez est très-enclin aux femmes, et qu'un homme dont le nez est long sans être large ni épaté, y est moins porté, mais est plus propre aux combats d'amour ; c'est ce qui a fait dire à un poète latin :

Ad formam nasi noscitur hasta viri.

Et à un autre :

Noscitur ex naso quanta sit hasta viro.

Quelques-uns ont avancé qu'un nez gros et long, signifie un grand prépuce : et au contraire. Héliogabale, si connu par ses débauches, avoit lui-même un gros nez, et il appeloit nazards tous ses favoris.

Du grand nez.

Polémon dit que c'est-là le signe d'un homme grandement bon.

Du nez excessivement grand.

L'homme qui a le nez démesurément grand, est critique: tout ce qui est d'autrui lui déplaît; il est moqueur et railleur. Ange Politian, qui avoit le nez effroyablement grand, d'un pied et demi environ, avoit un esprit pointilleux et pétri d'envie; il n'admiroit que lui-même, se moquoit de tout le monde, mais ne pouvoit souffrir qu'on se moquât de lui.

Du nez très-petit.

C'est-là le signe d'un caractère inconstant et d'un esprit léger et futile. Selon Albert, le petit nez est donné aux âmes serviles, aux larrons. Pour moi, je dirai que celui qui a un nez de la sorte, tient du naturel des femmes.

Du nez droit.

Le nez droit est un signe que l'homme ne

peut commander à la langue. Albert dit que le nez abattu et déprimé près du front, indique l'homme fou, imbécille d'esprit, inconstant et léger comme la femme; mais que s'il est étendu du haut du front droit jusqu'à l'extrémité des narines, c'est signe que l'homme est jaseur et grand babillard.

Du nez oblique.

Selon ce que disent Polémon et Adamantius, l'homme qui a le nez tors a l'esprit en partie de travers; et n'ayant pas l'âme droite, il n'agit pas rondement.

Du nez bien proportionné et coupant la face en ligne droite.

L'homme qui l'a ainsi est doué d'une grande prudence, a beaucoup de forces, et jouit de très-bonnes qualités.

Si la forme du nez est toute contraire, elle indique l'homme efféminé et fort grossier.

Du nez long, étendu vers la bouche.

Aristote, écrivant à Alexandre, dit que celui qui l'a ainsi est homme de bien et audacieux. Auguste en avoit un pareil, au rapport de Sué-

tone. Cublaïen, empereur des Scythes, aussi grand homme de guerre que plein de bonté et de libéralité envers ses peuples, avoit un nez long et droit.

Du nez gros.

Polémon et Adamantius l'attribuent à l'homme imprudent.

Du nez courbé dès la racine du front.

Ceux qui ont le nez de corbin sont larrons et adonnés à la rapine. Aristote ne les croit qu'imprudens.

Du nez crochu ou aquilin.

Tous les physionomistes s'accordent à attribuer un grand courage et de grandes qualités aux hommes qui ont le nez aquilin; les Perses estimoient beaucoup ceux qui l'avoient de cette forme. Cyrus-le-Grand, selon le témoignage de Xénophon et de Plutarque, avoit le nez ainsi formé; et jamais personne n'étoit porté chez eux sur le trône, s'il n'avoit pas le nez aquilin. Artaxercès, un des descendans de Cyrus, avoit un nez courbé en éminence. Pyrrhus, Galba, le grand Sfortia, Mahomet II, Assimbé, surnommé Ussum-Cassans, Ismaël Sophy, roi des Perses, Selim, Soliman son fils, et une foule d'autres,

tous grands personnages et guerriers célèbres, avoient le nez aquilin (1).

Du nez cave au-dessous du front, rond avec une grande éminence.

Ceux qui l'ont ainsi sont luxurieux et tiennent de la nature des coqs ; on les accuse de pédérastie. On sait que les perdrix, les cailles qui ont un nez presque semblable, quand les femelles couvent, se cochent de mâle à mâle. J'ai connu plusieurs de mes amis, qui, ayant le nez de cette forme, étoient désordonnément enclins à ce sale plaisir. Jupiter enlevant Ganimède, sous la forme d'un aigle, est une fiction des poètes, qui nous représente la copulation entre deux mâles. Les silènes et les satyres avoient des nez de coq ; et le bon Socrate, passionné pour Alcibiade, l'avoit ainsi formé.

Du nez large au milieu.

C'est le signe, comme dit Aristote, d'un homme menteur et grand babillard.

---

(1) Il existe en France plusieurs grandes familles qui portent un nez caractéristique. Je ne citerai que les Montmorency, dont tous les individus ont le nez aquilin. La dernière famille régnante étoit aussi connue par ses beaux nez ; et si quelques-uns de ses membres ont dégénéré du courage de leurs ancêtres, et se sont perdus par foiblesse ou bonté, c'est sans doute parce que le sang de Henri IV et de Louis XIV avoit été altéré.

Du nez gros par son extrémité.

L'homme qui a le nez gros par le bout est naturellement lâche et paresseux ; il tient de la nature du bœuf. Polémon et Adamantius donnent le nez gros à la figure du déhonté.

Du nez gros par le haut.

Ceux qui ont le nez gros par le haut ressemblent au grouin du pourceau, sont tenus pour dépourvus de sens ; ils passent pour sales et immondes.

Du nez aigu par l'extrémité.

Il désigne, d'après tous les physionomistes, l'homme facile à se mettre en colère (1).

Du nez grêle par l'extrémité.

Ceux qui ont l'extrémité du nez grêle et menue, ont, comme les oiseaux, l'esprit léger, inconstant, mobile et sans arrêt. Rhasès dit que c'est-là l'indice d'un homme facétieux.

---

(1) Il me semble qu'un nez pointu est au contraire un signe de sagacité et de finesse. J'ai un grand nombre d'observations dans mes tablettes physionomiques qui le prouvent. Tous les nez pointus que j'ai connus sont rusés, peu ouverts, même à leurs amis, et leur conduite est voilée du manteau de la dissimulation ; ils marchent et agissent toujours à la sourdine.

Du nez rond, ayant l'extrêmité rabattue.

Aristote dit qu'un nez pareil annonce un grand cœur, et qui correspond au naturel des lions, qui ont la générosité en partage. Adamantius pense au contraire que cela indique un orgueilleux.

Du nez camus.

Celui qui a le nez camus, dit Aristote, écrivant à Alexandre, est adonné à la paillardise, et participe du naturel des cerfs qui sont si violens en amour. Polémon a écrit que ceux qui ont le nez court et camus sont larrons et lascifs, et ressemblent par-là aux singes. Platon rapporte que Socrate avoit le nez camus; quelques-uns sont d'opinion qu'Horace Coclès étoit ainsi surnommé, non pas parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, mais parce qu'il étoit camard: son nez, au-dessous du front, étoit si applati et déprimé, qu'il n'avoit aucune séparation entre les yeux; ses sourcils se joignoient l'un à l'autre, et n'étoient point séparés; de sorte que, comme on vouloit l'appeler *cyclope*, par un usage corrompu de parler, on l'appela *Coclès*.

Des narines ouvertes.

Les hommes qui ont les narines ouvertes sont sujets au bouillon de la colère, ainsi que l'a écrit Aristote. Mais Polémon veut qu'ils soient

rustiques, opiniâtres et puissans, tenant de la nature des taureaux et des lions. Suétone dépeint César avec la bouche écumante, les narines ouvertes, et extrêmement prompt à se courroucer (1).

Des narines bouchées.

C'est un signe que l'homme qui les a ainsi manque de bon sens. Adamantius dit que lorsque les narines sont étroites, roides et bouchées, elles indiquent l'homme insensé.

---

(1) Il est surprenant que les anciens physionomistes ne nous aient pas dépeint les parasites, si communs à Rome, avec les narines ouvertes. Plusieurs fois j'ai observé au Palais-Royal les hommes dont je voyois le ventre ratatiné : eh bien ! toutes les fois qu'ils passoient devant les restaurateurs, allèchés par la fumée, et leur bourse sans doute ne leur permettant pas de dîner autrement que par le nez, ils ouvroient de larges narines qui ressembloient à deux entonnoirs. Leur promenade étoit très-long-tems prolongée ; par de fréquens passages devant les cuisines souterraines, ils absorboient un gaz nourricier, et leur ventre moins courroucé ne murmuroit plus contre le jeûne et la diète. Ainsi jadis un philosophe célèbre prolongea sa vie de quelques jours en respirant la vapeur d'un pain chaud.....

CHAPITRE X.

Du visage.

CHAQUE passion a son signe particulier, et se peint sur le visage : la gaîté, la tristesse, la mélancolie, la colère, la flatterie, l'impudence, la vanité et la pudeur, sont faciles à reconnoître. Cicéron écrivant à Pison, lui dit : *Vos yeux ne m'ont point trompé, ni votre visage, qui est un langage muet de l'esprit.* Le visage est donc le miroir de l'âme, puisque les yeux, sans parler, en découvrent les secrets.

Du visage un peu triste et changeant.

Aristote donne au timide l'air changeant et un peu triste ; c'est-là un caractère qui appartient à l'affection dont l'âme est saisie.

Du visage stupide.

Il est facile de reconnoître sur un pareil visage les signes de la stupidité.

Du visage sourcilleux.

Suivant Aristote, le visage endormi caractérise la figure du dissimulé.

Du visage posé.

Aristote, Polémon et Adamantius donnent à la figure de l'homme revêche le visage posé.

Du visage grave.

L'homme doux et affable a le visage fort, robuste et grave. Alphonse d'Est, prince de Ferrare, et aïeul du célèbre cardinal de ce nom, avoit le visage sévère et grave.

Du visage téméraire.

Il désigne l'homme fier, arrogant, présomptueux et téméraire.

Du visage joyeux.

Auguste, Ulysse, le cardinal Pompée Columna, Ismaël Sophy, et plusieurs autres grands personnages, l'avoient ainsi.

Du visage élégant.

Polémon le donne au censeur et au babillard ; désigne quelquefois l'homme d'esprit et de bon goût. Emmanuel Chrysalère l'avoit ainsi ; et ce fut lui qui rapporta en Italie les langues grecques, et les y fit refleurir.

Du visage mal-fait, et qui n'est point ingénu.

Selon Polémon, c'est l'indice des mauvaises mœurs, de la grossièreté, d'un esprit sordide et d'un manque de bon sens.

Du visage vénérable.

Darès le Phrygien dit qu'Hector avoit le visage vénérable ; Achille avoit l'esprit grave et imposant ; Godefroy de Bouillon avoit le visage majestueusement auguste ; Charlemagne étoit vénérable par ses cheveux blancs et par son front rayonnant de majesté et de gloire.

Du visage austère.

Diomède, comme dit Darès, avoit le visage austère ; il étoit fort, vif, prompt, criard et impatient. Tamerlan qui, par sa cruauté, étoit devenu la terreur du monde, l'avoit extrêmement farouche. (1)

---

(1) Ceux qui ont voulu nier l'existence de la physiognomonie, et la confondre avec les erreurs métoposcopiques, ne peuvent néanmoins s'empêcher d'éprouver, à la rencontre de certains hommes, un sentiment d'effroi qui les glace et les épouvante. Je me rappelle à ce sujet, le mot du célèbre Garrick, qui ayant apperçu dans les rues de Londres, un homme dont la figure étoit rebutante et affreuse, s'écria par une espèce de mouvement involontaire et bien physionomique, sans doute : *Cet homme est un scélérat, ou Dieu ne sait pas écrire...* Quelques années d'après, cet homme d'aussi mauvaise mine périt sur l'échafaud.

CHAPITRE XI.

De la face fort grande.

Ceux qui l'ont ainsi sont réputés lâches et sans cœur, et tiennent, selon Aristote, du naturel des ânes et des bœufs. Polémon et Adamantius estiment qu'ils sont indociles, lourds et stupides. Selon Rhasès et Conciliator, ils sont lents et paresseux. Albert pense qu'ils sont voluptueux et lâches.

De la face fort petite.

Elle tient de celle du chat et du singe, et les hommes qui les ont ainsi, sont rusés, malins, et ont mauvais cœur.

De la face petite.

Adamantius l'attribue aux hommes timides, flatteurs et chiches.

De la face petite et jaunâtre.

Aristote et Conciliator s'accordent à dire que c'est-là le signe de l'homme très-méchant, adonné aux vices, trompeur et ivrogne.

De

De la face médiocre et un peu grasse.

Elle désigne un homme véridique, porté à l'amour, doué d'intelligence, de sagesse, et ingénieux.

De la face charnue.

Aristote nous apprend, dans sa *Physionomie*, que la face charnue dénote une âme lâche et négligente, un caractère importun et menteur, tenant du naturel des femmes qui sont lâches, importunes et mensongères (1).

De la face excessivement charnue.

Polémon et Adamantius disent que c'est l'in-

(1) Aristote nous paroît ici fort peu galant envers les femmes. J'ignore quel a pu être le motif des injures gratuites qu'il leur prodigue si fréquemment dans sa physionomie. En effet, il les compare, tantôt aux singes pour la malice, tantôt aux bœufs dont elles empruntent la paresse et la lâcheté. Ce langage ne peut sortir que de la bouche d'un philosophe cynique, ou d'un vieillard décrépit que les virus de la volupté ont rendu eunuque. O sage Aristote! où étoit votre cœur quand votre esprit calomniateur des femmes envenima vos pensées et souilla votre plume? Les aimables Athéniennes, mères de tant de sages et de héros, modèles vivans de la beauté la plus parfaite, avoient-elles démérité auprès de vous? Ignoriez-vous que *sans les femmes, les deux extrémités de la vie seroient sans secours, et le milieu sans plaisirs*?

dice d'un esprit enjoué, vif, plein de saillies et d'imagination, sur-tout si la face est colorée.

De la face charnue et fort longue.

Aristote l'attribue à l'homme dépourvu de sens.

De la face maigre.

Le même physionomiste écrivant à Alexandre, dit que celui qui l'a ainsi est circonspect et a l'esprit subtil. Polémon et Adamantius disent que c'est là le signe d'un homme studieux, mais dont il faut se défier pour la perfidie; il n'est pas rare encore qu'il soit tourmenté par l'ennui, la mélancolie et l'envie.

De la face ni charnue ni maigre.

C'est celle qui dénote le bon entendement, et qui est la plus désirable.

De la face grosse d'ossemens.

Polémon dit qu'elle indique l'homme laborieux, tout entier aux travaux de l'esprit, et absolument étranger aux affaires du monde.

De la face un peu longue.

Aristote écrivant à Alexandre, dit que la face un peu longue dénote l'homme injurieux et impudent.

BOSTON MEDICAL
NOV 27 1917
LIBRARY

De la face plate.

C'est là l'indice d'un esprit taciturne, morose, envieux, immonde, et aimant les procès. Aristote et Conciliator confirment cette opinion.

De la face ronde.

Rhasès dit qu'elle dénote le fat et l'homme mal timbré d'esprit.

De la face ridée.

Elle est le signe des noirs chagrins ou d'une vieillesse prématurée par la débauche et les plaisirs.

De la face rouge.

Les hommes qui rougissent sont honteux ou timides. Diogène le cynique disoit, *que la rougeur est la couleur de la vertu.* Chez Térence on trouve ces mots qui passeroient pour adage : *Il a rougi, c'est bon signe, tout va bien* (1).

(1) La couleur rouge du visage, jointe à quelque défectuosité ou figure de travers, annonce toujours un caractère méchant et sanguinaire. Parmi les dogues de la révolution, qui ont si long-tems ensanglanté la patrie, j'ai toujours vu des faces monstrueuses et comme dégoûtantes de sang. L'infâme Marat, si avide de meurtres et de carnage, sembloit porter sur sa figure le drapeau rouge des assassinats. Dans le Midi, plusieurs de ses disciples m'ont présenté la même physionomie.

CHAPITRE XII.

Des joues charnues.

POLÉMON et Adamantius disent que les joues charnues indiquent la mollesse, la lâcheté et l'ivrognerie ; le caractère peut être bon alors, mais il tient de la bêtise.

Des joues grêles.

C'est signe que l'homme est malin et fripon, quelquefois aussi rempli d'envie : on peut le comparer aux chats et aux singes qui tendent des piéges au moment où on y pense le moins.

Des joues grosses, distantes des yeux.

Selon le témoignage de Polémon et d'Adamantius, ces espèces de joues indiquent les envieux.

Des joues rondes.

Les mêmes auteurs nous enseignent que les joues rondes dénotent l'homme trompeur et plein de fraude.

Des joues un peu longues.

Elles indiquent le conteur de sornettes et le grand babillard.

Des joues rouges.

Aristote, dans sa *Physionomie*, nous apprend qu'elles sont le signe des hommes qui sacrifient à Bacchus à coup de verre. Vitellius avoit le visage rubicond; Alexandre, suivant Plutarque, en vidant la coupe, prenoit plaisir à se peindre les joues d'écarlate.

Des joues velues.

Pour moi, j'estimerois que ceux qui ont les joues velues sont stupides et tiennent du naturel du cochon. J'ai connu plusieurs de mes amis, qui, les ayant ainsi hérissées de poils, étoient immondes comme cet animal. Cicéron reproche à Pison ses mœurs honteuses et perverses, parce qu'il avoit les joues toutes velues, et lui dit : *Tes joues ainsi velues ne m'ont point trompé.*

Du rétrécissement des joues, et du refrognement de la face quand elle est triste.

Suivant Polémon et Adamantius, c'est là le signe qui indique que l'homme en qui on le remarque est fou ; nombre d'exemples me le prouvent, et quiconque voudra y faire attention, pourra s'en convaincre chaque jour.

Du rétrécissement des joues, et du refrognement de la face lorsqu'elle est gaie.

Suivant tous les physionomistes, c'est là le signe de l'homme adultère (1).

---

(1) Il existe sans doute bien d'autres signes pour connoître les liaisons d'un homme avec la femme d'autrui. Si j'étois marié, je saurois vîte distinguer les visites de convenance d'avec les assiduités de séduction. On peut tenir pour certain que l'homme qui, en parlant à une femme, clignote de l'œil gauche, cherche à la séduire, si déjà ce n'est le signe d'un rendez-vous. La femme qui, en présence de son mari et de son amant, ferme la bouche et mord ses lèvres, annonce qu'elle s'abandonne à ce dernier, sur-tout si ses joues se colorent, si ses yeux s'animent, s'enflamment, et si elle crache à chaque instant. Voyez dans une promenade publique ces nombreux célibataires qui, en véritables frélons de l'amour, jouissent des femmes infidelles à leurs maris ! ils ont tous l'œil gauche à demi-fermé, et sans cesse clignotant; la pointe de leur langue dans une agitation continuelle, sort fréquemment hors de la bouche, et vous diriez qu'ils savourent d'avance leurs criminels plaisirs. On voit donc que, grâces à la corruption du siècle, à la foiblesse du sexe et à l'audace des séducteurs, *garde à nous !* doit être dans les bals et les spectacles le cri de ralliement de tous les maris. . . .

CHAPITRE XIII.

De la beauté.

On dit en général qu'un beau corps est la demeure d'une belle âme ; c'étoit un axiome reçu chez les anciens physionomistes grecs et latins. Cependant, si nous nous en rapportons à l'histoire, combien de fois serons-nous dans le cas de dire avec Socrate, de la plupart des hommes et des femmes célèbres par leur beauté, que ce sont *des épées de plomb dans un fourreau d'or.* Tout le monde a entendu parler de la beauté d'Alcibiade, de son esprit, de son éloquence, de son courage ; et personne n'ignore son luxe, son incontinence et ses infâmes débauches.

Démétrius fut regardé comme un modèle de la beauté et des grâces : grand général à la guerre, il fut le plus aimable des rois pendant la paix ; mais il se livra sans honte et sans réserve à tous les plaisirs.

Alexandre, fils de Priam, étoit grand, bien fait, avoit la peau blanche, les plus beaux yeux

du monde, les cheveux blonds et mous, un air gracieux, une voix douce et agréable; il avoit de l'esprit, de l'ambition, mais il étoit timide, conséquemment ami peu fidèle, et n'aimoit pas la guerre.

Lucien nous fait le portrait suivant de Pseudomant : « Il étoit d'une si belle figure, avoit un air et un maintien si majestueux, qu'il sembloit être une divinité; son teint étoit blanc et éclatant comme un astre, son coup-d'œil vif, sa voix douce et claire, tenant un peu de celle des femmes; on ne remarquoit enfin aucun défaut dans sa figure; il ne le cédoit à personne pour l'esprit et la pénétration; il avoit une grande mémoire, beaucoup de disposition, d'aptitude et de facilité pour les sciences et les arts; il étonnoit tout le monde; et cependant, Dieu nous garde, dit un ancien auteur, d'avoir jamais de liaison avec un homme comme lui, car il n'usoit de tous ses talens que pour faire le mal (1). »

(1) Hélène qui fut, comme on sait, cause de la ruine de Troie, avoit les cheveux blonds, de très-beaux yeux, une bouche mignone et riante, une peau fine, le teint admirable, la jambe belle, la cuisse ronde, la taille svelte et dégagée, et tout le corps, comme on dit, fait au tour; mais elle avoit le caractère foible, crédule, sensible et peu fait pour garder la fidélité à

Saint Grégoire de Nazianze assure que long-tems avant que Julien se fût déclaré contre les

---

son époux. Laïs, Phryné, Sapho, Corinne, et plusieurs autres, avoient autant de beauté que de penchant au libertinage. Il est vrai qu'Ovide a dit que la beauté étoit toujours en guerre avec la pudeur : *Lis est cum formâ magnâ pudicitiæ.*

Pythagore n'admettoit à son école que les jeunes gens de belle figure et d'une physionomie agréable, persuadé qu'elles étoient l'indice de la vertu et de bonnes dispositions à l'étude de la philosophie. Platon avoit aussi les mêmes idées, puisqu'il fit afficher sur la porte de son école, que quiconque n'auroit pas une figure agréable et bien proportionnée dans toutes ses parties, se donnât de garde de s'y présenter.

Sénèque assure que les anciens Romains avoient une loi qui excluoit du nombre des aspirans au sacerdoce, tous ceux qui avoient quelque membre mutilé ou étoient difformes. Un augure étoit destitué de ses fonctions, selon Plutarque, dès qu'il étoit simplement affligé d'une plaie ulcérée, parce que son esprit pouvoit en être troublé comme de la mutilation d'un membre.

Dieu défendit enfin à Moyse (lév. ch. 21) d'admettre au sacerdoce aucun boiteux, ou ceux qui auroient le nez tors, ou plus grand que de mesure, ou les jambes cagneuses, ou borgnes, ou tachés de quelque marque blanche.

Cependant il est des défauts accidentels qui n'enveloppent point les individus qui les porte dans la proscription générale, lancée de tous tems contre les hommes

Chrétiens, il avoit prédit sur sa physionomie ce qu'il seroit dans la suite. « Il avoit, dit ce prélat, « la tête droite, roide, ferme sur ses épaules, » un regard incertain, toujours vague et féroce; » une démarche peu assurée, les pieds toujours » en mouvement, un nez où le mépris, l'ef-

---

difformes et monstrueux. Si l'histoire nous dépeint Achille, Patrocle, Priam, Cyrus, Darius, Scipion l'Africain, Auguste, etc., comme de beaux hommes, elle nous apprend aussi qu'Homère, Milton et Luxembourg, furent corporellement disgraciés de la nature. Un homme perd un œil, un bras, une jambe en défendant sa patrie, en est-il moins recommandable? La mère de Carvilius dit à son fils qu'une blessure contraignoit de boiter: « Pourquoi crains-tu de te montrer en public? Ignores-tu donc que tous les pas que tu fais en boitant, à cause de la blessure que tu as reçue en défendant la république, sont autant de bouches qui publient ton courage et tes belles actions? » Combien de mères françaises pourroient aujourd'hui tenir, à si juste titre, le même langage à leurs fils! Les martyrs de la victoire ne passent jamais, chez aucun peuple, pour des êtres contrefaits ou difformes, quoique bien des fois horriblement mutilés. Horace, devenu borgne, en combattant avec valeur, et arrêtant seul, sur un pont, le passage d'une armée, n'en acquit que plus de gloire et de considération. Annibal en fut-il moins estimé et moins grand, pour avoir perdu un œil au passage des Alpes? Mutius Scévola fut-il moins célèbre pour avoir été mutilé de la main droite ~~par ordre~~ de Porsenna ?.....

» fronterie et l'insulte étoient peints, un ris » bruyant, effréné, l'oui et le non très-fami- » liers, questionneur importun, et ne répon- » dant presque jamais directement ou à-propos.

De la laideur.

Homère dépeint Thersite avec une tête fort longue, un visage difforme, la poitrine enfoncée, les épaules voûtées, le crâne élevé en pointe et chauve ; de plus, bègue et boiteux. Quant à son âme et à ses mœurs, elles sont connues. Salluste remarque, dans le visage pâle et difforme de Catilina, qui ressembloit plutôt à un corps mort qu'à un homme vivant, que son âme étoit impie, cruelle et noircie de toute sorte de crimes. Xénocrate avoit un aspect hideux et désagréable, de sorte que souvent on l'amenoit pour sacrifier aux Grâces ; et il étoit si tardif et si hébêté qu'il avouoit lui-même avoir besoin de l'éperon. L'empereur Phocas, si avide du sang innocent, et si cruel dans ses vengeances, n'avoit-il pas l'âme et le cœur aussi difformes que la figure ?

Les anciens regardoient comme de mauvais sujets ceux qui avoient quelque difformité corporelle, mais ils pensoient que leur rencontre même étoit un présage de mauvais augure. On sait ce qu'a dit Plutarque au sujet de Brutus,

qui prédit le mauvais succès de la bataille qu'il livra, après la rencontre inopinée d'un Ethiopien. Septime Sévère, sur une pareille rencontre, augura que sa mort n'étoit pas éloignée. L'empereur Adrien conclut aussi de ce qu'il avoit rencontré sur son chemin un homme mal bâti, qu'il lui arriveroit quelque catastrophe. Auguste avoit une aversion décidée pour les hommes nains ou disgraciés de la nature.

C'est sans doute de là qu'étoit venue cette coutume barbare de faire périr les enfans contrefaits, parce que leur naissance sembloit présager quelque chose de sinistre. Les Aruspices ordonnoient alors des prières publiques pour appaiser, disoient-ils, Jupiter irrité, et l'engager à détourner de la république les maux dont ces naissances les menaçoient (1).

---

(1) Plutarque rapporte beaucoup d'exemples de l'idée qu'on avoit avant lui de ceux qui étoient disgraciés de la nature, par défaut des yeux, ou de la bouche, ou du nez; ou mutilés des pieds et des mains. On se faisoit un scrupule de se lier d'intérêt ou d'amitié avec eux. Ces idées furent confirmées par l'oracle d'Apollon au sujet d'Agésilas, roi de Sparte, qui étoit boiteux. Voici la réponse de cet oracle:

Sis invicta licet, tibi dico, Sparta cavebis;
Ne claudo victrix patiare incommoda regno;
Includent subito multo te tempore morbi,
et sævo bellum prosternens omnia fluctu.

PLUT. in Ages.

CHAPITRE XIV.

De la couleur de la face et du corps.

De la couleur très-noire.

ARISTOTE nous apprend dans sa *Physionomie*, que ceux qui ont le teint extrêmement noir sont timides. Polémon et Adamantius disent qu'ils sont encore trompeurs et larrons ; nombre d exemples pris dans l'histoire, confirment cette opinion.

De la couleur fort blanche.

Ceux qui ont la peau fort blanche sont timides, et tiennent du naturel des femmes. Aristote et Polémon s'accordent à donner cette couleur au luxurieux. Ainsi, César, Tybère, tous les deux si connus par leurs débauches avec les femmes, avoient le teint blanc (1).

De la couleur brune.

Elle indique la force et le courage : l'exemple

(1) Quoiqu'une peau d'albâtre soit un des plus beaux ornemens de la beauté, cependant, j'ai eu lieu de me convaincre dans ma pratique médicale, que ces sortes de femmes sont sujètes à des engorgemens du système lym-

de beaucoup d'hommes célèbres le confirme, si la couleur est très-foncée. Albert pense que c'est l'annonce d'un caractère rusé, mais fourbe et timide.

De la couleur pâle.

La pâleur du visage désigne la crainte; elle désigne aussi l'amour. Ainsi Ovide a dit :

Palleat omnis amans, color hic est aptus amanti (1).

De la couleur un peu terne ou livide.

Aristote écrivant à Alexandre, lui donne avis de se méfier de celui qui a la peau livide et

---

phatique, et que cette affection devient héréditaire, et peut ne se montrer qu'à la seconde ou troisième génération. Un jeune amant, entraîné par ses sens, est souvent séduit par un teint d'une blancheur éclatante; mais ce n'est là qu'un emphysème muqueux, et je lui dirai toujours :

O formose puer! nimium ne crede colori.

(1) Nous lisons dans Apulée, que Pandée reconnut à la grande pâleur de Psyché, qu'elle étoit brûlante d'amour. Erasistrate jugea également à la pâleur de tout le corps d'Antiochus, que ce prince étoit épris d'une violente passion : le jeune Guérin a donc saisi la véritable couleur qui convenoit à sa Phèdre. Nous avons entendu bien des hommes étrangers à la physionomie, reprocher à l'artiste, la pâleur de son amante; mais ces critiques ressemblent aux guerriers qui blâment Darius de n'avoir pas déployé son artillerie volante contre l'armée d'Alexandre.

jaune ; parce qu'il est adonné à toutes sortes de vices. Loxus assure qu'il n'a jamais vu d'homme, ayant la couleur livide naturellement, qui ne fût fourbe, méchant ; c'est la couleur que l'on attribue à l'envie, suivant Ovide : *Pallor in ore sedet ;* et comme le dit Martial :

Omnibus invideas, livide nemo tibi.

On connoît le mot de César sur Cassius : *Il a une couleur livide qui me le rend suspect. Quant à Antoine et à Dolabella, je suis fort tranquille, ce sont des gens gros, gras et à cheveux longs ; mais je me défie de ces gens maigres, au teint pâle et livide* (Cassius, Brutus). Caligula avoit un teint de cette espèce ; Cicéron reprochoit cette couleur à Pison ; et Salluste la donne à Catilina. Enfin, tous les plus grands scélérats, les tyrans les plus exécrables, tels que Phalaris, Denis de Syracuse, Néron, Tibère, Atila, Mahomet II, Sélim IX, etc., ont eu une figure plombée.

Du visage pain d'épice ou couleur de miel.

Suivant Aristote, ceux qui l'ont ainsi sont lents, mous et paresseux. Polémon et Adamantius veulent qu'ils soient timides, gourmands, prompts à se courroucer, et qu'ils ne s'amusent qu'à des bagatelles.

De la couleur rousse.

On croit que les rousseaux participent du naturel des renards, et qu'ils sont rusés et méchans. Enée, qui trahit sa patrie, avoit la couleur rousse.

De la couleur de feu.

La couleur rouge trop vive est celle de la fureur, sur-tout si les yeux sont étincelans : pour l'ordinaire elle annonce des obstructions ou un foie vicié, si la couleur tend sur le pourpre. Les grands buveurs, les ivrognes ont le teint pourpre et couperosé. Cassandre, qui se mêloit de l'art de deviner, avoit le teint de couleur de flamme et les yeux étincelans ; elle étoit toute furieuse, et présageoit ainsi, dans ses transports maniaques, l'avenir.

De la couleur blanche - rouge.

Tous les physionomistes attribuent un bon esprit, un bon caractère et de la noblesse dans l'âme à tous ceux dont la peau est constamment teinte de ce mélange de couleur ; c'est là le teint qu'avoit Alexandre ; sa blancheur étoit animée d'un rouge léger qui faisoit plaisir ; et Plutarque dit avoir lu dans les commentaires d'Aristoxène, que ce grand roi étoit d'une si bonne constitution, que sa sueur exhaloit une odeur suave.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Des lèvres.

Les lèvres sont comme les gardiennes de la bouche et des dents. Avicenne dit que les lèvres sont jointes à la bouche comme pour y servir de portes.

Des lèvres grosses.

Selon le sentiment d'Aristote écrivant à Alexandre, les lèvres grosses dénotent l'homme fort ; Conciliator ajoute, et hébêté comme les ânes.

Des lèvres grosses quand celle d'en-haut est plus éminente que celle d'en-bas.

Ceux qui les ont ainsi tiennent, dit-on, de la nature des singes, et sont malins et imbécilles (1).

(1) Plusieurs physionomistes modernes, entr'autres Lavater, donnent comme signe de bonhomie, la lèvre supérieure débordant l'inférieure ; c'est ce qu'on remarque chez les enfans et chez tous les hommes débonnaires. Je m'en suis assuré par de fréquens exemples.

Des lèvres déliées et minces dans une grande bouche, bien unies, et pendantes aux angles de la bouche.

Elles indiquent l'homme de grand cœur, et qui tient du naturel du lion qui a de semblables lèvres.

Des lèvres déliées dans une bouche petite.

C'est le signe d'un homme craintif, impuissant et trompeur. Pour moi, je dis qu'il tient du naturel des chats, ou des femmes qui sont craintives, impuissantes, trompeuses et pleines d'artifices (1).

Des lèvres grêles, déliées, dures et enflées près des dents canines.

Ceux qui les ont ainsi tiennent du naturel des pourceaux, méprisent l'honneur et ont l'âme basse et vile; Suessan ajoute qu'ils engendrent beaucoup.

---

(1) Porta ne se montre pas ici plus civil envers les femmes qu'Aristote. Il est donc dans les destinées du beau sexe, de mériter par-tout le courroux des philosophes. Seroit-ce parce que ces mêmes hommes en auroient reçu dans tous les tems, le reproche : *lascia gli domne, e studia la mathematica,* que la courtisanne de Venise fit à Jean-Jacques Rousseau, après avoir été témoin de sa gaucherie et de son peu de valeur érotique ?

Des lèvres d'en-haut, et de leur gencive sortant en-dehors.

Aristote tient que ceux qui les ont ainsi sont enclins à la médisance. Polémon et Adamantius disent qu'ils ont de très-mauvaises mœurs, qu'ils sont criards, satiriques, et qu'ils déchirent de leur gueule à la manière des chiens dont ils empruntent le naturel. Le poëte Phocylide disoit, dans ses facétieuses fictions, qu'entre les femmes, il y en avoit qui avoient pris naissance les unes d'une espèce d'animaux, les autres d'une autre, selon la diversité de leurs esprits; et qu'entre autres il y en avoit une qui, pour son naturel difficile et son esprit rude et âpre, étoit engendrée du chien.

De la lèvre d'en-haut débordant celle d'en-bas.

Adamantius nous apprend que ceux à qui la lèvre supérieure dépasse l'inférieure, sont fort prudens. Le bonhomme Esope, si connu par sa sagesse et sa prudence, avoit la lèvre d'en-haut enflée et sortant en-dehors.

De la lèvre inférieure débordant celle d'en-haut

C'est signe que l'homme s'occupe à quantité de choses vaines, et n'a que des pensées grossières; il est nonchalant, paresseux, et a besoin

pour agir de l'aiguillon. Albert dit, d'après Loxus, que lorsque cette sorte de lèvre se trouve réunie à une petite bouche, elle désigne l'homme affectionné à la louange et à l'honneur.

Des lèvres enflées supérieurement et en devant.

Suivant Polémon, elles indiquent l'homme impudique.

Des lèvres inférieures également enflées en-dehors.

C'est là, dit-on, un signe qui apprend que l'homme est infecté et rempli de venin, à l'exemple des vipères et des autres serpens venimeux.

Des lèvres qui rendent le visage difforme.

Albert dit qu'il a remarqué nombre de fois que ceux chez qui les lèvres donnent une espèce de monstruosité au visage, sont cruels, fous ou insensés.

Des lèvres d'en-bas pendantes.

Albert nous assure que quand la lèvre d'en-bas est comme détachée et pend hors de la bouche, c'est signe de paresse, de lâcheté ou de décrépitude, comme on le voit arriver aux bœufs, aux ânes et aux chevaux qui commencent à vieillir.

Des lèvres velues.

Polémon donne au luxurieux les lèvres velues, comme le bouc et le singe (1).

---

(1) Porta auroit dû, nous semble, parler des différens mouvemens des lèvres et des signes qu'elles présentent dans le tableau des différentes expressions qu'elles expriment. On sait, par exemple, que lorsqu'on se fâche, ou que l'on en veut à quelqu'un, on comprime les lèvres contre les dents comme pour en diminuer l'épaisseur. Ce qui peut faire conjecturer, et souvent se vérifier, que ceux qui ont habituellement les lèvres comprimées sont portés à la colère, à la jalousie et à l'envie.

La lèvre inférieure qui s'avance et s'élève, est un signe de dérision et de mépris. Dans les appétances d'amour, on avance les lèvres, et la langue semble les amadouer en les humectant pour aller au-devant de l'objet désiré. Le ris fréquent forme des sillons aux deux côtés de la bouche.

Le ris se manifeste par les mouvemens des lèvres, autant que par les yeux. Celui qui est toujours prêt à rire, s'annonce pour un imbécille, un inconstant, un homme crédule et vain, bon cœur cependant, mais peu discret. Les fous et ceux qui ont la rate grosse et bien étendue, rient facilement. Quant on rit avec éclat, que l'on tousse ou que l'on bâille en riant, c'est une preuve de crédulité, d'envie et d'inconstance. Ceux qui tournent la bouche en riant, comme l'on fait par dérision, sont arrogans, faux, menteurs, colères, opiniâtres et un peu traîtres, c'est le ris sardonique. Quand on ne rit que de bouche et des narines, c'est un signe de faux et de tromperie. Ce rire est

CHAPITRE XVI.

De la bouche.

APULÉE appelle la bouche l'avant-portail de l'âme, la porte de la parole et le barreau où se rendent les pensées pour être proférées; elle fournit un grand nombre de caractères physionomiques.

De la bouche grande.

Nous trouvons dans Aristote écrivant à Alexandre, que celui qui a la bouche large est grand guerrier et audacieux; Albert dit qu'elle

---

toujours bref, parce qu'il est affecté. Mais un homme qui rit rarement, et dont le ris n'est point prolongé, est ferme dans ses résolutions, d'une conception nette, discret, fidèle et laborieux. Tout homme qui ne rit pas de peu de chose, mais difficilement, est sage, subtil, ingénieux, prudent, droit et patient. *Risus enim abundat in ore stulti.*

Ces différens signes physionomiques, tirés en grande partie de Pernéty, pourroient être encore augmentés; mais il ne faut pas dérober, aux amateurs, le plaisir d'enrichir la science de nouvelles observations.

convient aux hommes et aux femmes viriles et courageuses.

De la bouche petite.

Cette sorte de bouche annonce l'homme efféminé. Darès le phrygien fait mention qu'Hélène avoit la bouche petite ; il ne seroit pas difficile de recueillir d'autres exemples, l'histoire et la société en fournissent un grand nombre.

De la bouche petite sortant en-dehors.

Selon Polémon et Adamantius, il faut se défier d'un homme qui a une pareille bouche; son cœur est occupé à tendre des embûches, et ses mains ne restent jamais en arrière pour se remplir.

De la bouche éparse.

C'est un signe qui dénote l'homme fort, grand babillard et audacieux. Selon Plutarque, il est de naturel farouche, insensé et gourmand, et participe, au dire d'Oppian, du naturel de l'ours.

De la bouche fort éparse, et des lèvres grosses et rondes.

L'homme qui en a une pareille tient du naturel des pourceaux ; il est sale, immonde, n'a d'autre soin que de sa panse ; il est quelquefois

timbré de folie, et peut devenir sujet à l'épilepsie.

De la bouche basse et resserrée.

Selon le sentiment d'Adamantius, elle indique l'homme timide et sujet à l'inconstance.

De la bouche beaucoup fendue.

Si l'homme a la bouche extrêmement fendue, il a, suivant Polémon, l'esprit lourd, roide ; il est adonné à l'impiété. Au dire d'Adamantius, il est gourmand et insensé ; Albert le croit vorace. Les animaux carnassiers ont une bouche extrêmement fendue. Pline fait mention que chez les Troglodytes il y a certains bœufs qui sont aussi carnassiers que des loups, qui dévorent toutes sortes d'animaux, parce qu'ils ont la bouche fendue jusqu'aux oreilles ; mais cela est-il bien vrai (1) ? J'aime mieux vous citer l'exemple de mon fermier, qui ayant une gueule plutôt qu'une bouche, a l'esprit lourd, et est glouton comme un chien.

(1) On connoît la crédulité de Pline et d'Elian en histoire naturelle, et le penchant qu'ils ont eu à consigner dans leurs écrits, les faits qui ont paru tenir du merveilleux. Leurs ouvrages ressemblent, la plupart du tems, à des contes de Fées. S'ils avoient connu l'un et l'autre l'anatomie des ruminans, auroient-ils cru que le bœuf peut devenir dans certains climats carnivore ? ses dents aplaties et ses quatre estomacs nous prouvent que l'herbe est sa seule nourriture.

De la bouche ouverte.

Aristophane a regardé comme fous ceux qui ont la bouche toujours béante. Pour moi, je les tiens pour stupides, gobe-mouches et badauds. (1)

De la bouche cave.

La bouche cave étant comme déprimée en-dedans, est signe que l'homme est envieux, plein de crimes et adonné à l'intempérance. Albert écrit, après Aristote, que la bouche cave dénote l'homme lubrique et paillard; mais il entend parler de cette partie qui est entre le nez et le menton, quand elle est déprimée en-dedans, telle qu'on la voit en la figure de Socrate.

---

(1) Tous les vieillards ayant l'ouie dure ouvrent la bouche lorsqu'ils écoutent. Les physiologistes en connoissent la raison anatomique; mais les gens du monde doivent se borner à savoir que, dans un âge avancé, on entend par la bouche; cela est très-sensible dans les belles soirées d'été au jardin des Tuileries, lorsque plusieurs grouppes de rentiers, ou de vieux podagres écoutent sous les maroniers la lecture des journaux. Tous sont alors badauds et gobe-mouches; ils font par nécessité et par instinct, ce que les loix de l'acoustique prescrivent aux sourds par accident. Certains physiologistes ont donc eu tort de regarder comme fous et stupides, tous ceux qui ont la bouche béante; je le répète, chez les vieillards, c'est le signe d'une oreille dure; mais chez les jeunes gens, je croirois volontiers que c'est l'annonce de la paresse et de la non-virilité.

CHAPITRE XVII.

Des dents.

Il est plus utile qu'on ne pense d'examiner les dents, elles ont aussi leurs traits physionomiques, sont, dans bien des circonstances, un indice certain du caractère et des passions, et contribuent à l'ornement et à la santé.

Des dents claires et non-serrées.

Aristote a cru que les dents peuvent servir au pronostic de la vie ; il est d'opinion que ceux qui les ont trop claires et non-serrées ne vivront pas long-tems. Conciliator pense qu'elles sont encore un indice de la foiblesse de tout le corps. César les eut claires et non-serrées, ainsi qu'Auguste.

Des dents grandes, fermes et épaisses.

Scot dit que les fortes et épaisses dénotent que l'homme est de longue vie, grand mangeur, audacieux, et qu'il tient du naturel du cheval. Ion de Chio nous apprend en ses écrits que le grand Hercule avoit trois rangées de dents.

Des dents continuées.

Ceux qui ont les dents continuées tiennent du naturel des brebis, des daims et des chèvres. Pline assure que l'hyène est sans gencives ; et Plutarque a écrit que Pyrrhus, roi d'Épire, avoit un os continu qui lui servoit de dents, et qu'on pouvoit à peine distinguer par des séparations superficielles.

Des dents canines, longues, fermes et sortant de la bouche.

C'est le signe, suivant Rhasès, d'un homme gourmand, invariable et méchant.

Des dents longues, aiguës et fortes.

Scot a écrit que l'homme qui en a de pareilles, est envieux en ce qu'il fait, impie, gourmand, audacieux, infidèle et rempli de soupçons. Christiernus, roi des Daces, qui fut le plus cruel et le plus sanguinaire des hommes, avoit les dents monstrueuses et la barbe piquante (1).

(1) L'histoire de Thesée vainqueur du Minotaure, monstre qui se nourissoit de chair humaine, et à qui les Athéniens étoient obligés de payer annuellement un tribut en ce genre, est une fable qui nous apprend, sous les dehors de l'allégorie, qu'il ne faut qu'un chef intrépide pour affranchir ses concitoyens du joug de la tyrannie, et qu'un amant de la liberté suffit pour renverser le colosse du despotisme.

Des dents aiguës et droites.

Tout animal qui a les dents aiguës et droites est enclin à se mettre en courroux, et est carnassier.

Des dents mêlées.

Les dents mêlées, les unes étant étroites, les autres larges, quelques-unes claires, non-serrées, les autres épaisses, dénotent l'homme doué de prudence et bien avisé, ingénieux, plein d'audace et d'envie (1).

---

(1) L'haleine puante, dit Pernéty, lorsque les dents ne sont pas gâtées, annonce un foie maléficié, un homme vain, trompeur, menteur, lascif, d'un jugement assez lourd, séducteur, envieux, desirant le bien d'autrui, mais assez libéral, crédule, et plus babillard que spirituel. Les dents courtes, fort séparées, indiquent une complexion foible, mais un bon esprit, de la douceur, de la fidélité, du secret et de la timidité. Des dents jaunes ou brunes, sont l'étiquète d'une personne peu soigneuse, d'une complexion foible, ayant plus de caprice et d'extravagance que de génie; quelquefois elles désignent le grand mangeur, le jaloux, le menteur et l'envieux.

CHAPITRE XVIII.

De la langue subtile.

Scot nous apprend que la langue subtile et déliée est une marque que l'homme est prudent et avisé, ingénieux, trompeur, et qu'il faut se défier de lui. Je dirai qu'il tient du naturel des serpens.

De la langue légère.

Conciliator remarque que lorsque la langue a le mouvement léger avec une mauvaise prononciation, elle dénote l'homme fin, impérieux et très-colère (1).

De la langue tardive.

La langue tardive annonce l'homme paresseux.

(1) Quand la langue a beaucoup de volubilité pour parler, elle indique un mauvais jugement, et l'on peut dire de telles personnes, *lingua præcurrit mentem.* Un bègue est ordinairement vif, inconstant, prompt à se mettre en colère, mais facile à s'appaiser, vain et cependant serviable. Une langue épaisse et rude montre une personne malicieuse, rusée, dédaigneuse, timide, et se souciant peu des loix. Nombre d'observations m'ont depuis longtems confirmé ces principes.

CHAPITRE XIX.

De la respiration haute, prompte et épaisse.

POLÉMON et Adamantius disent que quand quelqu'un respire du profond de la poitrine et avec véhémence, c'est marque de rusticité et d'ivrognerie. Selon Michel Scot l'animal dont la respiration est grande et forte, a besoin de beaucoup boire.

De la respiration forte, prompte, épaisse, le corps et la poitrine étant maigres.

L'homme en qui ces conditions se trouvent, est facile à se mettre en colère, et difficile à s'appaiser. Polémon et Adamantius donnent au revêche la parole véhémente et la respiration forte.

De la respiration petite, peu fréquente et tardive.

Elle indique l'homme timide et d'une froide complexion.

De la respiration petite, peu fréquente, tardive, la poitrine étant petite et sans poil.

C'est là un signe d'un homme timide jusqu'au

dernier point, et que sa jeunesse est semblable à la vieillesse, et sa vieillesse à la mort.

De la respiration aisée et qui se fait sans bruit.

Celui qui respire ainsi sans bruit, roule en son esprit plusieurs pensées, et elles sont dirigées en particulier vers sa passion favorite. Ainsi les luxurieux sont portés à l'amour, les avares au lucre, les studieux aux sciences, ce qui se connoît à leurs yeux.

De la respiration de celui qui est comme lassé de courir.

Tout homme qui respire comme font ceux qui ont fait quelque faute, est destitué de conseil, et a coutume de divulguer ce qu'il sait, selon Polémon et Adamantius.

De la respiration haute, douce et facile.

Ces mêmes auteurs disent que ceux qui respirent hautement et poussent hors de leurs narines une haleine épaisse et facile, sont sujets à la crainte et à la tristesse, et s'il y a d'autres signes qui conviennent à ceux-ci, ils sont efféminés et impudiques (1).

(1) Dans la crainte, la respiration devient entrecoupée et ne se fait que par bonds et par saccades. C'est ce qu'on remarque bien dans le cheval, qui fermant la bouche, n'expire plus que par les narines, et semble jetter son haleine par bouffées.

CHAPITRE XX.

Des soupirs.

On les prend toujours pour signes d'amour et d'angoisse. La marâtre dont parle Apulée, qui étoit éprise de l'amour le plus passionné pour son beau-fils, ne faisoit que jetter par intervalle des soupirs qui trahirent sa flamme, et firent connoître son tourment.

Quand l'homme qui vous regarde, et que vous fixez, devient ému, jette des soupirs sans contrainte, et a les larmes aux yeux, c'est signe qu'il aime et vous craint; mais s'il fait tout le contraire, il est envieux et vous méprise.

De ceux qui soupirent en branlant la tête.

Si l'on voit quelqu'un soupirer et en même tems branler la tête, c'est signe qu'il a le cœur pressé de remords pour le souvenir de quelques actions qu'il a faites, ou de quelques discours qu'il a tenus.

CHAPITRE XXI.

De la voix.

Le son de la voix suffit pour faire connoître les mœurs d'un homme, puisque celui qui a la voix conforme à celle de quelqu'animal, participe de son naturel. Diogène s'étonnoit de ce que l'on se contentoit du seul aspect de l'homme sans avoir égard à sa voix; cependant, disoit-il, avec plus de vérité que de noblesse, quand on achète une marmite et son couvercle, on la touche, et on ne conclut rien sans en avoir ouï le son.

De la voix grosse.

Elle indique chez l'homme, comme chez les animaux, la force et le courage.

De la voix grosse et molle.

C'est le partage de la douceur, et d'un naturel qui tient de celui de la brebis.

De la voix grosse et résonnante.

Aristote écrivant à Alexandre, tient que la voix

grosse et résonnante dénote l'homme grand guerrier et éloquent.

De la voix grosse au commencement et qui finit par être aiguë.

Ceux qui l'ont ainsi sont plaintifs et faciles à se mettre en colère.

De la voix grosse, creuse et flexible.

C'est signe que l'homme a les mœurs généreuses et participe du naturel des lions.

De la voix claire ou aiguë.

La voix claire ou aiguë dénote la timidité : telle est celle de la femme.

De la voix aiguë, semblable à celle du Cygne ou autre oiseau pareil.

Elle indique l'homme fou, vain, et pensant à des choses élevées.

De la voix aiguë, molle et cassée.

Aristote et Polémon s'accordent à l'attribuer aux impudiques.

De la voix aiguë et criarde.

Elle indique l'homme stupide et qui tient du naturel des chèvres. Comme ces animaux, il peut être sujet à l'épilepsie.

De la voix dépravée et qui approche du bélement ou cri de la brebis.

Polémon dit que cette espèce de voix dénote l'homme lourd et stupide, et tient du naturel de la brebis, qui est la plus bête des bêtes. En effet Pline dit : *Combien les animaux qui portent laine sont-ils plus sots que tous les autres ? par où ils ont craint d'entrer, il n'en faut qu'un pris par la corne pour les y faire tous suivre.*

De la voix rude et âpre.

Elle appartient aux luxurieux, ou aux hommes d'un caractère féroce et sanguinaire (1).

---

(1) Le génie des langues tient plus aux climats, qu'aux mœurs et habitudes des peuples. C'est envain que tous les gouvernemens se ligueroient pour en rendre une universelle : chaque sol a ses plantes, et chaque arbre a son fruit. L'homme peut bien modifier la nature, mais il ne peut jamais suspendre ou intervertir ses loix, et tout le miracle de sa puissance consiste dans l'immutabilité. Les habitans du nord, exposés à un climat humide et nébuleux, vivant sur un terrein âpre, rocailleux, ont une voix rude, sombre et discordante; leurs mœurs et leurs idées sont encore des fruits du pays. Croiroit-on possible de pouvoir donner au russe ou au danois, quelque effort que l'on fit, le langage harmonieux de la douce et riante Italie ? Si jamais la peinture peut se naturaliser dans le nord, ce ne sera que pour y peindre la nature en deuil, ou dans le magnifique

De la voix douce.

Celui qui a la voix douce, est porté à l'envie et est plein de soupçons.

De la voix un peu basse.

Polémon et Adamantius donnent à l'homme dissimulé la voix un peu basse.

De la voix débile et pleureuse.

Elle dénote l'homme adonné au lucre, triste et sujet à être travaillé de soupçons en toutes sortes d'affaires.

De la voix grêle.

Aristote, Platon avoient la voix grêle, mais elle étoit douce et gracieuse. Lorsqu'elle est glapissante, c'est un signe que l'homme a perdu sa virilité. Le peuple connoît très-bien cette espèce de voix, et la désigne par le nom de ceux qui n'ont plus d'un homme que l'apparence.

De la voix tremblante.

Elle annonce un homme craintif et plein d'appréhension; néanmoins orgueilleux, soupçonneux et quelquefois jaloux.

---

spectacle de ses sombres horreurs. Un nouveau Vernet peut fleurir à Moscow; mais on n'y verra jamais d'Albane y tenir le pinceau.

CHAPITRE XXII.

De la parole.

L'on peut connoître aussi par la parole les différentes affections de l'âme. Socrate s'en servoit beaucoup ; c'est pourquoi ayant vu un jour un fort beau jeune homme qui gardoit le silence, il lui dit : *Que je vous connoisse, parlez un peu.*

De la parole ferme.

Aristote, au quatrième livre de ses morales à Nicomachus, donne la parole ferme, la voix grosse et le mouvement tardif, à l'homme de grand cœur.

De la parole haute et véhémente.

Le même auteur l'attribue à l'homme de peu de cœur.

De la parole prompte.

L'homme qui a la parole prompte, sur-tout s'il l'a grêle, est méchant, lourd, étourdi, importun et menteur. Rhasès et Conciliator ajoutent qu'il est prompt en ses actions, qu'il a grand

babil, peu d'entendement, et est très-sujet à la colère.

De la parole basse.

Elle dénote l'âme paisible et douce, compâtissante et vertueuse.

De la parole tardive.

Aristote et Polémon donnent à la figure du honteux la parole tardive.

De la parole véhémente.

Elle est attribuée au revêche.

De la parole briève et courte.

Suivant Polémon, elle dénote l'homme paresseux et craintif.

De la parole aiguë et mal nette.

C'est le signe d'un naturel inconstant et variable.

De la parole aiguë et débile.

Celui qui parle d'un ton aigu et débile, donne des preuves de crainte et d'envie. Suivant Adamantius, encore, de lâcheté et de paresse.

De ceux qui parlent du nez.

Polémon, Adamantius, Scot, Albert et Conciliator, sont tous d'opinion que la parole qui part du nez, dénote l'homme menteur, mé-

chant, malin, envieux, et qui se réjouit du mal qui arrive à autrui.

De la parole un peu lâche.

Ceux qui parlent un peu lâchement, sont réputés pour violens, méchans, et ils ont en haine les hommes. Conciliator dit que la voix qui fait bruit avec véhémence, comme seroit un son mal agréablement mêlé, dénote l'homme violent, injuste et qui nourrit de la haine dans son cœur.

De la parole difficile.

On doit regarder comme des hommes méchans et dépourvus de sagesse, ceux qui parlent avec difficulté.

De la parole douce et recueillie.

Quand on parle d'un ton doux, et que les mots sont tous assemblés sans distinction, c'est signe que l'homme est travaillé d'ennui et de contrainte (1).

---

(1) Je ne partage point ici l'avis des anciens physionomistes; la parole douce est, selon moi, l'indice d'un bon caractère, de mœurs pures, et de l'amabilité. Voyez dans un cercle cette jeune beauté aux beaux cheveux blonds, aux yeux noirs, au teint d'albâtre, au nez effilé, à la taille svelte et dégagée, mille amans se pressent autour d'elle pour en obtenir le suprême bonheur, un léger sourire;

De la parole modeste.

Scot dit que quand la parole est modeste ; c'est signe que l'homme est propre à supplanter un autre, c'est-à-dire trompeur (1).

---

mais que sa bouche à demi-close prononce le doux nom d'*ami*, sa voix ne ressemble plus qu'à celle d'une divinité qui se communique aux hommes, et l'être fortuné à qui elle a adressé ce gage de sa tendresse, est subitement transporté dans une nouvelle sphère de délices ; dès-lors ses plaisirs n'ont plus rien de commun avec ceux des mortels.

(1) Nous sommes loin de penser comme Scot, relativement à celui dont la parole est modeste. Un tel homme ne peut jamais être trompeur. Que l'on parcoure les sociétés les plus nombreuses, que l'on fréquente les cercles les plus brillans, et l'on prononcera ensuite. La voix des hommes qui cherchent à faire des dupes, est bien quelquefois douce et mielleuse, mais elle est loin d'être modeste ; elle annonce toujours un excès de prétention, et même de fol orgueil. La modestie n'habita jamais dans la bouche, ainsi que dans le cœur d'un frippon ; chaque vertu a son palais, comme chaque vice a sa sentine.

CHAPITRE XXIII.

Du menton petit.

POLÉMON pense que l'homme qui a le menton petit est très-méchant, et qu'il faut se méfier de lui. Albert veut qu'il soit cruel, et Conciliator, porté à l'envie.

Du menton long.

Tous ceux qui ont le menton long, ont le cœur faux, sont babillards, causeurs et douillets. Albert pense que c'est encore un indice d'un homme prompt à se mettre en colère, pieux, quelquefois troublé d'esprit et trompeur.

Du menton rond et sans poil.

C'est là le signe, d'après tous les physionomistes, de l'homme efféminé.

Du menton quarré.

Adamantius tient que le menton un peu quarré dénote l'homme courageux, intrépide et doué d'une grande intelligence.

Du menton fosseté

Une légère fossette au menton, donne un air gracieux ; mais si cette fossette est bien profonde, elle indique une personne insidieuse et adonnée aux femmes, sans honte, comme sans modération. Socrate avoit une fossette très-marquée à la lèvre supérieure, au-dessous du nez ; on en conclut aussi que ce philosophe étoit très-luxurieux. Il avoit d'ailleurs sur sa physionomie beaucoup d'autres signes qui concouroient tous à faire porter de lui un tel jugement.

Du menton aigu.

Aristote nous apprend dans sa physionomie, que ceux qui ont le menton aigu, sont courageux, et qu'ils tiennent du naturel des chiens.

De l'homme sans barbe.

Les hommes sans barbe sont semblables aux femmes ou aux eunuques. Polémon dit que les eunuques ont une méchanceté naturelle, l'âme cruelle et impitoyable, et sont trompeurs ; aussi dit-on en proverbe italien : *Poco barba è mèn colore, sotto l'ciel non è pegiore.*

De la femme barbue.

Les femmes qui ont de la barbe étoient anciennement réputées si méchantes et de si mau-

vaises mœurs, que les Latins disoient qu'il ne falloit lier aucune intimité avec elles, ni les saluer que de loin et à coups de pierres : *fœminam barbatam lapidibus eminùs esse salutandam.* On peut dire en général qu'une femme barbue est hors de son sexe ; c'est une espèce de monstre dans la nature. L'expérience a prouvé, autant que le raisonnement, qu'une femme qui a une barbe sensible et très-fournie au menton, est très-laseive (1). On sait que le lièvre qui est un animal très-velu, est très-luxurieux.

De la femme sans barbe.

Selon Scot c'est l'indice d'un bon naturel, et la femme est alors chaste, douce, obéissante et pleine de bonté.

---

(1) J'ai connu plusieurs veuves d'une vertu exemplaire, même très-dévotes, ce qui exclut chez elles toute idée de desir charnel, avoir de la barbe au menton. Ceci est aussi ordinaire aux vieilles filles qui ont gardé le célibat. Les anciens ont donc eu tort de vouloir saluer à coups de pierres la femme barbue. Si la barbe est un indice de bon sens et de force, tant d'hommes sont aujourd'hui fous et efféminés, qu'il n'est pas étonnant que la nature qui tend toujours à maintenir l'équilibre, ait consenti à cette étrange métamorphose.

CHAPITRE XXIV.

Du cou gros.

Ceux qui ont le cou gros, sont généreux de cœur et d'âme.

Du cou charnu.

C'est signe que l'homme est enclin à se courroucer, et tient du naturel des taureaux furieux. Polémon et Adamantius ne disent pas gros et plein, comme Aristote, mais gros et long.

Du cou gras.

Celui qui a le cou gras, est lourd, étourdi, grand mangeur, grossier, et tient du naturel du cochon.

Du cou grêle.

L'homme est imbécille, et tient du naturel des femmes, s'il a le cou grêle comme elles. Danès rapporte que Polyxène l'avoit menu, et partant l'âme simple.

Du cou grêle et long.

Aristote, écrivant à Alexandre, dit que celui qui a le cou grêle et long est lourdement étourdi;

qu'il a la voix sonnante, et qu'il tient du naturel des oiseaux babillards, vains et mobiles, quelquefois de mauvaises mœurs. Suétone rapporte que Caligula avoit la nuque du cou fort grêle et les jambes aussi ; il étoit en effet beaucoup craintif et vicieux. Le trait suivant suffit pour donner une idée de son courage. Un jour qu'il marchoit contre les barbares au-delà du Rhin, quelqu'un lui dit qu'il y auroit grand sujet de prendre l'épouvante ; il monta promptement à cheval, donna de l'éperon, et se sauva sans combattre. O Rome, à quelles mains avois-tu confié les rênes de ton empire !

Du cou court.

Celui qui a le cou court, est frauduleux, détracteur, rusé et trompeur, et tient du naturel du loup ; il est adonné comme cet animal à la rapine (1).

Du cou vide et foible.

Adamantius pense qu'il désigne l'homme cauteleux et malicieusement rusé, et qui tâche toujours de surprendre les autres.

---

(1) Dans la campagne j'ai souvent eu lieu d'observer que les voleurs de fruits, ont tous le cou court. Ce signe caractéristique ne m'avoit point échappé : avis aux juges-de-paix.

Du cou mutilé.

Suivant le même auteur, le cou mutilé dénote l'homme hardi en paroles, et timide en effets.

Du cou dur.

Le cou dur est un signe que l'homme est grossier et mal façonné ; et Albert dit que nous appellons vulgairement les ignorans, hommes *au cou dur.*

Du cou mou.

Suivant Polémon, il signifie l'homme ignorant.

Du cou rude et gros.

Le même auteur estime que la chair rude du cou et de bonne complexion, est un signe que l'homme est craintif.

Du cou entrelacé de grands vaisseaux.

Il indique l'homme grossier et mal pourvu de sens.

Du cou ferme et immobile.

Il dénote l'homme mauvais, suivant Polémon; et l'ignorant, l'opiniâtre et le grossier, suivant Adamantius. Le chaignon du cou roide et comme fixe, dénote l'homme ignorant et insolent; ce même signe convient quelquefois aux fous. Il est à remarquer que les animaux sauvages ont le cou roide et immobile ; tels l'hyène, le loup, etc.

Du cou dénoué et comme rompu.

On l'attribue aux hommes efféminés et impudiques. Plutarque rapporte qu'Alcibiade faisoit voir en quelque façon qu'il avoit la nuque du cou dénouée et comme rompue.

Du cou droitement élevé.

L'homme qui a le cou droit en haut, est injurieux, insensé, fou, arrogant.

Du cou penché ou incliné sur le devant.

Il signifie l'homme fou, quelquefois le curieux, le chiche, l'avare, le cœur pervers et efféminé (1).

Du cou penché du côté droit.

Polémon et Adamantius sont d'avis que le cou penché du côté droit dénote le honteux ou le studieux. Plutarque dit qu'Alexandre l'avoit ainsi penché du côté droit.

Du cou penché du côté gauche.

Il est signe d'adultère et de toute impudicité.

---

(1) Le cou penché sur la poitrine est aussi le caractère d'un homme studieux, qui a blanchi dans le cabinet. Parmi les savans qui ont eu ce signe physiononique, je ne citerai que le célèbre d'Aubenton. Si l'on en veut un très-grand nombre d'exemples, on n'a qu'à assister à une séance publique de l'institut national.

Du cou rempli de veines rouges.

Aristote nous apprend dans sa physionomie que c'est là l'indice d'un homme bouillant, emporté, et très-dangereux dans sa colère (1).

---

(1) Les bouchers, qui sont tous d'un tempérament pléthorique, sont violens, emportés et colères ; on peut dire qu'ils ont une surcharge de vie, et que leur sang est toujours bouillonnant dans leurs veines. Les nouvelles expériences galvaniques nous ont mis à même d'expliquer l'excessif embonpoint qu'on remarque chez eux ; ils soutirent le fluide vital des animaux qu'ils ont égorgés, et l'emmagasinent dans leur économie. De là ce caractère violent, ces passions brutales, cette férocité même qui les distinguent. Les hommes les plus doux sont donc ceux qui ont moins de vie ; leur naturel approche de celui des femmes ; aussi ils sont aimants et sensibles comme elles, et certainement on ne verra jamais chez ces sortes de personnes les veines du cou gorgées de sang.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

De la gorge et des clavicules.

UNE grosse gorge et des clavicules peu détachées, annonçent, suivant Aristote, de la grossièreté dans l'esprit et peu de sensibilité. Cicéron nous apprend que sur ce signe physionomique, un certain Zopyre dit de Socrate, que c'étoit un homme lourd, grossier et adonné aux femmes (1). En général une gorge blanche et grosse, annonce une personne vaine, avantageuse, menteuse dédaigneuse et conservant la rancune. La timidité est l'appanage des gorges maigres; elles y joignent la crédulité, l'insconstance et la paresse.

(1) Stupidum esse Socratem et bardum, quod jugula concava non haberet; obstructas eas partes et obturatas esse dicebat; addidit etiam mulierosum : in quo Alcibiades cachinnum dicitur sustulisse. *Cic. de fato.*

CHAPITRE XXVI.

Des omoplates larges, grandes et distantes.

ARISTOTE donne au courageux les omoplates larges. Platon fut ainsi nommé, comme plusieurs l'ont écrit, à cause de ses épaules plates. On sait qu'avant de cultiver la philosophie, il étoit athlète et qu'il avoit été à Argos, prendre des leçons de lutte chez Ariston. Tibère avoit les épaules fort larges.

Des omoplates élevées en haut.

D'après ce qu'a écrit Aristote, elles appartiennent au déhonté. (1)

(1) Nous ne voyons pas sur quoi est fondé ce jugement physionomique ; ne serait-ce pas le cas d'appliquer ici à Aristote le *quandoque bonus* d'Horace ? Rien de plus commun que de voir au théâtre français, lors de la représentation d'une tragédie nouvelle, beaucoup de gens élever les épaules de pitié ? dira-t-on alors qu'ils sont déhontés ? n'est-ce pas plutôt les méchans poètes qui ont perdu toute pudeur, en osant braver le parterre et ses bruyans sifflets ?

CHAPITRE XXVII.

Du dos grand et fort.

Ceux qui ont le dos grand et robuste, ont l'âme généreuse et le cœur magnanime. Hercule chez Sophocle, dit en gémissant :

O bons dieux ! quel grand dos, quelle large poitrine !

Du dos étroit et foible.

C'est le caractère de l'homme mou et efféminé.

Du dos maigre.

Aristote l'attribue à l'ingénieux. (1)

Du dos couvert de poils.

Il indique un naturel âpre et rustique.

(1) Depuis long-tems on a observé que trop d'embonpoint nuit aux fonctions de l'entendement, et qu'une grande sensibilité est attachée à une grande maigreur, c'est en ce sens seul qu'un dos maigre peut convenir à l'ingénieux. Plusieurs hommes de lettres célèbres ont été d'une complexion faible et délicate, et les formes crotoniates conviennent plus aux athlètes qu'aux savans. Un Hercule vit bien plutôt dans ses bras, que dans sa pensée.

CHAPITRE XXVIII.

Du métaphrène (1).

Lorsqu'il est charnu, grand et bien articulé, il indique le courage et la virilité ; mais s'il est foible, maigre, il indique un naturel foible et débile.

Du métaphrène large.

Selon Polémon et Adamantius, le métaphrène large est un signe d'un grand courage, et qui tient de celui des lions.

Du métaphrène charnu.

C'est un signe de peu de sens et d'intelligence.

Du métaphrène maigre.

Il indique l'homme timbré de folie.

Du métaphrène élevé.

Ceux qui l'ont ainsi sont glorieux et dépourvus de sagesse, et ne cherchent qu'à faire briller leur

(1) On appelle ainsi la partie du dos qui s'étend depuis l'extrémité inférieure de la nuque, jusqu'aux lombes, et contient douze vertèbres.

esprit et en tirer vanité. On observe que le paon, qui est le plus glorieux des oiseaux, a le métaphrène élevé.

Du métaphrène fort courbé ; des épaules resserrées vers la poitrine ; et du corps comme tout brisé.

Adamantius dit que si toutes ces parties se trouvent ainsi disposées, c'est un signe que l'homme est adonné au lucre ; Polémon ajoute qu'il est pervers et envieux.

Un métaphrène qui tient un juste milieu entre les deux précédens, dénote l'homme gracieux, plein de prudence et de joie.

Du métaphrène couvert de poils.

Ceux qui l'ont ainsi velu, tiennent du naturel des oiseaux, ont de grandes pensées et de hauts desseins (1).

---

(1) Il peut paraître singulier que celui qui aura le dos velu puisse être occupé de vastes pensées et de grands desseins. J'avoue de bonne foi, que je n'ai dans mes cartons aucun fait physionomique de ce genre ; sans doute que Porta a eu des observations qui me sont inconnues, et je ne chercherai point à le combattre pour lui prouver qu'il a tort.

CHAPITRE XXIX.

Du dos bossu

POLÉMON et Adamantius tiennent que l'homme bossu n'a aucune bonté en lui. Scot dit au contraire que le dos bossu indique l'homme prudent, ingénieux, trompeur, plein de malice et de fiel, mais jouissant d'une grande mémoire. Pour moi, je tiens tous ceux qui sont mutilés, ou imparfaits de corps, méchans, et principalement les bossus qui sont les pires de tous (1).

(1) L'Anathème que lance ici Porta contre les dos *voûtés* et les poitrines *bombées*, nous paroît un peu trop général, et n'est pas par conséquent toujours juste. Tant de causes accidentelles peuvent gâter la taille d'un homme, qu'il seroit absurde et ridicule de vouloir que subitement, par une chute ou une maladie interne, son moral fut contourné comme son physique. On remarque que, lorsque cette affection est héréditaire, le cerveau se trouvant plus rapproché du cœur, la circulation y devient plus abondante, et il n'est pas rare alors de voir les rachitiques pleins d'esprit et d'imagination. C'est donc à tort qu'on attribue à l'espèce, ce qui ne convient qu'à quelques individus. On me reprochera peut-être de plaider la cause de

De la poitrine bossue.

Scot remarque que si la bosse est seulement sur la partie de devant, elle dénote l'homme d'une âme double et plus simple que sage.

---

quelques amis, mais qu'on consulte l'histoire, et l'on verra de grands talens et de grandes vertus orner l'esprit et le cœur des hommes que presque tous les physionomistes condamnent. Depuis Esope jusqu'à Scarron, la biographie nous présente plusieurs illustres personnages qui ont reçu en échange de leur difformité corporelle, presque tous les dons de la nature. On a dit, l'esprit chez ces sortes d'individus est un fruit de l'éducation et de leur amour-propre; pour éviter les sarcasmes de leurs contemporains, ils sont obligés de faire, à chaque instant, assaut de saillies ingénieuses et d'esprit; toujours attaqués, il faut qu'ils soient toujours prêts à se défendre. Je conviens que ces considérations contribuent pour quelque chose à les rendre mordans et satiriques, mais j'aime mieux attribuer leur caractère et leur génie à leur organisation: je l'ai dit, et je le répète, le cerveau est chez eux plus rapproché du cœur, la circulation est plus rapide, plus abondante, et l'on sait aujourd'hui en physiologie que l'esprit est dans le sang.

CHAPITRE XXX.

De ceux qui ont les côtes fortes.

ARISTOTE, Adamantius et Polémon les attribuent aux hommes les plus robustes et vigoureux. Le fameux Rotophanes qui remporta en un jour tous les prix qu'il y eut à disputer aux jeux Olympiques, n'avoit qu'un seul os continu pour lui former les côtes, ainsi qu'on pût s'en convaincre par l'inspection de son squelette qui fut trouvé sous l'empereur Adrien.

L'homme qui n'a pas les côtes fortes, est timide, craintif et efféminé.

Des côtes menues et vides.

Elles dénotent l'homme de peu de cœur, malin et gourmand.

Des côtes enflées.

C'est-là le signe d'un babillard et conteur de sottises. Conciliator veut aussi qu'elles indiquent l'homme qui aime à vider le gobelet.

Des côtes charnues et dures.

Polémon et Adamantius disent qu'elles sont

l'indice d'un esprit grossier; et suivant Rhasès, d'un naturel indocile (1).

Des côtes dénuées de chair.

Aristote les attribue à l'homme ingénieux.

---

(1) Les tempéramens sanguins et pléthoriques sont plus portés à l'indocilité que les tempéramens pituiteux et mélancoliques. Les gens trop gras ont l'esprit très-maigre peu propres aux vastes conceptions du génie, leur cerveau est dans leur ventre, et on ne peut attendre d'eux qu'ignorance et brutalité; ces sortes d'individus ne méditeront point de grands crimes, mais ils n'auront que de petites vertus. Durant les orages des révolutions, les gens gras descendent aux caves, tandis que les amans de la liberté montent au capitole implorer le secours des dieux. Les nations qui végétent dans l'indolence et l'oisiveté conservent très long-tems leurs lois et leurs maîtres; elles forment des familles à part, et n'entrent point, pour ainsi dire, en communication avec le genre humain. Le type physique d'un peuple forme donc son type moral, et le voyageur peut en tout tems reconnaître la physionomie des empires, en jugeant collectivement quelques individus.

CHAPITRE XXXI.

Des lombes forts et des lombes petits.

Les premiers indiquent la force, et les seconds la foiblesse.

Des lombes charnus et mous.

Polémon et Adamantius pensent que les lombes charnus signifient le naturel efféminé.

Des lombes aigus.

Les lombes aboutissant en pointe, dénotent l'homme adonné aux femmes, intempérant et craintif.

Des lombes tremblans.

Aristote, dans sa *Physionomie*, dit que l'homme qui a les lombes mouvans est impudique (1). Il est à remarquer que *lombes* vient, suivant Isidore, du latin *libido.*

(1) J'ai observé que les tisserands, qui, à raison de leur état, ont toujours les lombes en mouvement, sont plus enclins à l'amour que les autres hommes; aussi leurs enfans sont toujours nombreux, et les jumeaux même ne sont pas rares dans leur famille. Ceux qui ont coutume

CHAPITRE XXXII.

Des épaules fortes.

Elles sont l'attribut du courage et de la magnanimité ; Homère les donne à plusieurs de ses héros.

Des épaules inarticulées et débiles.

Ceux qui ont les épaules foibles et inarticulées sont efféminés et mous. Conciliator dit qu'elles désignent la folie ; mais il faut conclure qu'il avoit lui-même ces épaules, puisqu'il a été si sot ou si fou, que de ne pouvoir bien transcrire ce que n d'excellens auteurs ont dit.

Des épaules mal dénouées.

Elles indiquent l'homme chiche; car les avares qui ne veulent pas donner, comme dit Muricène, retirent et ressèrent les épaules.

---

d'aller habituellement à cheval sont aussi très - luxurieux pour la même raison; et c'est sans doute là la cause pour laquelle, dans les villes de garnison, les officiers de cavalerie sont si bien accueillis.

Lorsqu'elles sont dénouées, c'est l'annonce d'un naturel libéral.

Des épaules saillantes.

L'homme qui les a ainsi est doué de très-mauvaises mœurs, suivant Polémon et Adamantius. Conciliator dit qu'il ne fait pas bon se fier à lui, parce qu'il cherche toujours à surprendre les autres (1).

Des épaules élevées.

C'est signe que l'homme est de naturel grossier, et plein d'infidélité.

Des épaules velues.

Aristote, écrivant à Alexandre, dit que si les épaules sont couvertes de beaucoup de poil, c'est un signe de folie et d'inconstance, souvent de luxure. Socrate les avoit velues, et il avoit coutume de dire lui-même à ses femmes, quand elles le querelloient, qu'il étoit laid et difforme, ayant les narines camuses, la tête chauve sur le devant, les épaules velues et les jambes crochues en dehors.

---

(1) Il est reconnu en médecine que ceux qui ont les épaules ailées ou en pointe, sont menacés de périr de pthisie ; les épaules ne peuvent être saillantes sans que la poitrine ne soit resserrée, ce qui comprime le poumon et rend la mort plus ou moins hâtive.

CHAPITRE XXXIII.

De la poitrine grande.

ELLE indique la vigueur et la force. Les poètes dépeignent toujours Mars avec une poitrine grande et évasée. Achille, le plus fort de tous les Grecs, et Mahomet II, si renommé par son courage, étoient tous deux remarquables par la largeur de leur poitrine.

Si la poitrine est grêle et débile, c'est signe de lâcheté et de foiblesse.

De la poitrine large et des épaules grandes.

Lorsque l'homme a la poitrine large et les épaules grandes, comme écrit Aristote à Alexandre, c'est signe de bonté, de hardiesse, de sagesse et d'un bon jugement.

De la poitrine étroite et du ventre médiocre.

Suivant le même auteur, c'est la marque d'une haute intelligence et d'un bon conseil.

De la poitrine charnue.

Polémon et Adamantius sont d'avis qu'elle dé-

signe l'homme grossier et timide ; Conciliator l'homme ingrat ; et Albert, l'homme indocile et lâche.

De la poitrine rouge.

Elle annonce l'homme colère, violent et emporté.

De la poitrine couverte de poils.

Selon le sentiment de Polémon, la poitrine couverte de poils désigne l'homme rusé, attaché à ses intérêts et luxurieux. Si le ventre est en même-tems velu, l'homme est alors léger et inconstant, et semble participer du naturel des oiseaux, du moineau sans doute, qui est de tous les volatiles le plus chaud en amour. (1)

(1) Il est très-rare que les hommes de haute taille aient la poitrine velue ; aussi pour l'ordinaire ils sont peu propres aux combats de l'amour. Les géants purent tenter d'escalader le ciel, et de se rendre maîtres de l'Olympe, mais ils n'eussent été que des pygmées auprès de la mère des dieux ; et dans leur victoire ils eussent plutôt choisi la foudre de Jupiter, que la flèche d'Adonis

CHAPITRE XXXIV.

Des mamelles pendantes, et de la poitrine ample et maigre.

SUIVANT Polémon et Adamantius, les hommes qui les ont ainsi sont grands ivrognes et livrés aux filles de joie (1). Conciliator, en parlant des femmes, dit que celles qui ont les mamelles séparées de la poitrine, et grandes, sont paresseuses, aiment le vin, et très-portées à l'amour.

Des mamelles petites et exténuées.

Elles annoncent une complexion foible et délicate et peu propre à la lactation.

(1) J'ai toujours cru que c'étoit par ironie qu'on appeloit les courtisannes filles de joie, elles sont bien plutôt filles de misère et de chagrin. Les grands renversemens de fortune et de santé qu'elles occasionnent chaque jour, prouvent bien qu'en dangereuses *syrènes*, elles entrainent dans l'abyme, ceux que leurs faux attraits ont enchantés, et séduits. Le bon père Adam qui se laissa tenter par Eve, ne croyait sans doute pas que ses descendantes offriroient un jour avec tant de grâces et de profusion le fruit défendu aux passans, et que loin de cacher leur nudité sous le figuier, elles siffleroient aux oreilles de tout le monde la tentation.

CHAPITRE XXXV.

Du ventre ample et concave.

SUIVANT tous les physionomistes, c'est le caractère de la force et de la virilité.

Du ventre grand, charnu, mou et pendant.

Aristote écrivant à Alexandre, dit que l'homme qui a le ventre grand, doit être réputé pour lourd, orgueilleux et plein de luxure. S'il est mou et pendant, il désigne, suivant Polémon, les sens hébêtés, l'ivrognerie et l'intempérance. Galien dit à Thrasibule que ceux qui ont le ventre ainsi fort gros, n'ont pas l'entendement bien subtil. Albert tient que celui qui l'a grand est indiscret, lourd, superbe et luxurieux. Rhasès est d'opinion que le ventre trop grand dénote l'homme excessivement enclin à la lubricité. Pline estime que quand le ventre est fort gras, il signifie l'homme téméraire peu prudent et avisé. Albert dit que si la région du ventre est couverte de beaucoup de chair, s'il y en a trop proportionnellement au reste du corps, c'est signe que

que l'homme est malicieux, et non pas gourmand et luxurieux. Planude a écrit : le bon-homme Esope étoit grandement ventru ; les deux empereurs Néron et Pertinax avoient le ventre en éminence.

Du ventre dur.

Si le ventre est rassemblé sous une chair dure, c'est, selon Polémon, signe de gourmandise et d'esprit grossier ; mais, suivant Adamantius, c'est signe de ruse.

Du ventre mou.

Albert remarque, après Loxus, que le ventre un peu mou et déprimé, dénote la force et la grandeur du courage (1).

---

(1) Les hommes courageux ont tous une certaine rigidité dans le système musculaire, et il n'est pas étonnant que les parois de leur ventre y participent. L'usage des ceintures n'est point une vaine pratique, et tel homme de peine qui en serait privé, n'accomplirait que la moitié de sa journée. Les athlètes ne sont jamais plus forts que lorsqu'ils ont bien serré leur ceinture. Peut-être doit-on attribuer en partie la molesse des orientaux, à leurs vêtemens en forme de jupes.

CHAPITRE XXXVI.

Des bras, de leur longueur, des coudes robustes et bien articulés.

POLÉMON assure que les bras longs et robustes, les coudes bien articulés, désignent l'homme de bien, de courage et robuste. Cicéron, au livre *de la Vieillesse*, rapporte les paroles de Milon de Crotone, en voyant des athlètes avec des bras dénués de vigueur : *hélas ! ces bras*, dit-il en versant des larmes, *sont déjà morts.* Achille, au rapport de Darès, étoit doué d'une grande force de bras. César avoit les membres ronds et forts ; et Vespasien ne fut choisi pour la conquête de la Judée qu'à cause de son grand courage réuni à une force musculaire étonnante (1).

(1) Si jamais le dieu Mars a eu un rival sur la terre, tant au physique qu'au moral, ça été sans contredit le général Kleber. C'étoit l'Hercule des héros, et le héros des Hercules.

Des bras et des coudes petits.

Ils annoncent la foiblesse, l'indocilité et le défaut de sens.

Des bras longs jusqu'aux genoux.

Aristote écrivant à Alexandre, dit que quand les bras s'étendent de la sorte, c'est marque d'un homme de bien, et qu'il est hardi et libéral. Aristote avoit lui-même les bras longs, ainsi qu'Alexandre. Le célèbre roi de Perse, Artaxerce, étoit surnommé *Longue-main*, parce qu'il avoit la droite plus longue que la gauche.

Des bras extrêmement courts.

Ils indiquent, suivant Aristote, dans celui qui les a, un homme qui aime la discorde et l'ignorance; et si les bras sont si courts qu'on soit obligé en mangeant d'aller au-devant d'eux avec la tête, c'est signe, comme dit Polémon, que l'homme est malveillant, qu'il prend plaisir au mal d'autrui et qu'il est envieux.

Des bras pleins de veines.

Polémon donne aux bras du luxurieux les veines apparentes et visibles.

CHAPITRE XXXVII.

Des mains grandes, articulées et nerveuses.

ELLES sont l'annonce d'un homme robuste et vigoureux; et l'histoire fait mention de beaucoup de traits de force à ce sujet (1).

Les mains petites, foibles et mal articulées, appartiennent à l'homme efféminé.

(1) Parmi les hommes du siécle dernier qui ont été célèbres par leur force, on doit citer sur-tout le maréchal de Saxe, qui arrêtoit un cheval au grand galop en serrant les genoux, et, s'accrochant à un arbre, le suspendoit en l'air. On sait qu'ayant été chez un maréchal ferrant, chercher un fer pour son cheval, il lui demanda s'il étoit bon. — L'artiste, qui ne le connoissoit pas, lui dit : vous pouvez l'éprouver. Saxe prit alors le fer entre les deux poignets, et le cassa; voulant néanmoins indemniser l'ouvrier de son travail, il lui donna un écu de six livres; celui-ci en le recevant le serra entre les deux pouces, et le cassa également par le milieu, en disant : *monseigneur votre argent ne vaut rien.* Il nous semble ici que le maréchal de France fut complètement vaincu par le maréchal ferrant.

Des mains délicates et molles.

Elles sont l'indice d'un esprit fin, délicat et sensible.

Des mains dures et charnues plus que de raison.

Aristote les attribue aux hommes mal façonnés et grossiers ; de là viennent sans doute les railleries de Plaute, qui dit en ses comédies, *mon maître, couvert de la peau d'un éléphant, n'est pas à lui, et n'a pas plus de sagesse qu'une pierre.* En effet, les grecs appeloient les hommes lourds et stupides, *grosses-peaux.*

Des mains grandes et dures.

Adamantius dit qu'elles désignent l'homme fort ; mais, lorsqu'elles sont courtes, c'est l'annonce de la folie.

Des mains fort pleines, avec les doigts longs.

Certains physionomistes les donnent à l'homme larron.

Des mains étroites et grêles.

C'est marque que l'homme est très-infidèle ; sujet à la rapine, colère, et quelquefois stupide.

Des mains fort petites.

Si les mains sont fort petites, selon Polémon et Adamantius c'est signe que l'homme est fin et rusé, et se plait au larcin.

Des mains grêles et contorses.

Elles indiquent l'homme gourmand et babillard.

Des mains longues, qui ont des doigts longs.

Elles signifient, suivant Aristote, l'homme habile à toutes sortes d'arts, et principalement aux mécaniques, rempli de sagesse et de modération.

Des jointures des mains longues, grosses et rudes.

Polémon, donnant au fou et à l'insensé la forme de la main très-mauvaise, dit qu'il a les jointures rudes, grossières et un peu longues.

Du mouvement des mains.

Lorsqu'il est foible, nonchalant et abandonné, il désigne l'homme voluptueux.

De la collision et frottement des mains.

Polémon et Adamantius donnent à l'avare la collision et le frottement des mains (1).

---

(1) Plusieurs observations m'ont prouvé le contraire ; c'est là un signe qui désigne plutôt l'homme libéral et généreux. J'ai toujours cru que frotter les mains, c'étoit triturer des largesses à ses amis. Ainsi se conduit mon cousin Bicaís, de Sainte-Tulle.

De ceux qui, en parlant, remuent le corps et les mains.

Suivant Aristote, ils sont immondes, trompeurs; et moi j'ajoute, babillards.

De ceux qui parlent sans remuer les mains.

Parler sans gestes, c'est l'indice d'un bon entendement et d'un excellent caractère.

Des mains couvertes de poil.

Scot prétend s'être assuré, par beaucoup d'exemples, que les mains couvertes de poil, dénotent l'homme luxurieux, car le poil annonce la vigueur; et les hommes vigoureux sont, comme on sait, les étalons de la nature.

De ceux qui se servent de la main droite ou de la gauche.

Presque tous les hommes se servent de la main droite; mais j'ai remarqué que ceux qui agissent à rebours, c'est-à-dire, qui sont gauches, ont toujours quelque défaut notable : ils sont colères, injurieux et trompeurs. Ismael Sophy, roi de Perse, fort cruel et fort libertin, se servoit de la main gauche.

CHAPITRE XXXVIII.

Des doigts gros et courts.

ARISTOTE, écrivant à Alexandre, dit que la grosseur des doigts, et leur brièveté, sont un signe de folie et de stupidité. Albert veut que les doigts petits et gros désignent l'homme envieux, farouche et hardi.

Des doigts courts et menus.

Suivant le même auteur, les doigts courts et menus dénotent la folie.

Des doigts longs de la main.

Aristote décrit l'homme de bien avec des mains longues et les doigts pareillement. Pline dit que c'est signe de courte vie, quand on a les doigts forts longs.

Des doigts longs, mous et distans les uns des autres.

Polémon et Adamantius donnent à l'ingénieux les doigts mous et distans les uns des autres. Pline dit que les pies qui apprennent le plus

facilement à parler, ont cinq doigts aux pieds. Darès le Phrygien écrit que Polyxène avoit les doigts fort longs, et qu'elle fut prodigue et somptueuse, quoique d'une âme simple. Selon Solin et Apulée, entre les nobles et les roturiers, le nombre des doigts met de la différence ; ceux qui excellent en noblesse de cœur ont au pied les cinq doigts de rang, sans être séparés; les autres, trois (1).

Des doigts retors et tournés en arrière.

Ceux qui sont prodigues ont les mains ouvertes et les doigts tournés en arrière ; les taquins, les avares et les chiches ont les mains resserrées et courbées en dedans.

Des doigts superflus aux mains.

On estime que les personnes qui les ont ainsi, participent de la méchanceté des boiteux et des bossus.

---

(1) Ceci est aussi absurde que ridicule, et tout ce que nous disent Solin et Apulée sur la conformation des doigts du pied, dépend plutot du cordonnier que de la nature. D'ailleurs si la livrée de la noblesse étoit déjà, malheureusement pour elle, descendue jusqu'aux pieds, les français ne sont donc pas bien coupables de l'avoir foulée avec le talon. Il n'a fallu qu'un faux pas pour y parvenir, et chacun sait combien l'esprit d'indépendance et de liberté devient glissant dans le monde politique.

De celui qui remue les doigts en parlant.

C'est l'indice d'un naturel véhément et persuadé. Socrate avoit souvent coutume de remuer les doigts en parlant, et de se tirer les cheveux (lorsque ses disciples étoient distraits ou indociles sans doute). C'étoit chez Cicéron un signe de molesse que de gratter sa tête avec un doigt (1).

---

(1) Tous les petits-maîtres occupés de parure et de plaisirs affectent de porter le petit doigt à la tête, et de se gratter comme par distraction. Cette singulière habitude est la manie de tous les narcisses du jour; et l'on n'a pas besoin d'autre signe pour connaître leur frivolité. Parmi les êtres pensans, je ne connais que deux grands hommes qui aient eu cette faiblesse, l'orateur Romain et Buffon; encore n'étoit-ce qu'à l'heure de leurs loisirs, et dans le délassement de leurs pénibles travaux. Cicéron, plaidant devant César pour Marcellus, ou accusant Catilina en plein sénat, étoit loin de se gratter la tête avec le petit doigt. Je suis surpris que cette mauvaise coutume ait été regardée jusqu'ici comme une gentillesse, et une réminiscence du bon ton; pour moi, je pense que cela est tout-à-fait indécent devant les dames, et je blâmerai toujours leur tolérance à cet égard.

CHAPITRE XXXIX.

Des os des hanches apparens en dehors.

RHASÉS et Conciliator disent que c'est là le signe de la force et de la virilité.

Des os des hanches grêles.

Les mêmes auteurs disent que les hanches grêles désignent l'homme amoureux des femmes, craintif et timide (1).

(1) J'ai toujours observé que les hommes chargés d'embonpoint n'étoient pas les plus amoureux, et les anciens se sont bien gardés de nous représenter l'amour comme un enfant gros et dodu. Les tempéramens bilieux, qui sont les plus enclins aux plaisirs de Vénus, ne se rencontrent jamais avec une constitution pléthorique; et il n'est pas étonnant alors que des hanches grêles désignent un homme adonné aux femmes, et par suite timide et craintif; ce qui n'est pas toujours vrai, puisque, entr'autres exemples, le fameux Hercule, dont le tout monde connoît la valeur, pût féconder cinquante filles en une nuit.

CHAPITRE XL.

Des fesses grasses.

Comme dit Aristote, dans sa *Physionomie*, ceux qui ont les fesses charnues et grasses, sont mous et efféminés.

Des fesses osseuses et aigues.

Elles appartiennent à l'homme fort et guerrier.

Des fesses grêles ou comme desséchées.

Si les fesses sont modérément charnues, comme desséchées, elles dénotent l'homme malin, et qui tient de l'esprit des singes (1).

(1) Tous les fameux satyriques ont été secs et malingres ; c'est ce qu'on remarque encore chez ceux qui, pétris de fiel, sont dévorés par l'envie. L'atrabile est la compagne ordinaire du marasme, et le marasme qui est non l'effet d'une maladie, mais un état habituel de santé, m'indique toujours la ruse ou la malice. Les hommes les plus acariatres, les plus querelleurs, les plus processifs, sont maigres et décharnés ; pour l'observateur, les exemples en ce genre se présenteront par

CHAPITRE XLI.

Des cuisses fortes et nerveuses.

Elles annoncent, suivant Aristote, la force et le courage ; mais lorsqu'elles sont molles et inarticulées, c'est signe de foiblesse.

Des cuisses médiocrement charnues.

Polémon et Adamantius donnent à l'ingénieux les cuisses non trop charnues, mais bien nourries.

Des cuisses et des lombes couverts de poil.

Ces mêmes auteurs disent que c'est là le signe d'un homme enclin à la luxure.

Des cuisses courtes.

Si les cuisses sont courtes, elles dénotent le malveillant, l'envieux et l'homme qui se réjouit du mal d'autrui. Selim, fils de Bajazet X empereur des Turcs, avoit la taille fort haute, mais les cuisses un peu courtes ; aussi étoit-il vindicadif, perfide, porté à des amours contre nature, et ne se servant jamais de ses concubines.

CHAPITRE XLII.

Des genoux charnus.

Les genoux charnus annoncent que l'homme participe du naturel des femmes.

Des genoux qui font bruit.

Aristote, dans sa *Physionomie*, dit qu'ils conviennent aux impudiques.

Des genoux qui se courbent en dedans.

Les libertins de ruelles sont ordinairement cagneux. —

Polémon, Adamantius, Albert et Conciliator, les attribuent à l'homme adonné aux femmes et libertin (1).

(1) J'ai connu à Reillanne une famille dont tous les individus avoient les genoux courbés en dedans, ce qui leur donnoit des jambes à la soixante-dix-sept, ou à la franc-comtois : eh bien ! tous avaient une passion extrême pour les femmes. Ce goût était-il héréditaire chez eux, ou dépendait-il de leur constitution organique ? c'est aux physionomistes à prononcer. Quoique nos passions naissent avec nous, je crois cependant que pour la vertu, mais sur-tout pour le vice l'exemple est contagieux.

CHAPITRE XLIII.

Des jambes articulées, nerveuses et fortes.

ELLES sont l'attribut de l'homme fort, puissant et courageux.

Lorsqu'elles sont inarticulées et débiles, elles annoncent un caractère débile et efféminé. Au rapport de Diogène, Zénon les avoit enflées, débiles et infirmes.

Des jambes fort menues.

Elles dénotent la timidité et la méchanceté. Caligula les avoit de cette forme; et son peu de courage et sa cruauté sont connus.

Des jambes grêles et nerveuses.

Celui qui a les jambes grêles et nerveuses est luxurieux, et tient de la nature des oiseaux. Aristote lui-même les avoit fort grêles, et Diogène a écrit qu'il étoit adonné à la luxure. Domitien, qui ne fut rien moins que chaste, avoit des jambes de fuseaux. Pour moi, j'ai plusieurs de mes amis qui les ont excessivement grêles, et

je déclare qu'ils sont insatiables de luxure et de plaisirs.

Des jambes et des malléoles grosses.

Elles désignent l'homme grossier, hébêté, stupide, lâche et efféminé.

Des jambes velues.

Selon Aristote, c'est l'annonce des amans de Vénus ; ainsi on représente les satyres couverts de poils et avec des cuisses de bouc (1).

Des boiteux.

Aristote dit que tous les boiteux sont libertins

(1) J'ai toujours pensé que les satyres étoient le produit monstrueux d'accouplemens contre nature. On sait que ces conjonctions sont très-fréquentes parmi les pâtres et les bergers des Pyrénées et sans les précautions qu'ils prennent d'étouffer les fruits qui en proviennent, nous verrions bientôt renouveller la race des anciens satyres. Est-il étonnant que sous le climat brulant de l'ancienne Egypte, des hommes aient cohabité avec des animaux, et qu'il en soit résulté une race à long poil et à longues cornes, qui aura été reléguée dans les bois, et qu'on aura prise pour une nouvelle famille de sauvages. Ce qui se passe aujourd'hui sur les frontières d'Espagne, peut nous éclairer sur ce qui peut avoir eu lieu anciennement en Egypte ; mon opinion n'est point dénuée de vraisemblance, et mérite l'attention des naturalistes pour reformer sur ce point les erreurs des mythologues.

et aiment passionnément les femmes. Antiavira, reine des Amazones, disoit, *que ces sortes de personnes sont très-habiles à remplir certaine fonction, et qu'ils y marchent droit.* Socrate avoit les jambes crochues en dehors; et tout le monde sait que le bon-homme fit marcher de pair la philosophie avec le culte de Vénus (1).

(1) Il y a à Sainte-Tulle, Basses-Alpes, un boiteux, nommé Gabriel Blanchard, qui a été l'amant de trente mille vierges. Il est aussi passionné qu'un satyre, il aime à chanter ses exploits, et, quand il n'en a pas, il en fabrique. Les paysans redoutent de le voir s'introduire dans leur maison, et ne sont nullement jaloux d'avoir de sa race. Sainte-Tulle n'a pas été le seul théâtre de ses conquêtes : Manosque, Corbière et Pierrevert, retentissent encore de ses œuvres galantes, et bien souvent martin-bâton l'en a délogé. Ainsi Vulcain fut chassé de l'Olympe pour avoir voulu faire Jupiter c . . .

CHAPITRE XXXIV.

Du mollet fort gros.

Selon Aristote, celui qui a les jambes excessivement grosses, avec superfluité de chair, se fait haïr, et a perdu toute honte. Polémon et Adamantius disent, après lui, que si les jambes sont fort enflées et grossissent sur le milieu, elles dénotent l'homme abominable, sans honte, et luxurieux. Conciliator tient que si elles sont assez éminentes, comme fort grosses, elles signifient l'homme flatteur, intempérant et luxurieux. Albert dit qu'il est vilain et qu'il a les mœurs serviles.

Du mollet resserré du haut en bas.

Le mollet resserré de haut en bas, et qui va en diminuant de grosseur, dénote l'homme fort; la force d'Ulysse se fait principalement remarquer, dans Homère, par le mollet.

Du mollet s'amincissant du bas en haut.

Il désigne, selon Aristote, la timidité.

Du mollet mou.

Selon Albert, celui qui a le mollet mou est efféminé, et tient du naturel des femmes.

CHAPITRE XLV.

Des talons nerveux et articulés.

Ils appartiennent aux hommes mâles et courageux.

Des talons mal articulés et charnus.

Celui qui a les talons mal articulés et charnus, est mou et efféminé. Rhasès dit que, quand ils sont grêles, c'est signe de crainte.

Des talons fort grêles.

Suivant Adamantius, les talons trop grêles dénotent l'homme timide et intempérant; mais Polémon dit frauduleux et intempérant.

Des talons gros et rudes, des pieds charnus, des doigts courts, et du mollet de la jambe fort gras.

Quand l'homme a les talons fort gros et rudes, les pieds fort charnus, les doigts courts, les jambes fort grosses, c'est signe que très-souvent il est fou, furieux, et, comme ajoute Polémon, démoniaque.

CHAPITRE XLVI.

Des pieds bien formés, grands, articulés et nerveux.

Ils désignent la force et le courage. Polémon dit qu'Hercule les avoit ainsi. Conciliator dit que si leur extrémité est séparée et articulée, elle signifie l'esprit illustre, généreux et mâle; c'est ce que dit aussi Albert.

Des pieds charnus et gros.

Les pieds charnus et gros signifient l'homme fort, et qui se plaît à faire injure. Polémon et Adamantius les attribuent au méchant.

Des pieds petits et grêles.

Comme écrit Aristote à Alexandre, les pieds petits et doux signifient la hardiesse et la force. Albert ajoute, s'ils sont fort menus et courts, c'est signe que l'homme est malin (1).

(1) Quelques-uns ont cru avoir trouvé un rapport de grandeur entre le pied et les parties naturelles du sexe féminin. Ce qui a fait dire à Michel Scot, *si pes fuerit longus, strictus et macer, significat vulvam longam, strictam et macram; et è converso, item mensura mœdii pedis nudi est mensura longitudinis valvæ totius unicuique: unde dixit quidam, ad formam pedis tu nosces vas mulieris :* (de physiog. 2 p. c. 23.)

Des pieds courts et gras.

Ces deux mêmes physionomes tiennent pour inhumains ceux qui les ont courts et gras.

Des pieds un peu longs.

Polémon et Adamantius disent que les pieds un peu longs dénotent l'homme qui machine beaucoup de choses, et est artisan de plusieurs maléfices. Conciliator et Albert pensent que s'ils sont fort longs, ils signifient la ruse et la méchanceté. Plaute, décrivant son trompeur, lui donne le corps grand et vaste, et les pieds grands.

Des pieds courbés et caves par dessous.

L'opinion de Polémon et d'Adamantius est que les pieds bossus par dessus et caves par dessous, dénotent l'homme mauvais. Conciliator et Albert veulent que quand ils sont courbés et concaves, ils soient de mauvais présage et qu'ils annoncent un esprit rusé et malin.

De la plante du pied qui est plane et demeure telle en marchant.

Aristote dit qu'elle désigne les hommes rusés et frauduleux, et qui tiennent du naturel du renard. Plaute, si connu par sa finesse et la subtilité de son esprit, avoit ainsi les pieds formés; c'est de la plante de ses pieds qu'il fut appelé *Plaute*: auparavant il n'avoit que le nom de *Plote*, comme Sextus Pompée le rapporte.

CHAPITRE XLVII.

Des orteils courbés.

Ceux dont les orteils sont courbés sont sans honte, et tiennent du naturel des corbeaux.

Des orteils réunis.

Ils annoncent la timidité, l'envie et la luxure.

Des orteils resserrés.

Ceux qui les ont ainsi sont avares et malins.

Des orteils médiocrement distans.

Albert est d'opinion qu'ils désignent l'homme léger et babillard.

Des orteils courts et fort menus.

Adamantius remarque que ces sortes d'orteils dénotent l'homme qui a fort peu d'entendement.

Des orteils courts et gros.

Les orteils fort raccourcis et gros, selon Polémon et Adamantius, signifient que l'homme est téméraire, imprévoyant et de naturel farouche. Aristote, écrivant à Alexandre, dit qu'il est fou et lourdement stupide.

Des orteils longs et grêles.

Les orteils un peu longs et grêles, selon Adamantius, dénotent l'homme d'un esprit fort grossier et lourd ; Polémon ajoute, jaseur et vanteur.

Des orteils modérément grands, et bien compassés.

Si les orteils sont de grandeur modérée et bien compassée, ils sont le plus à estimer de tous ; bien réguliers et bien proportionnés, ils indiquent l'homme de bonnes mœurs, et sont un indice de la bonne disposition du cœur et de l'esprit (1).

---

(1) De tout temps on a remarqué qu'une exacte proportion dans toutes les parties du corps, étoit l'indice d'un bon naturel et d'une âme honnête et probe. La beauté est presque toujours la campagne ordinaire de la bonté, comme la laideur l'est de la méchanceté. Il est certaines figures qui repoussent de premier abord, tandis que certaines autres nous attirent. Jamais un honnête homme n'aura la physionomie d'un scélérat, et *vice versa*. Chacun porte sur son front, gravé par les mains de la nature, le cachet de ses vertus ou de ses vices, et le miroir de son âme est dans ses yeux.

CHAPITRE XLVIII.

Des ongles crochus.

Ils désignent l'homme adonné à la rapine ; et s'il est maigre, c'est un signe de pthisie (1).

Des ongles étroits, longs et crochus.

Polémon et Adamantius pensent que les ongles étroits, un peu longs et crochus, signifient l'homme mal pourvu de sens et doué d'un naturel sauvage.

Des ongles ronds.

Selon les mêmes auteurs, ils indiquent l'homme fort enclin aux plaisirs de Vénus.

(1) Il ne faut pas être grand physionomiste pour deviner que les ongles crochus, joints au marasme, annoncent la pthisie. Lorsque cette maladie est parvenue au troisième degré, c'est-à-dire qu'elle est incurable, toute l'habitude du corps est considérablement amaigrie, les yeux deviennent caves, le nez effilé, les pommètes saillantes, la face hyppocratique, les doigts s'alongent et les ongles deviennent crochus. Or, dans cet état, pronostiquer que le malade périra de pthisie, c'est dire que le soleil est chaud les jours de la canicule.

Des ongles charnus.

Selon Adamantius, les ongles qui sont attachés à la chair signifient l'homme hébêté et de nature sauvage.

Des ongles courts, pâles et rudes.

Ils indiquent l'homme fin et rusé; et, suivant Albert, c'est une preuve de malice.

Des ongles larges, blancs et un peu jaunes.

C'est la plus excellente forme des ongles; et ceux auxquels il appartiennent sont aussi bien organisés au physique qu'au moral (1).

---

(1) Nombre de fois je me suis convaincu de cette vérité; et l'on peut être assuré que la personne qui a des ongles tels que les indique ici Porta, jouit de l'estime publique. La seule inspection des ongles suffit pour faire prononcer sur le naturel des animaux. Le sabot du cheval, les cornes du bœuf ou de la brebis sont loin de nous faire soupçonner un caractère féroce, comme les griffes du chat, du tigre ou de l'ours. Toutes les fois, donc, que je trouverai chez un homme des ongles difformes, je serai très-fondé à lui attribuer quelque travers d'esprit; et si ses ongles sont longs et crochus, je ne balancerai point alors à le juger comme très-enclin au vol et à la rapine.

CHAPITRE XLIX.

De la démarche.

La démarche seule suffit quelquefois pour faire connoître le caractère des hommes ; et certainement le moral de celui qui marche à pas précipités, est loin de ressembler au moral de celui qui ne marche qu'à pas lents.

De ceux qui marchent à longs pas.

C'est le signe d'un homme fort attentif à ses affaires et qui ne néglige rien pour les terminer.

De ceux qui marchent lentement.

Ceux qui marchent à pas lents sont pensifs ; quelquefois c'est une marque de paresse et de sybaritisme.

De ceux qui marchent à pas longs et tardifs.

Celui dont les pas sont longs et tardifs aura de la prospérité en toutes ses actions, comme dit Aristote écrivant à Alexandre.

De ceux qui marchent avec vîtesse.

Les mouvemens prompts dénotent l'homme expéditif.

De ceux dont les pas sont courts.

Les pas courts indiquent les paresseux et les lâches ; suivant quelques-uns, les hommes adonnés à la rapine, à l'avarice et aux complots cachés. Albert ajoute que si ce sont des artisans, ils ont l'esprit obscur.

De ceux qui, en marchant, coupent court et vont vîte.

Comme dit Aristote, dans sa *Physionomie*, celui qui marche vîte et coupe court, est ennuyeux et n'est point expéditif. Adamantius dit après lui, que c'est l'indice d'un homme adonné au lucre, médisant et très-craintif; Albert veut qu'il soit malin, imbécile et timide. S.-Ambroise défendit à son clerc de marcher jamais devant lui, parce qu'il faisoit voir par-là une certaine légèreté d'esprit qui contrastoit avec la gravité du sacerdoce.

Du pas, tantôt prompt, tantôt lent.

Saluste reproche ce pas à Catilina, et les physionomistes l'attribuent à l'homme inconstant, dissimulé et rempli de toute sorte de méchanceté.

De ceux qui, allant vîte, ont peur à la rencontre d'un autre, et se raccourcissent sur eux-mêmes.

Adamantius dit que c'est un signe assuré d'ava-

rice, de pusillanimité, de ruse et de mauvais conseil.

De ceux qui marchent promptement avec les yeux tout troublés, la tête mal arrêtée et respirent fort.

Si, avec les mouvemens prompts du corps, il y a du trouble dans les yeux, de l'inconstance de tête et respiration difficile, c'est signe que c'est un homme qui fait beaucoup de maux, et qu'il en faut fuir la compagnie. Albert dit qu'il est hardi, cruel, et homme sujet aux plus grands carnages.

De ceux qui marchent lentement, s'arrêtent à tous pas, et regardent de côté et d'autre.

Adamantius nous apprend que l'homme qui marche ainsi est glorieux, superbe et adultère.

De ceux qui marchent en tournant les pieds et les jambes.

Ceux qui marchent ainsi sont, d'après Aristote, efféminés, et tiennent du naturel des femmes.

De ceux qui tordent leur corps de côté et d'autre, et se penchent.

Le même auteur nous apprend que ceux qui marchent ainsi sont flatteurs.

De ceux qui se remuent de tout le corps, tant aux épaules qu'aux autres membres.

Adamantius dit que c'est le caractère des hommes efféminés.

De ceux qui en marchant ont le corps droit.

Aristote, Polémon et Scot désignent ainsi l'homme fort, ingénieux et hardi.

De ceux qui penchent le corps.

C'est l'indice du timide, du honteux et du doux.

De ceux qui se penchent en marchant du côté droit.

Aristote veut que ce soit un signe qui dénote les impudiques; et un défaut de sagesse, si l'homme est penché à gauche.

De ceux qui en marchant ont le corps suspendu, et élèvent le visage en haut.

Alexandre Aphrodisée dit que ceux qui ont peu de prudence marchent ainsi.

De ceux qui en marchant sont droits, portent la nuque du cou droite et remuent les épaules.

Selon Aristote, ils sont glorieux et tiennent du naturel des chevaux. Tibère marchoit ainsi.

CHAPITRE L.

De ceux qui ont le corps fort petit.

Ils sont, suivant Aristote, très-vifs, très-prompts et très-intelligens. Avicène dit que la nature supplée l'esprit quand elle a manqué au corps. Alexandre-le-Grand étoit petit; et Albert, qui a écrit vingt volumes *in-folio*, avoit à peine la hauteur d'un de ses livres.

De ceux qui ont le corps grand et bien proportionné.

Ils sont robustes en force ou en courage : tel étoit chez les Grecs ce *Thilormus*, qui porta, l'espace de cinquante pas, une pierre si grosse que Milon de Crotone pouvoit à peine la remuer; et qui prenant un taureau par un des pieds de derrière, le retenoit immobile, quelque furieux et farouche qu'il fût. Thésée avoit le corps fort grand et digne d'un héros; Palamède étoit long et grêle de corps, d'un esprit sage et magnanime : Antenor l'étoit pareillement; il avoit les membres légers, mais il étoit fin et rusé. Agamemnon avoit le corps grand, les membres ronds; Nestor de même; Castor,

Pollux et Hélène avoient la taille haute; César, Tibère, Domitien, étoient fort grands; Godefroy de Bouillon, Charlemagne, Gonsalve de Cordoue, avoient la taille éminente et le corps ample. Enfin, le fameux Tamerlan avoit le corps si nerveux et le bras si fort, qu'il bandoit la corde d'un grand arc à la mode des Scythes au de-là de son oreille, et perçoit d'une flèche un mortier de cuivre qui servoit de but à tirer l'arc (1).

(1) Chez tous les peuples, une belle taille fut toujours une recommandation, et conduisit bien souvent à la souveraine puissance. Les sauvages d'Amérique choisissent encore, pour leur chef, celui d'entre eux qui réunit à une plus grande force physique une beauté plus parfaite. Nombre d'empereurs grecs et romains n'ont dû leur élévation qu'à la richesse de leur taille. Ce n'est pas seulement par un vain luxe d'apparat, que la garde des souverains est toujours composée des plus beaux hommes de leur empire; indépendamment du courage qui leur est propre, ils ajoutent encore au respect et à la vénération du trône près duquel ils veillent. C'est, sans doute, par un motif semblable, que les ambassadeurs et les envoyés des puissances sont toujours choisis parmi les hommes qui réunissent aux connoissances de la diplomatie, l'avantage d'un beau physique. Après la paix d'Amiens, le gouvernement anglais a envoyé à Paris lord Withworth; et quand Bonaparte a voulu faire trembler le dey d'Alger, c'est l'adjudant-commandant Hullin, qui est allé sur les côtes d'Afrique être l'organe des volontés du premier consul.

CHAPITRE LI.

Des yeux (1).

Il y a des auteurs qui ont appelé les yeux les *poètes de l'âme ;* et Polémon dit que les yeux rendent les secrets du cœur manifestes. En effet, les signes physionomiques qu'on en tire, sont plus puissans que tous les autres qu'on voit dans le visage. C'est par les yeux, dit Plutarque, qu'on reconnoît la clémence, la pitié, la haine, l'amour, la tristesse et la joie; et l'âme semble véritablement résider dans les yeux.

(1) Nous ignorons pourquoi Porta n'a pas suivi l'ordre naturel dans sa Physionomie, en placant les yeux immédiatement après l'examen des sourcils ; cette classification nous auroit paru beaucoup plus régulière : mais comme nous ne sommes ici que traducteurs, nous avons respecté le texte, nous abstenant d'y rien changer quant au fond et quant à la forme. Loxus, comme le rapporte Albert, écrit que toute la perfection de physionomie consiste dans les yeux, aussi est-ce la partie de son ouvrage que Porta a traitée avec le plus d'étendue et le plus de variété. Nous tâcherons d'éclaircir par des notes, ou de rectifier même, les jugemens de cet auteur, toutes les fois qu'ils nous paraîtront obscurs ou mal fondés.

Des

Des yeux fort grands.

Aristote dit que les yeux fort grands désignent les paresseux et les esprits lourds et stupides.

Des yeux grands et livides.

Le même, écrivant à Alexandre, dit que celui qui a les yeux grands est envieux et déhonté, paresseux et désobéissant, sur-tout s'ils sont livides.

Des yeux grands, polis et bien composés.

Ils sont alors l'indice de quelque chose de bon, ou de quelque chose de bien mauvais, suivant Galien. Pelémon dit que Socrate avoit les yeux grands, élevés et brillans. L'empereur Tibère les avoit aussi grands, mais d'une disposition telle qu'il voyoit dans l'obscurité comme en plein jour (1).

Des yeux fort petits.

Ils indiquent la malice et la pusillanimité. Polémon et Adamantius donnent à l'avare des yeux petits.

(1) Pline, qui voit par-tout du merveilleux, s'extasie devant la faculté qu'avoit eu Tibere de voir durant la nuit. Cette admirable faculté était tout simplement une maladie que nous connoissons aujourd'hui en médecine sous le nom de Nyctalopie. Les chats, les renards, les chouettes, les bécasses et tous les animaux nocturnes sont nyctalopes. Que d'erreurs le bon sens et la médecine pourroient aujourd'hui retrancher des anciens écrits ! Pline, qui se montre presque par-tout le père du mensonge, n'est aussi la plupart du tems que le ridicule *bambin* de la crédulité.

CHAPITRE LII.

Des angles des yeux longs.

C'EST, suivant Aristote, l'indice de mauvaises mœurs et d'un naturel mal-faisant.

Des angles des yeux courts.

Albert veut qu'ils désignent la malice, mais Galien a écrit qu'ils sont de louable nature.

Des angles des yeux charnus.

Aristote dit que ces yeux ressemblent à ceux du bouc, et que ceux qui les portent sont livrés à la débauche et à tous les excès. L'imbécille Claude les avoit ainsi charnus et semés de veines de sang. (1)

(1) Ce trait physiononique ne m'a jamais échappé, et quiconque voudra observer les personnes qu'il fréquente habituellement, s'en convaincra de même. La grosseur angulaire des yeux désigne non-seulement un caractère porté à la débauche, mais encore un esprit lourd, pesant et stupide. D'ailleurs, l'habitude générale de tout son corps doit être chargée d'un embonpoint excessif, et ceux qui ont un gros ventre sont, au rapport de *Galien*, des hommes d'une intelligence plus qu'ordinaire, et le plus souvent goutteux.

CHAPITRE LIII.

Des paupières inférieures.

QUAND elles sont pendantes et comme remplies de vésicules, elles annoncent l'homme adonné à l'ivrognerie.

Des paupières supérieures.

Aristote dit que quand elles sont enflées et tombent sur les yeux, c'est signe que l'homme est pesant et endormi.

Des paupières rouges et grosses.

Le même auteur donne à la figure du déhonté les paupières grosses et de couleur de sang; on peut aussi dire qu'elles appartiennent aux hanteurs de cabarets.

De la paupière inférieure, courte.

Quand l'homme, suivant l'opinion d'Albert, a la paupière inférieure si retirée qu'elle ne peut couvrir l'œil, c'est signe qu'il mourra de trop de sécheresse; et si cela lui arrive d'infirmités, qu'il est près de son tombeau.

CHAPITRE LIV.

Des prunelles larges.

Ceux qui les ont ainsi sont sujets à de mauvaises mœurs, et, suivant Adamantius, à la folie.

Des prunelles petites.

Elles indiquent l'homme qui machine des complots, ou qui est adonné à la luxure : tels sont les singes, les renards, les perdrix et les coqs.

Des cercles des prunelles, inégaux.

Ceux-là sont lourds et stupides qui ont ainsi les cercles des yeux dissemblables. Adamantius tient qu'ils sont remplis de méchanceté. Mais quand les cercles se trouvent égaux, ils désignent l'homme ami de la justice.

Des cercles des prunelles, tournoyans.

Ils sont l'indice de la méchanceté et du crime.

Des cercles des prunelles; inégaux, et si un nuage bleu, vert, de diverses couleurs, et ténébreux, paroît sur le front au-dessus des sourcils (1),

C'est un signe que l'homme est tourmenté du malin esprit, et que le désordre est dans sa maison.

Des cercles des prunelles, inégaux, et qui courent tout autour.

Si ce nuage, dont nous venons de parler, est sur les sourcils, et que les cercles accompagnent de la même façon les prunelles, c'est signe que

(1) Ceci sent un peu la métoscopie, et ce prétendu nuage au-dessus du front nous paroit une absurdité. Tous les hommes qui ont embrassé une science, ne rêvent plus qu'aux moyens de l'enrichir, sans se mettre fort en peine s'ils blesseront la vraisemblance ou la vérité pour y parvenir. Je dis toujours, méfiez-vous d'un homme qui veut établir un système, et faire triompher une idée neuve; soit qu'il agisse avec malice, ou involontairement, il a toujours soin de faire abstraction de tout ce qui pourroit les combattre; et les expériences et les faits nouveaux qu'il rapporte, ont toujours reçu dans son cabinet une légère distorsion. Et moi aussi peut-être je vais trop loin dans mon système! mais quand il s'agit d'apprendre l'art de faire des enfans d'esprit, ce seroit un grand crime sans doute que de rester court en un si beau chemin.

l'homme est injuste et pourra commettre toutes sortes de crimes, comme tremper la main dans le sang de ses parens, leur faire manger des viandes exécrables, et imiter les infamies de Pélops et d'OEdipe.

De la prunelle qui paroît en éminence.

Rhasès est d'opinion que ceux à qui la prunelle paroît en dehors avec la largeur de toute sa substance, sont sans esprit.

---

(1) Ceci n'est pas toujours vrai; très-souvent j'ai vu le contraire. Les prunelles éminentes désignent pour l'ordinaire des hommes silencieux, mais très-obligeants, affables, parfois lents et timides, mais au reste doués d'un bon cœur et bien souvent d'une intelligence supérieure. On diroit que les personnes remarquables par cette éminence des prunelles, ont toutes leurs idées concentrées à l'intérieur; et qu'elles sont destinées par leur état physique à les mûrir lentement. Les gens distraits, inconstans par habitude ou par organisation, ont toujours des paupières minces, peu étendues ou gonflées, parce que dans ce cas les yeux sont petits, concentrés, mobiles et pour ainsi dire à tout vent. Les grands mathématiciens, et les penseurs profonds se ditinguent au premier coup d'œil par ce trait physiognomonique; et quand j'assiste à une séance publique de l'institut national, j'emploie ce signe qui est infaillible, pour reconnoître à quelle classe appartiennent ses différents membres.

CHAPITRE LV.

Des yeux beaucoup éminens.

Ces yeux sont condamnés par tous les physionomistes : ils annoncent la stupidité et la folie.

Des yeux éminens, enflés, et qui ont un creux autour.

Polémon et Adamantius disent que c'est signe d'un homme trompeur.

Des yeux éminens vers le haut.

Selon le premier de ces deux auteurs, ceux qui ont l'œil élevé ont la fierté du lion, et des marques de vanité et de folie. Adamantius dit que c'est marque de gourmandise; Conciliator, de folie.

Des yeux éminens vers le bas.

Les yeux tournés de haut en bas, comme s'ils tomboient, dénotent l'homme d'un naturel inhumain et implacable.

Des yeux couleur de sang, et à fleur de tête.

Ils signifient l'homme ivrogne et goulu.

Des yeux éminens et de couleur perse.

Polémon et Adamantius disent que ces yeux appartiennent aux méchans et aux esprits mal composés.

Des yeux éminens, dont les sourcils sont pesans.

Suivant les mêmes auteurs, c'est un signe très-assuré de démence.

Des yeux éminens et secs.

Si l'homme a les yeux enflés, et qu'ils soient secs, prenez-le pour un parricide, un meurtrier, un empoisonneur.

Des yeux concaves et petits.

Selon Polémon et Adamantius, les yeux concaves et petits désignent l'homme trompeur et plein d'envie. Caligula avoit les yeux concaves, ainsi que Tamerlan et le fameux César Borgia, qui fut si cruel et si barbare, et employa également le poison et le fer.

Des yeux concaves, petits et secs.

Les yeux secs sont toujours un mauvais signe, et dénotent l'homme infidèle et perfide.

Des yeux grands et concaves.

Les yeux caves qui sont fort grands, annoncent la douceur.

Des yeux concaves, et qui se remuent comme de l'eau dans un vase.

Polémon et Adamantius pensent qu'ils ne désignent point un mauvais naturel.

Des yeux concaves et fixes.

Ils sont l'indice des bonnes mœurs, selon l'avis de Polémon.

Des yeux concaves, fixes et fluides.

Ils désignent l'homme de mœurs suspectes et trompeur.

Des yeux longs selon la longueur du visage.

Celui qui les a ainsi disposés, est malicieux et méchant; c'est une espèce de monstruosité qui annonce des travers dans l'âme. (1)

---

(1) Ce n'est pas sans quelque fondement, qu'on a toujours cru qu'un défaut d'organisation physique, entrainoit un défaut d'organisation morale. Des yeux placés ainsi à rebours, ne seront jamais un titre de recommandation pour celui qui les porte. Si les fonctions intellectuelles se ressentent plus ou moins des vices du corps, certainement ceux des yeux doivent avoir en ce cas l'influence la plus marquée. La vue est l'organe qui concourt le plus au perfectionnement de la pensée, parce que c'est l'organe qui reçoit le plus de sensations. Qu'on juge donc combien des yeux difformes, déformeront à leur tour nos idées, et par suite nos habitudes et nos penchans.

CHAPITRE LVI.

De la couleur des yeux.

ARISTOTE, en ses problêmes, dit qu'il y a trois diversités de couleurs, la noire, la perse et la rouge tirant sur le jaune, telle que l'ont les chèvres.

Des yeux pers, tirant sur le blanc.

Ils dénotent la timidité et la crainte. Néron avoit les yeux pers.

Des yeux pers, tirant sur la couleur de safran.

Cette sorte d'yeux annonce des mœurs sauvages et l'homme rustique. On remarque que les yeux des animaux qui sont sauvages, sont pers; mais les yeux de ceux qui sont apprivoisés tirent sur le noir. Sylla avoit les yeurs pers, cruels et très-sévères, ce qui lui rendoit le regard épouvantable. Plusieurs autres grands scélérats ont eu les yeux de cette couleur.

Des yeux pers, avec les prunelles petites.

Ils appartiennent aux gens chiches, rusés et avares.

Des yeux pers un peu secs.

Selon Conciliator, ils désignent des mœurs farouches.

Des yeux pers, tirant sur le vert.

Polémon dit que ceux qui ont les yeux semblables au vert des olives, sont forts. Patrocle avoit cette couleur aux yeux, et l'on sait qu'il étoit très-robuste.

Des yeux bleus.

Selon le même auteur, ils appartiennent à l'homme trompeur, et annoncent un très-mauvais caractère (1). Galba avoit les yeux bleus, c'est pourquoi il étoit cruel, avare et trompeur.

Des yeux bleus, grands, fixes et brillans.

Ils sont l'annonce d'un bon cœur et d'un très-grand courage. Homère, et les autres poètes, donnent à Minerve des yeux de cette couleur.

---

(1) Les yeux bleus ne sont pas toujours l'indice de la méchanceté ; plus souvent ils indiquent la foiblesse et la timidité. J'ai connu beaucoup de personnes qui avoient les yeux de cette couleur : elles avoient le caractère doux, indolent, mais sans malice. Ce qui nous prouve qu'en général il ne faut pas prendre à la lettre le jugement des physionomistes, et que dans cette science, encore plus que dans toute autre, le chapitre des exceptions est toujours très considérable.

Des yeux noirs.

La noirceur simple des yeux rend l'homme timide; cependant ils relèvent la beauté des femmes, et en sont le complément.

Des yeux fort noirs.

Polémon dit que la couleur fort noire des yeux dénote l'homme rusé et trompeur. Aristote veut qu'il ne soit que timide.

Des yeux couleur d'eau.

Ils sont semblables à ceux de la brebis; et partant, ils désignent la lourdise et la stupidité.

Des yeux jaunes.

Aristote dit que ceux qui ont les yeux fort noirs, tirant sur le jaune, sont courageux. Polémon et Adamantius pensent de même. César, comme le rapporte Suétone, avoit les yeux noirs, vifs, comme tirant sur le jaune, éveillés et brillans.

Des yeux de couleur tannée, ou rousse.

Ils indiquent la même chose que les précédens; mais Polémon et Adamantius attribuent aux ingénieux les yeux tannés ou fauves, clairs, humides et modestes.

Des yeux rouges, tirant un peu sur le jaune, tels que ceux des chèvres.

Adamantius et Rhasès disent qu'ils dénotent la stupidité.

Des yeux un peu rouges.

Ils annoncent l'homme colère et impudent, sur-tout s'ils sont secs; s'ils sont humides, c'est un indice d'ivrognerie; mais quand les yeux sont couleur de feu, c'est alors le comble de l'impudence et de l'effronterie.

Des yeux pleins de taches.

Comme dit Aristote, écrivant à Alexandre, ces yeux sont les pires de tous. Selon Rhasès, les prunelles autour desquelles on voit comme de petites perles, désignent l'homme envieux, grand parleur, très-méchant; et s'il a l'œil varié, un très-mauvais esprit. Tous les hommes que j'ai vu avec des yeux pareils, ont été traîtres, homicides, infidèles et impies.

Des yeux petits et variés.

Ils annoncent l'homme adonné au luxe, servile, flatteur, avare, dissimulé.

Du calcul égal, et des yeux tannés.

Suivant Adamantius, ils désignent l'homme rustique, sujet au courroux, aux injures et à l'adultère.

Du calcul inégal, avec des yeux tannés.

Ils dénotent des mœurs douces si le calcul est petit, mais farouches s'il est grand.

Du calcul couleur de sang, avec des yeux noirs.

C'est l'indice, selon Adamantius, de l'empoisonneur, de même que lorsque le calcul est pâle.

Du calcul bleu et jaune, courant autour de la prunelle, avec des yeux variés.

Cette sorte d'yeux désigne sur-tout l'esprit trompeur, adroit, intelligent et porté au mensonge.

Du calcul couleur de feu, blanc ou pâle, mêlé à celui couleur de feu, avec des yeux noirs.

Les yeux de cette sorte dénotent l'homme de mœurs généreuses, prudent, taciturne, de bon naturel et de bon cœur.

Du calcul pâle, mêlé à la couleur de feu, avec des yeux grands, émus, brillans.

C'est l'annonce d'un homme fort cruel, rustique et fort adonné à la rapine; il tient du naturel des loups et des sangliers, qui ont des yeux pareils, avec les paupières toujours ouvertes, avec des calculs couleur de safran, mêlé avec celui couleur de feu.

Du calcul quarré, de couleur de feu, et des cercles pers environnant la prunelle.

Ces yeux indiquent le caractère le plus atroce

et le plus cruel ; ils sont l'indice d'un homme perpétuellement altéré du sang humain.

Des cercles blancs aux yeux.

Polémon et Adamantius estiment que c'est là l'annonce la plus complète de l'imbécillité.

Des cercles de diverses couleurs.

Ils annoncent l'homme rusé et plein de malice.

Du cercle de couleur de sang, étroit, noir ; et d'un autre cercle au-dessus, couleur de feu, avec des yeux humides.

L'homme qui a des yeux pareils est rempli de courage, de prudence, de justice, et aime démesurément ses enfans.

Du cercle inférieur, vert ; et du supérieur, noir.

Selon le sentiment de Polémon et d'Adamantius, ce signe indique l'homme trompeur, injuste, larron d'argent, et qui converse d'une manière déshonnête avec les femmes.

Des cercles de couleur de l'arc-en-ciel, avec des yeux secs.

Polémon dit que si les yeux sont de couleur diverse, semblables à la couleur d'une pomme de grenade, ils dénotent que l'homme est vain ; et, selon Adamantius, luxurieux.

Des cercles de couleur de l'iris, avec des yeux humides.

Ils indiquent l'homme fort, rempli de courage, qui a la parole ferme et le conseil droit.

Des cercles de couleur de l'iris, avec des yeux un peu sévères.

Ils annoncent l'homme colère et adonné aux exercices de Vénus.

Des yeux ténébreux.

Polémon tient que ceux qui les ont ainsi sont impudens; Adamantius dit qu'ils sont incommodes.

Des yeux ténébreux et secs.

Les yeux secs et obscurs dénotent l'homme superbe et envieux.

Des yeux petits et ténébreux.

Si les yeux sont petits et obscurs, c'est signe que l'homme est frauduleux, plein de malice et de noirceur. Les plus petits, suivant Conciliator, indiquent la malice la plus grande.

Des yeux ténébreux et sales.

Ceux qui les ont ainsi doivent être tenus pour trompeurs, perfides et intempérans.

Des yeux décolorés.

Ils sont l'indice de la timidité ou de la convalescence.

Des

Des yeux cruels et farouches.

Ils appartiennent aux hommes sanguinaires qui ont des mœurs féroces et une soif inextinguible pour le sang : tel fut Mahomet II, qui fit mourir huit cent mille personnes ; hormis cette inhumaine cruauté, il étoit équitable (1).

Des yeux laids.

Il y a une autre espèce d'yeux comme obscurs, troublés, vilains, nébuleux, un peu livides, et, pour ainsi dire, semblables à ceux d'un mort; ils appartiennent aux scélérats consommés dans le crime et dans toutes sortes d'horreurs. Catilina les eut ainsi, au rapport de Salluste ; et Suétone les donne aussi tels à Néron.

Des yeux obscurs, humides et de juste grandeur.

Polémon et Adamantius disent que les yeux obscurs, humides et de juste grandeur, témoignent que l'homme est constant, ingénieux, honteux, timide, et presque chiche.

---

(1) Il ne seroit pas à desirer pour le repos et le salut même du genre humain, que l'enfer vomît plus fréquemment sur la terre des monstres pareils, eussent-ils l'équité du tyran farouche qui commit 800 mille meurtres. O Porta! comment avez-vous pu faire un si mauvais usage des propres préceptes de votre physionomie, pour appeler Mahomet II un prince équitable ?

Des yeux clairs.

Selon les mêmes auteurs et Conciliator, ils désignent l'homme aux très-bonnes mœurs.

Des yeux resplendissans.

Polémon dit que les yeux resplendissans et qui jettent une grande lumière, dénotent que l'homme se plaît au larcin; mais, suivant Adamantius, ils signifient une certaine lourdise, car c'est ainsi que la chèvre regarde.

Des yeux resplendissans, pers et de couleur de sang.

Ils dénotent la fermeté dans les affaires, et une audace qui approche fort de celle de l'homme forcené et furieux.

Desyeux resplendissans, et tannés ou fauves.

Polémon et Adamantius nous enseignent que ces yeux indiquent la crainte.

Des yeux resplendissans et noirs.

Selon les mêmes auteurs, ils sont l'annonce de l'homme craintif, fort malin et rusé.

Des yeux resplendissans, noirs et sourians.

Ceux qui ont les yeux de cette sorte s'emporteront à toutes les turpitudes imaginables.

Des yeux resplendissans, et qui regardent de travers.

Nous apprenons de Polémon que les yeux

humides et qui regardent de travers, dénotent l'homme de grand courage, fort, furieux, colère, téméraire, timide à parler, et enfin très-méchant. Suivant Adamantius, les yeux qui regardent de travers sont importuns, annoncent l'homme mal-poli et dépourvu de sens.

Des yeux resplendissans et secs.

Les mêmes auteurs disent que les yeux arides dénotent l'homme méchant et rempli de crimes.

Des yeux resplendissans, concaves et petits.

Ils dénotent l'homme méchant, cruel, traître, dissimulé et envieux de tout.

Des yeux brillans.

Comme dit Aristote, ceux qui ont les yeux brillans sont luxurieux (1).

(1) Ce signe ne m'a jamais trompé sur-tout chez les femmes; celles en qui je l'ai rencontré ont toujours eu une conduite équivoque, et lorsque j'ai pu scruter l'intérieur de leur ménage, j'ai vu sous le manteau conjugal la peau d'un bon ami. Sur dix-sept filles publiques dont j'ai examiné les yeux au Palais-Royal, j'en ai trouvé treize avec des yeux brillans, les autres quatre avoient sans doute depuis long-tems cessé de brûler des parfums en l'honneur de la déesse, et peut-être aussi qu'elles avoient été reléguées hors de son sanctuaire, comme de vieilles idoles qui, à force d'avoir été adorées, n'ont plus de prix

Des yeux fixes.

Comme disent Polémon et Adamantius, tous les yeux arrêtés sont incommodes.

Des yeux fixes et humides.

Ils annoncent l'homme craintif, mais débonnaire.

Des yeux fixes et secs.

Polémon dit que les yeux roides et un peu secs dénotent l'homme plein de troubles; Adamantius dit stupide et étourdi.

Des yeux fixes et pâles.

Ceux qui les ont ainsi sont insensés, suivant Polémon, et stupides, suivant Adamantius.

Des yeux fixes, pers et obscurs.

On ne doit point lier amitié avec un homme qui a des yeux pareils, ni l'avoir pour voisin, ni s'accompagner avec lui en chemin, parce qu'il cherche toujours à tromper.

Des yeux fixes, et de ceux qui élèvent les sourcils et soupirent.

C'est là le signe qui annonce l'homme méchant, perfide et trompeur; car il est dit dans l'Ecriture : *Celui qui a les yeux étonnés et mord ses lèvres, accomplira le mal.*

De ceux qui regardent sourdement, et dont les regards sont incertains.

L'histoire d'Antiochus, épris d'amour pour

Stratonice sa belle-mère, et de Phèdre pour Hippolyte, nous apprend que ce regard appartient à ceux qui sont consumés d'amour, et qui concentrent leur passion. La description faite par Apulée de l'état où se trouvoit réduite la marâtre que nous avons dit être si passionnément amoureuse de son beau-fils, nous peint, d'après nature, tous les funestes effets d'un feu qui brûle sans aliment : « Elle avoit, dit-il, sur le visage » une couleur pâle qui la rendoit difforme ; la » lumière de ses yeux sembloit à demi-éteinte, » ses genoux ne la pouvoient supporter ; elle ne » prenoit aucun repos qu'il ne fût troublé de » songes; et les grands soupirs qu'elle tiroit avec » peine du fond de sa poitrine, et ses pleurs, » étoient une marque des tourmens de son âme. »

Des yeux fixes, un peu roux et grands.

Ils indiquent, suivant Polémon et Adamantius, l'homme adonné à la gourmandise et à la lubricité.

Des yeux fixes, un peu rouges, grands, et qui regardent en bas.

Celui qui a les yeux de cette sorte, et qui regarde en bas, est impudent, injuste (1).

(1) La science de Polémon et d'Adamantius nous paroît ici complètement en défaut. Nous ne croyons pas

Des yeux fixes et petits.

Ceux qui ont des yeux pareils sont estimés avares, et recherchent par-tout quelque lucre quelque petit qu'il soit.

Des yeux fixes, petits, à fleur de front, et de ceux qui resserrent le front et les sourcils.

Si l'homme resserre, en regardant, le front avec les sourcils, il est attentif à son affaire.

Des yeux fixes, petits, du front uni, et des paupières mobiles.

Quand les yeux sont immobiles, petits, humides, le front uni et étendu, ils dénotent

---

que des yeux fixes et qui regardent en bas soient un signe d'impudence, ils annoncent bien plutôt l'homme modeste et méditatif. Nous connoissons un jeune homme qui, en marchant dans les rues, a toujours les yeux fixés à terre, et qui n'apperçoit jamais son voisin : eh bien! nous pouvons assurer que rien dans sa conduite, dans ses discours, dans ses écrits n'annonce l'impudence, encore moins l'injustice; il est même si bon, que tous ses libraires le trompent. Dira-t-on que ce jeune homme peut être dissimulé, et que nous ne connoissons pas à fond son caractère? Tout chez lui nous est connu, son cœur et sa pensée nous sont ouverts à chaque instant, et nous aimons à le répéter encore, s'il falloit effacer de notre vocabulaire le nom d'impudence et d'injustice, ce seroit par lui que ces mots auroient vieilli.

l'homme curieux, adonné à l'étude, intelligent, plein de sagesse et de bonté : ce sont là les yeux les plus excellens.

Des yeux qui se remuent souvent, comme fixes, et qui ont une teinture de blancheur.

Ils sont le signe, d'après Aristote, d'une grande intelligence et d'un esprit contemplatif.

Des yeux remuans comme troublés.

Ces yeux dénotent l'homme travaillé de soupçons et dépourvu de foi, et qui se vante beaucoup.

Des yeux qui se remuent avec les paupières.

Adamantius tient que celui qui a les yeux mobiles avec les paupières, manque d'esprit.

Des yeux petits, et qui se remuent avec les paupières.

Rhasès pense que ces sortes d'yeux sont les pires de tous.

Des yeux remuans, avec les paupières immobiles.

Celui qui les a ainsi est hardi dans les grandes choses, et se confie à sa fortune (1).

(1) J'ai toujours desiré approcher d'assez près notre premier consul Bonaparte, pour voir si je lui reconnoîtrois ce signe. La conquête de l'Egypte, son retour

Des yeux obscurs, et se remuant autour.

Polémon et Adamantius disent que des yeux obscurs, et qui pirouettent toujours, indiquent des hommes dépourvus de sens, adonnés à la débauche et recherchant le vin et les femmes.

Des yeux qui se remuent lentement.

Ils indiquent l'homme paresseux, tardif, lâche et mal sensé.

Des yeux tressaillans et petits.

Les yeux tressaillans et petits signifient, selon Adamantius, l'homme trompeur et rempli de supercherie.

Des yeux tressaillans et grands.

Ils dénotent, selon le même auteur, l'homme lourdement étourdi et adonné à la lubricité.

Des yeux tressaillans comme s'ils sautoient.

Selon Adamantius, ils sont réputés très-mauvais.

Des yeux tressaillans comme s'ils sautoient, grands, clairs et reluisans.

Ils dénotent un grand esprit, une âme haute, capable des plus grandes entreprises ; mais aussi

---

en france et le 18 brumaire sont trois événemens célèbres, où ce héros s'est entièrement confié à sa fortune. L'antiquité n'a d'autre rival à lui opposer en ce genre que César.

quelquefois c'est un signe de l'homme colère ivrogne, prompt, peu éloigné de l'épilepsie, et qui s'élève au-dessus de tous les autres hommes, tel qu'étoit Alexandre-le-Grand.

Des yeux tressaillans et enflés autour.

Ces yeux indiquent l'homme qui n'a rien d'aimable en soi-même, gourmand, adonné à la lubricité, qui se plaît au son de la harpe, du flageolet, et à la musique.

Des yeux tressaillans et troubles.

Suivant Adamantius, les yeux troubles, si d'autres signes y conviennent, démontrent l'homme infidèle, injuste et très-hardi.

Des yeux qui, en se fermant, vont en haut, et sont fixes.

Selon Polémon, les yeux qui en se fermant vont en haut, sont fixes et un peu fluides, signifient l'homme intempérant, vain et hors du bon sens. Selon Adamantius, c'est signe de gourmandise et de paillardise; cette dernière indication est sur-tout d'après nature, puisque dans l'acte de la copulation on tourne les yeux en haut. Le Tasse, si célèbre par son esprit, sa passion pour les femmes, avoit les yeux ainsi disposés.

Des yeux fermés, droits et de juste grandeur, resplendissans, avec le front uni.

Ils signifient l'homme qui a de la pudeur, affectionné, doux et d'un esprit aimable.

Des yeux droits en se fermant, de juste grandeur, secs, avec le front uni.

Les yeux de cette sorte désignent l'homme téméraire, malin et injuste.

Des yeux qui se ferment, avec le front rude, les sourcils obliques, les paupières dures et épaisses.

Celui qui les aura ainsi se fiera beaucoup à son esprit fort rustique, il sera enclin à la témérité, pourra s'enfler de louanges, et se corrompra par présens.

Des yeux qui se ferment, avec les paupières obliques, les sourcils tremblans, et des yeux qui se remuent.

C'est l'indice d'un homme efféminé, et qui tâche toujours de persuader aux autres le contraire.

Des yeux toujours ouverts, fort stables, et comme méditant quelque chose.

Ils indiquent, suivant leur état de sécheresse, d'humidité, de clarté, d'obscurité, de grandeur,

de petitesse, etc., tous les caractères que nous avons assignés ci-dessus à ces différens articles.

Des yeux toujours ouverts, obscurs et timides.

Ils indiquent un homme fort soigneux et attentif à la plus petite chose.

Des yeux toujours ouverts, obscurs, humides et d'un aspect doux.

Selon Polémon et Adamantius, ils indiquent l'homme de bien.

Des yeux ouverts, secs, resplendissans et reluisans d'une lumière pure.

Suivant tous les physionomistes, ils désignent l'homme impudent et hardi.

De ceux qui dorment les yeux ouverts.

Ils sont fort timides, et tiennent du naturel des lièvres qui dorment ainsi, au rapport de Xénophon (1).

---

(1) Les Egyptiens voulant signifier quelque chose d'ouvert, dépeignoient un lièvre, parce que cet animal comme écrit Horus, a toujours les yeux ouverts. La fable rapporte que certains hommes constitués gardiens de Jupiter enfant nouveau né, étoient contraints non-seulement de faire sentinelle, mais aussi de dormir les yeux ouverts, et s'appeloient *Corybantes*. Quelques auteurs ont écrit que la Corybantie, ou la Corybantiasme, étoit une espèce de frénésie, dans laquelle ceux qui en étoient attaqués s'ima-

Des yeux qui se ferment et s'ouvrent.

D'après Polémon et Adamantius, ils signifient l'homme qui use de surprise, tend des piéges, est imprudent et trompeur.

Des yeux qui se ferment et s'ouvrent, et sont humides.

Les mêmes auteurs disent que ces sortes d'yeux désignent l'homme prudent et amoureux des arts.

Des yeux qui se ferment et s'ouvrent, sont pâles et tremblans.

Ils signifient la folie et l'aliénation d'esprit.

Des yeux clignotans ou cillans.

Ceux à qui les yeux cillent sont timides. Aphrodisée dit qu'après l'acte vénérien, les yeux clignent un peu, ce qui marque la foiblesse (1),

---

ginoient avoir toujours des fantômes devant les yeux; ils avoient des tintemens et des sifflemens continuels dans les oreilles; ils ne dormoient point, ou si quelquefois ils dormoient, c'étoit toujours les yeux ouverts. On prétendoit aussi que c'étoit des gens que les prêtres de Cybèle avoient frappés de terreur et d'épouvante.

(1) A ce signe seul j'ai souvent reconnu dans les rues les jeunes gens qui venoient d'offrir certain sacrifice. J'ai fait aussi la même observation à Tivoli, et dans toutes les promenades publiques, où, comme au bois de Boulogne, l'amour dresse par intervalle ses autels sur le gazon.

Des yeux clignans et secs.

C'est l'annonce de la fraude, de la trahison et de noirs desseins.

Des yeux détors, un peu pâles et qui cillent.

Ils sont une preuve de folie, au rapport de Polémon et d'Adamantius.

Des yeux qui ne cillent point.

Ils annoncent des hommes robustes et invincibles. Pline rapporte que parmi vingt couples de gladiateurs dans un spectacle que donna Caligula, il ne s'en trouva que deux qui ne cillèrent point les yeux, quelque menace qu'on leur fit, aussi furent-ils tous les deux invincibles.

De ceux qui ne cillent point, et qui regardent pesamment.

Suivant Polémon et Adamantius, ces yeux présagent que l'homme ne fait jamais rien de bon.

Des yeux qui ne cillent point, regardent paisiblement, et sont humides.

Ils dénotent l'homme curieux, adonné à l'amour, et d'un esprit facile et léger.

Des yeux qui ne cillent point, pâles, un peu rouges et secs.

Polémon dit que ces yeux appartiennent à

l'homme malicieux, inique et rempli d'envie. Christiernus, roi des Daces, qui a surpassé tous les animaux sauvages par sa cruauté, avoit des yeux de vipère, pleins de trahison, enflammés, et qui ne cilloient point.

Des yeux qui ne cillent point, et qui se roulent en eux-mêmes.

Ils sont un signe de folie et de démence complète.

Des yeux mobiles.

Ceux qui ont les yeux assez mobiles sont estimés ravisseurs, à l'exemple des éperviers. Plusieurs grands conquérans les ont eus ainsi.

Des yeux mobiles, et de la vue perçante.

Celui dont les yeux se remuent avec vîtesse, et dont la vue est aiguë, est larron, frauduleux, rusé et infidèle.

Des yeux mobiles et rouges.

Aristote, écrivant à Alexandre, dit que ces yeux signifient l'homme de grand cœur, fort et puissant; il les a assignés aux oiseaux de proie : en effet, les vautours et les éperviers qui ont les yeux mobiles et de couleur de sang, sont plus ardens au combat que les autres.

Des yeux de courte vue.

Les physionomistes estiment que ceux qui ne

voient pas clair, ont des mœurs louches. Ange Politian, qui étoit un peu louche, étoit rusé, moqueur et sourdement envieux.

De celui qui élève en haut une des paupières, la tient fixe vis-à-vis du milieu de la vue et regarde mollement.

Suivant Polémon, c'est là un signe de paillardise, et ceux qui le portent sont mous et efféminés.

De ceux qui serrent les paupières, les retirent de côté et d'autre, et regardent mollement.

Aristote dit que celui qui abaisse une des paupières, et la renverse, qui est court de vue, qui regarde paisiblement et mollement, est adultère.

Des yeux rians et gaillards.

Polémon et Adamantius tiennent que ces yeux ne sont pas sans vices, et qu'ils désignent l'homme trompeur, et qui roule dans sa pensée de mauvais desseins. Darès dit qu'Enée avoit les yeux gaillards, aussi fut-il traître à sa patrie et infidèle à Didon.

Des yeux rians, qui regardent un peu sourdement et sont secs.

Ils annoncent un caractère des plus méchans (1).

(1) J'ai connu un homme qui avoit des yeux pareils, il a tenu une assez mauvaise conduite durant la révo-

Des yeux rians et caves.

Ils sont l'indice d'un homme qui roule toujours dans son esprit quelque méchanceté, comme sont les perfides et les traîtres.

Des yeux rians, du front, des joues, des sourcils et des lèvres qui se remuent.

Adamantius dit que lorsqu'il y a quelque partie, outre les yeux, qui se remue, comme le front, les joues, les sourcils, les lèvres, cela dénote un mauvais dessein et des œuvres injustes.

Des yeux rians, fixes, et qui ont l'aspect menaçant.

Comme dit le même auteur, si l'homme cille les yeux, et a le regard menaçant et l'œil fixe, il pense à quelque mauvaise action.

Des yeux rians, ouverts et secs.

Suivant Polémon, on doit prendre pour traître et perfide celui qui les a ainsi.

Des yeux rians et humides.

Ils annoncent les hommes vains, sans amour, et intempérans.

---

lution, et sa vie privée n'est pas encore plus estimable. J'ai cru ne pouvoir jamais mieux caractériser cet être peu serviable, rempli d'orgueil et d'envie, qu'en l'appelant l'ennemi de ses amis.

Des

Des yeux rians, humides, des paupières abaissées, du front long, des tempes étendues de côté et d'autre.

Polémon et Adamantius pensent qu'ils désignent les hommes justes, humains, pieux, hospitaliers, prudens, bienveillans et sociables.

Des yeux tristes et humides.

Suivant les mêmes auteurs, ils démontrent l'homme prudent et avisé.

Des yeux tristes et secs.

Ils annoncent la méchanceté et la malice.

Des yeux tristes, des sourcils resserrés, du front abattu et austère.

C'est le signe d'un homme prudent, pieux, fidèle, bon et serviable.

Des yeux tristes, secs, du front rude, du regard fixe et des paupières droites.

Celui qui les a ainsi est brusque, violent, précipité, vient à bout de tout ce qu'il entreprend, et Adamantius pense qu'il a des conseils barbares.

Des yeux qui tendent en haut.

Ils dénotent la stupidité, l'épilepsie, la paillardise, la gourmandise et l'ivrognerie.

Des yeux qui tendent en haut et tremblent.

L'homme qui les a ainsi n'est pas éloigné de l'épilepsie, suivant Polémon et Adamantius.

Des yeux qui tendent en haut et sont pâles.

Selon les mêmes physionomes, les yeux pâles sont un signe que l'homme est difficile, inhumain, timide, d'un esprit envieux et homicide.

Des yeux qui tendent en haut et sont un peu rouges.

Ils signifient l'homme ivrogne, joueur, qui se plaît aux chiens, aux femmes, ne parle que d'impudicités, de débauches, et est lourd et stupide.

Des yeux qui tendent de haut en bas, et sont humbles.

Adamantius dit qu'ils signifient l'homme importun, colère et cruel.

Des yeux, dont l'un tend en bas, l'autre en haut, qui tremblent, la respiration étant stertoreuse.

Selon le même auteur, c'est un signe précurseur de l'épilepsie.

Des yeux de travers.

On pense communément qu'ils sont l'indice

d'un méchant caractère. Attila, roi des Huns, étoit épouvantable par son regard de travers.

Des yeux tors du côté droit.

Les yeux tournés de ce côté annoncent le luxurieux et l'homme qui tient du naturel du bouc. Les poètes donnent à Vénus et aux amoureux les yeux obliques. Apulée parlant de Fotis, dit : *Elle s'est tournée vers moi avec ses yeux obliques et mordicans.* Le poète Gallus, si estimé de Catulle, avoit les yeux de travers. Hector étoit bigle et très-porté à l'amour, comme le rapporte Darès. Ménandre avoit aussi le regard louche (1).

---

(1) Le regard oblique naît toujours du désir de posséder un objet, ou de la crainte de n'en pas obtenir la jouissance. Un cœur épris d'amour n'ose souvent se déclarer par pudeur ou par la crainte de déplaire, ou par celle de n'être pas écouté ; il laisse échapper des œillades vives, tantôt directes, tantôt de côté, mais sur-tout ces dernières, et ce sont celles que les femmes lancent adroitement pour se faire des amoureux, ou pour les retenir dans les chaînes dont elles les ont liés.

Ces coups-d'œils obliques ne sont pas bornés cependant à cet usage. Quand on en veut à quelqu'un, on lui jette des coups-d'œils obliques, c'est ce qu'on appelle communément *regarder de travers*. Didon en jetta de tels sur Enée, lorsqu'elle le vit dans sa descente aux enfers. Elle sembloit avoir les yeux fixés en terre ; mais

Des yeux tors du côté gauche.

C'est encore un signe de luxure et de lubricité.

Des yeux tors vers le nez.

Ils signifient l'homme gracieux, aimable, et passionné pour les femmes.

Des yeux bigles, secs et ouverts.

Ils désignent l'homme honteux et juste, sans méchanceté, sans amour et sans amabilité.

Des yeux bigles, secs, ouverts et tremblans.

C'est signe que l'homme est malfaisant, très-hardi, et peut s'attendrir jusqu'aux larmes.

---

elle le regardoit du coin de l'œil et son regard étoit terrible. C'est ce que Virgile a si bien peint dans les vers suivans.

Talibus Æneas ardentem et torva tuentem
Lenibat dictis animum, lacrymasque ciebat:
Illa solo fixos oculos aversa tenebat.

ÆNEID. liv. IV.

CHAPITRE LVII.

Nous allons maintenant rassembler comme dans un faisceau physionomonique, tous les signes épars que nous avons donnés en décrivant les différentes parties du corps humain, et nous l'appliquerons à la connoissance technique de chaque vice ou de chaque vertu en particulier : c'est ici la physiognomonie mise en action, et l'expérience pratique confirmera tout ce qui aura été établi par la théorie.

De la figure de l'homme juste.

Il a le corps bien proportionné, les cheveux châtains, la voix grosse, creuse et inflexible, les yeux grands, hauts, à fleur de front, brillans et humides, avec les prunelles égales et leurs ronds, ou le rond inférieur qui environne la prunelle, étroit et noir; celui de dessus couleur de feu avec des yeux humides, où ils sont rians, gais et humides, les paupières abaissées, le front large, étendu jusqu'aux tempes de côté et d'autre.

De la figure de l'homme injuste.

Il a des yeux dont le rond inférieur de la prunelle est un cercle vert, celui de dessus noir ou pers, un peu secs ou fixes, un peu roux, grands et regardant au dessous, ou tressaillans et troubles, ou qui se ferment, de juste grandeur, resplendissans; avec le front uni; ou rians, et chez qui le front, les joues, les sourcils et les lèvres se remuent; ou rians, ouverts, et d'un regard fixement menaçant.

De la figure de l'homme de bien.

Les hommes de bien ont le nez grand, bien proportionné et qui coupe en ligne droite le visage; ou long, étendu vers la bouche; ou médiocrement long, large et ouvert, la face belle, la respiration tempérée, la poitrine large et les épaules grandes, les mamelles médiocres, les yeux caves et grands, se remuant comme l'eau dans un vase, dont le regard est fixement arrêté, les cercles des yeux médiocres, les yeux toujours ouverts, obscurs, humides et de doux aspect, ou tristes et resserrant les sourcils, le front austère et abattu.

De la figure des hommes doux et dociles.

Leur front tient le milieu entre le tranquille et le nébuleux, leurs oreilles sont convenable-

ment grandes et carrées, leur face médiocre; leur voix tient le milieu entre la haute et la basse, ou elle est grêle; ils rient peu; ils ont les ongles larges, blancs, un peu jaunes, les yeux concaves, arrêtés, bleus, grands, fixes et resplendissans; ou ils sont clairs, luisans, humides comme l'eau; leurs pieds sont bien formés, articulés et nerveux.

De la figure de l'homme méchant.

Sa face est difforme, ses oreilles sont longues et étroites, sa bouche petite et étendue; il a les dents canines longues, sortants en dehors, et fermes; la parole prompte, et principalement si la voix est grêle : ou ils parlent du nez, ou elle est difficile; son cou est courbé, il est bossu; il a six doigts à la main, les jambes fort grêles, les pieds bossus, concaves par dessous, les yeux posés en la longueur du visage, ou ils sont tournés autour de la prunelle; ils se remuent conjointement; ils sont resplendissans comme le marbre, secs; ou ils sont noirs, tressaillans comme s'ils sautoient, ou ils ne cillent point; ils sont pâles, un peu rouges et secs.

Les empoisonneurs.

Ils ont les yeux à fleur de front et secs, les ronds des prunelles inégaux et courant autour,

du calcul couleur de sang, ou pâle, avec des yeux noirs.

Les remplis de venins.

Leurs lèvres de bas sont déliées, enflées autour des dents canines.

Les homicides.

Leurs sourcils sont velus et unis, les ronds des yeux inégaux, courant autour de la prunelle; les yeux à fleur de front et secs; ou ils tendent en haut et sont pâles.

De la figure de l'homme fidèle et infidèle.

Le fidèle.

Ses yeux sont médiocres, tirant sur la couleur bleue ou noire, ou ils tirent sur le bleu, et sont grands, fixes et resplendissans, ou ils sont tristes et ont les sourcils resserrés, le front austère et abattu.

L'infidèle.

Sa tête est fort petite; il a la figure mal composée et le dos foible, le front rude, plein de buttes et de fosses, les épaules élevées en haut, les mains étroites et grêles, les yeux caves, petits, secs ou obscurs et secs, ou obscurs et vilains, ou se remuant comme s'ils étoient troublés, ou mobiles et de vue aiguë.

De la figure de l'homme prudent et imprudent.

Les prudens.

Ils ont le corps petit, la tête un peu plus grande que petite, étendue sur le derrière et le devant, telle qu'on dit que Périclès l'avoit; ils ont les cheveux blancs dès l'enfance, le front carré, de juste grandeur, la face médiocre, un peu grasse, la langue subtile, la voix tenant le milieu entre la grosse et l'aiguë, les lèvres supérieures éminentes, le cou penché du côté droit, les clavicules médiocrement séparées, le métaphrène tenant le milieu entre le courbé et le convexe, la poitrine large avec largeur des épaules, le ventre médiocre avec la poitrine étroite, les mains longues avec les doigts longs, sans se remuer en parlant; les yeux grands, hauts, brillans, d'un regard humide, ou clair, ou qui ont du calcul un peu blanc, pâles; un mélange de couleur de feu et de sang, avec des yeux noirs, ou hors de la circonférence du cercle; la blancheur mêlée de couleur de feu, de sorte qu'elle les représente de loin noirs, ou un cercle étroit et noir, et un autre au dessus enflammé avec des yeux humides; et s'il n'apparoît rien de répugnant en eux, ou des cercles d'iris, ou des yeux humides.

Les imprudens.

Ils ont le front convexe et haut, la respiration haletante, les doigts des mains fort raccourcis et gros ; ils marchent promptement, et s'ils sont rencontrés, ils ont peur, tirent leur figure de bas en haut et se raccourcissent eux-mêmes ; ils marchent le corps suspendu et le visage élevé ; ils ont le corps grand ou petit, la chair sèche, les yeux éminens, petits et enflammés, ou ténébreux, rouges et de couleur de sang, ou fixes, un peu rouges, grands, regardant en dessous ; ou fixes et élevant les sourcils et soupirant, ou qui s'ouvrent et se ferment ensemble.

De la figure des ingénieux.

Ils ont la chair molle, humide ; ils ne sont ni trop longs, ni trop courts ; leur teint est blanc, et tire sur la rougeur, leur aspect doux, leurs cheveux planes et médiocres, leurs yeux grands, tirant sur la rondeur, leur tête médiocre et proportionnée, avec grandeur du cou ; ils sont égaux en leurs membres, et bien disposés ; leurs épaules vont un peu en penchant ; ils n'ont pas grande carnosité aux jambes et aux genoux ; leur voix est claire, leurs mains sont longues, leurs doigts aussi, et tirent sur le menu ; ils rient peu,

pleurent et se moquent rarement ; leur aspect est comme mêlé de joie et de récréation (1).

Les sensitifs.

Ils ont la tête un peu plus grande que médiocre, élevée sur le devant, le front long, les oreilles convenablement grandes et carrées, le corps grand, la chair sèche, ou ils ont le corps médiocre, en chair et en couleur, les clavicules médiocrement dénouées.

---

(1) Il est curieux de voir le modeste Porta, nous donner le dessin de sa figure, à l'article ingénieux. Il auroit dû attendre que la reconnoissance de ses contemporains et la postérité lui assignassent un cadre. Ce sera le parti que nous prendrons à l'égard de la nôtre, et nous laissons cette tâche à remplir *aux enfans d'esprit* qui viendront peut-être chaque année célébrer sur notre tombe, l'anniversaire d'une naissance qu'ils devront à notre livre. Quoi qu'il en soit, voici comment Porta décrit sa physionomie. — « J'ai le front étendu en long, les cheveux ni durs » ni noirs, ni droits, ni crêpus, les oreilles façonnées et » entaillées, la face maigre, médiocre, les sourcils grands, » clairs et bien proportionnés, les yeux tannés, hauts, » grands et reluisans, le cou et les épaules grêles et bien » dénouées, les jambes et les côtes dénuées de chair, le » ventre médiocre, la chair colorée, la taille proportionnée et droite, les talons très-forts, les jointures » des pieds et des mains fortes, les doigts mous, longs, » et distans l'un de l'autre ; la voix moyennement » basse et grosse. »

Les mécaniciens.

Leurs mains sont longues et leurs doigts aussi; leurs yeux se ferment et s'ouvrent ensemble, et sont humides; la couleur de leurs cheveux tire tant soit peu sur la blonde.

Les pensifs.

Ils ont le front ridé ou élevé en son milieu, la respiration aisée, et qui sort sans bruit; le cou courbé en dedans; la démarche tardive.

Les dociles.

Ils ont les cheveux un peu tirant sur le blond ou châtain, le front étendu en long, les sourcils clairs, proportionnés, en grand; les oreilles façonnées et entaillées, la face maigre; ils rient peu; leur cou penche du côté droit; leurs épaules sont grandes et leur poitrine large, ou leur poitrine est étroite et leur ventre médiocre; leurs mains, en parlant, sont immobiles, leurs doigts renversés en arrière; leurs yeux médiocres et tirent sur le bleu ou le noir, ou ils sont bleus, reluisans, grands et fixes, ou obscurs, humides et de juste grandeur, ou fixes, petits et humides; leur front est sans rides et uni, leurs paupières mobiles, ou elles se remuent comme si elles étoient fixes, et ils ont une teinture blanche à l'œil, ou, en se fermant, ils sont droits, hu-

mides, de juste grandeur, reluisans, avec le front uni et doux, ou ils sont tristes et humides.

Les constans.

Ils rient peu, leurs cils sont noirs et solides, leurs yeux obscurs, humides, et de juste grandeur.

De la figure des hébêtés.

On leur voit les parties d'autour le cou et les bras, charnues, conjointes et rassemblées; mais Polémon et Adamantius disent qu'ils ont les clavicules mal dénouées, ou de grands vaisseaux autour du cou qui l'environnent et ne paroissent point; la cavité des cuisses ronde, ou le derrière de la tête cave, ou, comme je le soupçonne, le derrière de la tête rond; leurs omoplates sont resserrées en haut, leur front grand, charnu, rond; leur œil est pâle, stupide; leurs jambes autour du talon sont grosses, charnues et rondes; leurs mâchoires grandes et charnues; les jambes courtes. Polémon et Adamantius donnent à l'hébêté les jointures petites, le cou court et gras, les extrémités imparfaites, la face charnue, assez grande, la couleur de la peau fort blanche ou fort noire, le ventre étendu et les doigts conjoints et rassemblés.

De ceux qui sont dépourvus de sens.

On leur voit la tête fort petite, le devant de

la tête cave, ou le derrière ; le front rond et élevé, le bout du nez gros, commençant dès le haut; la face charnue et longue, les joues charnues ; les mamelles grandes et charnues, la région épigastrique plus grande que la thorachique ; les bras charnus, les ongles crochus et étroits, les yeux se remuant étroitement.

Des hommes rudes et grossiers.

Ils ont la tête plus grande qu'il ne convient, la couleur des cheveux blonde, tirant sur le blanc ; le front charnu ou étroit, les oreilles rondes, non entaillées, ou petites et droites, le nez mal proportionné et ne fendant pas en droite ligne le visage, la bouche fort éparse, les lèvres grosses et rondes, ou la lèvre du bas sortant en dehors ; le cou gros et gras, ou dur, ferme et immobile; la nuque grosse, les épaules élevées, les côtes charnues, les mains grandes et dures, le ventre resserré dans une peau dure, les doigts plus longs qu'il ne faut, les jambes et les talons gros, les ongles charnus.

Des indociles.

Leur tête est plus grande qu'il ne faut, ou elle est fort petite ; leur face grande, leur cou mou.

Des insensés.

Ils ont les narines bouchées, les yeux qui se ferment et s'ouvrent en même tems, pâles et tremblans, ou, en se fermant, ils tendent en haut, sont fixes et un peu fluides, ou ils se roulent tout autour en eux-mêmes, ou ils sont obscurs, et se meuvent d'un côté et d'autre.

Des fous.

Leur front est large et grand, leurs oreilles grandes et droites, leur couleur enflammée, leurs joues resserrées en un visage triste, leur lèvre supérieure plus grosse, et pendante sur l'inférieure, leur langue légère ; ils rient beaucoup ; leur voix est aiguë, et imite le cri de l'oie ou le son de la trompette ; leur cou est droitement haut, ou il est penché en devant, ou d'un autre côté ; leurs mains sont courtes, leurs épaules velues, leurs yeux tors du côté droit, les prunelles de leurs yeux sont larges.

Les dépourvus d'esprit.

Ils ont la bouche éparse ; les prunelles des yeux, avec la largeur de toute leur surface, paroissent en dehors, ou les yeux éminens en haut, et principalement si les sourcils sont pesans, ou les yeux concaves et fluides, avec une certaine molesse.

Les démoniaques (1).

Ces hommes ont les talons fort gros, et leur dessous rude ; les doigts crochus, les pieds fort charnus et les jambes très-grandes.

Les inconstans.

Ils ont le front petit et large, le nez fort petit, ou long, ou menu, ou le bout grêle; la bouche plane, le ventre et la poitrine trop couverts de poil; les yeux obscurs et petits.

De l'homme qui a de la mémoire.

Il a les parties supérieures fort petites, du

(1) On voit bien que l'ouvrage de Porta a été fait dans un siècle où les hommes même de bon sens croyoient encore aux sorciers et aux démoniaques ; il n'est donc pas étonnant que nous trouvions dans ce physionomiste, les signes qui pouvoient faire reconnoître ceux qui etoient propres par leur organisation à être possédés du démon ; mais aujourd'hui que grâces aux lumières modernes la race des anciens démons s'est perdue, ou du moins s'est grandement abâtardie, il seroit à désirer que quelque physionomie éclairé nous dépeignit les traits caractéristiques de tous les démons qui pénétrent aujourd'hui dans la société, tels que le démon des banqueroutes frauduleuses; le démon des mauvais poètes ; le démon des sales romanciers ; le démon des misérables acteurs ; le démon des laides actrices ; le démon des femmes infidelles ; le démon des maris jaloux ; enfin le père de tous les démons, le *Beelzebuth* des méchans journalistes.

reste

reste bien formées et disposées ; charnues, non pas grasses, mais bien couvertes de chair ; les oreilles grandes.

De l'homme oublieux.

Il a tous les signes contraires du précédent.

Les hardis.

Ils ont le visage austère, le front nébuleux ; les sourcils un peu longs, le nez long, étendu vers la bouche ; la bouche grande, les dents longues, clair-semées, aiguës et fortes ; le cou raccourci ; les bras longs et tombans jusqu'aux genoux ; la poitrine large ; les épaules grandes ; les yeux reluisans, de couleur perse et de celle de sang, ou se remuant avec les paupières immobiles, ou bien ouverts, secs, brillans, ou tressaillans et troublés.

Les téméraires.

Leur bouche est grande et éparse ; leurs doigts courts et gros ; leurs yeux reluisans, regardant de travers ; ou ils se ferment, avec le front rude, les sourcils obliques, et les paupières dures et rassemblées ; ou ils se ferment et sont droits, humides, de juste grandeur, brillans, secs et le front uni.

Les superbes.

On leur voit les sourcils en arcade, et qui

s'élèvent souvent ; le ventre grand, charnu, pendant ; ils ont la démarche lente, s'arrêtent à tout pas, regardent de côté et d'autre ; leurs yeux sont obscurs et secs.

Les timides.

Ils ont le poil mou, le corps incliné, le mollet de la jambe resserré en haut, la couleur un peu pâle au visage, les yeux foibles et cillans, les jambes grêles, les mains menues et longues, les lombes petits, le cou long, la poitrine débile, la voix aiguë et molle ; nous ajoutons la partie postérieure de la tête cave, les cheveux droits ou crépus, mous et planes, la couleur ou noire ou blanche, le front grand, la face charnue, ou pleine d'ossemens, d'une couleur noire, ou blanche, ou plombée ; les lèvres déliées, la bouche petite, la respiration basse, peu fréquente, tardive ; le corps et la poitrine maigre et dénuée de poil, ou la respiration haute, la voix basse et tremblante ; la parole courte ou aiguë, et sortant du nez ; les yeux décolorés ou pers, tirant sur le blanc, ou fort noirs, ou tannés reluisans, ou noirs reluisans ; ils dorment les yeux ouverts, ou ils les dirigent en haut, et sont pâles ou obscurs, humides, de juste grandeur. Xénophon décrit ainsi les chiens timides : ils ont le corps petit, le nez aquilin, le museau petit, les

yeux courts de vue, la chair laide, dure, ridée; sans poil, infirme, longue, les parties du corps mal proportionnées, le pied mou, et ne flairent pas bien.

De la figure des impudiques.

Ils ont les yeux tout abattus, la tête penchante du côté droit, les mouvemens des mains languissans, tous les membres tremblans, les yeux regardant de côté et d'autre; ils resserrent leur front et leurs joues; leurs sourcils demeurent en leur place; leur voix est grêle et fort tremblante.

Des mous.

Ils ont les fesses fort grasses, les genoux charnus, les sourcils bien étendus, le cou penchant sur le devant, les épaules inarticulées, le dos étroit et foible, le ventre maigre, les talons charnus et inarticulés, le pied petit et grêle.

Des efféminés.

Ils ont le front abattu, le nez mal proportionné, la bouche petite, le menton rond et sans poil, les clavicules mal ouvertes, les lombes charnus et mous; ils marchent les pieds et les jambes tournés, ou ils se remuent du corps, des épaules et de chaque membre; leurs genoux penchent en dedans, ou se heurtent; leurs yeux

paroissent beaucoup dehors le visage, et sont fort petits, de couleur de feu, ou ils sont petits et variés.

Des imbécilles.

Ils ont les sourcils clairs, étendus, ou qui demeurent en leur place ; ils bégaient ou balbutient ; ils ont le cou grêle, les bras et les coudes menus, les mains petites, grêles et inarticulées ; les mamelles petites et exténuées ; leurs yeux se remuent avec les paupières mobiles, ou il y a des cercles blancs et imbécilles.

Des hommes courageux.

Ils ont le poil dur, le corps droit, les os, les côtes et les extrêmités fortes et grandes ; les jambes charnues, robustes autour des talons ; les cheveux tiennent le milieu entre les droits et les crépus, ils descendent du front vis-à-vis du nez ; ils sont blonds ; leurs sourcils sont en arcade, et se dressent souvent ; leur menton aigu, leur cou gros, leur dos grand et robuste, leurs mains grandes, articulées et nerveuses ; en marchant, ils branlent les épaules à chaque pas ; leurs yeux sont jaunes, ou tannés ; ou resplendissans, et regardant de travers ; ou ils ont des cercles de couleur d'iris, ou des yeux humides, ou rouges et mobiles.

Les belliqueux.

Ils ont la bouche grande, et la voix résonnante.

Les orgueilleux.

Ils ont les sourcils en arcade, et qui s'élèvent souvent; le métaphrène droit; ils marchent lentement, s'arrêtent d'eux-mêmes par le chemin, et regardent de côté et d'autre; ils marchent le côté droit élevé, et se remuent de leurs épaules; leurs yeux sont mobiles et troublés, ou ils treissaillent comme s'ils sautoient; ils sont grands, clairs, reluisans; leurs doigts longs et grêles.

De la figure du pusillanime.

Il a la face petite, les membres, les jointures, les yeux petits, le corps maigre. Nous ajoutons, le front circulaire, la parole forte et véhémente, la poitrine grêle; il marche promptement; et, s'il est surpris, il a peur; tire toute sa figure de haut en bas, et se raccourcit; il a les yeux grands et les paupières mobiles.

Des magnanimes.

Ils ont la tête un peu plus grande que proportionnée, ou de grandeur modérée, de forme droite et un peu comprimée par les côtés; les cheveux leur descendent du front, vis-à-vis le nez, et tirent un peu sur le blond; ils ont le front quarré, le nez courbé en descendant depuis le front, séparant bien le visage, ou rond et plat par le bout; les lèvres déliées ou une

grande bouche ; et un peu pendante aux deux angles ; la voix grosse et inflexible ; la parole ferme, (1) la démarche lente, le cou tenant le milieu entre le long et le gros ; le métaphrène large ; ils marchent les épaules courbées, et les remuent à chaque pas ; ou ils marchent à longs pas ; ils ont les yeux de couleur jaune, ni éminens, ni concaves, ou noirs sans calcul, mais hors la circonférence du cercle ; ils ont une noirceur mêlée de feu, ou ils ont du calcul blanc, et non beaucoup enflammé, de sorte que de loin il paroît noir.

De la figure de l'avare.

Son cou est courbé en devant, ses épaules resserrées vers la poitrine, son corps comme brisé, ses yeux obscurs, humides, la face ridée, et la peau du tour des yeux et des pommètes racornie et comme chagrinée ; la voix débile et pleurante, la démarche courte et prompte ; enfin les doigts resserrés et crochus.

(1) Etant à l'armée d'Italie, j'entendis parler un officier qui n'avoit aucune marque distinctive de son grade ; j'assurai au ton de sa voix ferme et décidée qu'il devoit avoir beaucoup de courage. En effet ayant demandé son nom, j'appris que c'étoit le général Dagobert, ce héros mort si glorieusement en poursuivant le cours de ses triomphes à la tête des grenadiers français vainqueurs de l'armée espagnole à Puicerda.

Du libéral.

Il a les cheveux descendans du front vis-à-vis du nez, la nuque du cou velue, les épaules bien dénouées, les doigts des mains renversés en arrière, les bras longs et descendans jusqu'aux genoux; les doigts toujours étendus, et la main jamais resserrée.

Du généreux.

Il a le dos grand et robuste, les pieds bien formés, grands, articulés, nerveux; la voix creuse et inflexible. On pourroit ajouter la figure gracieuse, les yeux animés, la démarche prompte, et la main droite toujours dans la même attitude où elle est en distribuant des bienfaits.

De la figure de l'homme très-colère.

Il a le corps droit, bien garni de côtes; il est un peu vain; il a les omoplates distantes, grandes et longues; la poitrine large, la barbe épaisse, les sourcils renversés, les mains creuses, le front circulaire, les tempes enflées et pleines de veines, le bout du nez aigu, les dents droites et aiguës, la voix grosse, grande et embrouillée; il remue le doigts en parlant; ses yeux sont de couleur de sang.

De ceux qui se mettent plus difficilement en colère, mais qui s'appaisent tard.

Ils ont la tête fort petite, avec la figure mal

faite, les sourcils ployés vers le nez ; les narines ouvertes, la respiration forte, prompte et épaisse ; le corps et la poitrine maigre, la parole un peu molle, les yeux de couleur de sang et secs, du calcul égal ou des yeux tournés ou resplendissans et regardant de travers, ou fixes, petits, éminens ; ils resserrent le front et les sourcils, et tirent le corps en haut, ou des yeux qui ne cillent point, pâles, un peu rouges et secs.

Plutarque décrit ainsi l'homme colère : — Il a les yeux farouches, la bouche troublée, bouillonnante en écume ou en rougeur, rendant des cris horribles ; il a de la frayeur et fait plusieurs gestes ; sa parole est prompte ; il frappe des mains ; sa face est laide à voir.

Mais, selon Lactance, ses yeux sont ardens ; sa bouche tremble, sa langue chancelle, ses dents craquent ; son visage est tantôt couvert de rougeur, et tantôt la pâleur le fait blanchir.

De la figure des lourds et stupides.

Ils ont les cheveux droits, le front petit, les sourcils ployés vers le nez, la face grande, les oreilles fort petites, les lèvres grosses, la bouche beaucoup fendue, les dents continuées, la voix bêlante et dépravée, ou rude, ou aiguë et criarde ; la parole prompte et grêle, ou grosse et

débile; le cou gros et gras, le ventre charnu, grand, mou et pendant; les yeux de la couleur de ceux de chèvre, ou lumineux, tressaillans, ou fixes et secs, ou qui ne cillent point, et sont pâles, ou un peu rouges et secs, ou qui tendent en haut.

Des hommes serviles.

Leur voix est grosse et grande; leurs jambes et talons gros; leurs yeux petits et variés.

De l'homme doux et traitable.

Il montre de la force en toute sa figure; il est bien charnu, sa chair est humide et épaisse; sa figure est courbée, le rond de ses cheveux tire en haut; il a le regard constant, le mouvement lent, la voix grosse et molle, un peu tardive. D'autres ajoutent, les cheveux planes et doux, blonds et dorés; les sourcils étendus en ligne droite, la parole basse, les yeux noirs, du calcul inégal ou des yeux tournés.

De la figure des intempérans.

Ils ont la bouche cave, les lombes aigus, le ventre grand, mou et pendant; les talons fort grêles, les yeux obscurs, caligineux, qui, en se fermant, tendent en haut, sont fixes et un peu fluides, ou rians et humides, ou qui sont grands et un peu rouges.

Des luxurieux.

Aristote, Polémon et Adamantius les désignent ainsi : Le luxurieux a la couleur blanche, le corps velu, les cheveux droits, épais, noirs, les tempes velues, dont le poil est droit ; mais Polémon dit qu'il est velu autour des lèvres ; l'œil gros et lourd, les jambes grêles et nerveuses ; il resserre la barbe vers le nez, et il a la circonférence de cette partie qui est entre le nez et le menton, concave, telle qu'on dit que le bonhomme Socrate l'avoit ; les yeux gros et lascifs, les veines apparentes aux bras ; il remue perpétuellement les paupières.

Enfin Porta ajoute : Il faut tenir pour efféminés, luxurieux et impurs ceux qui ont les jambes grosses du côté de la cheville, comme aussi ceux qui ont les doigts des pieds fort peu fendus, qui ont peu de cheveux, ou sont chauves, même aux paupières, qui ont les oreilles fort petites, le nez creux en dedans, rond au devant du front, et camard ; le ventre et la poitrine velue, les mamelles pendantes, la poitrine ample et maigre, les mains velues, les os des hanches grêles, le mollet allant en grossissant ; les doigts des pieds conjoints, les ongles fort ronds, un retrécissement de joues en un visage gai ; ils sont boiteux, ils ont les yeux reluisans

ou avec des cercles, dont celui de dessous est vert, celui de dessus noir, ou secs, ou rudes, avec des cercles de diverse couleur, représentant celle de l'iris ; ou obscurs et se remuant autour, ou tressaillans et grands, ou tendant en haut, ou un peu rouges, tournés du côté gauche. J'ai eu lieu de remarquer ces signes en une femme très-lubrique ; Epirates l'appeleroit pour sa monstrueuse lubricité une autre *Myonia* : elle avoit la couleur pâle ou brune, elle étoit grêle et maigre (1), sa taille étoit droite, elle avoit les mamelles petites et dures, elle étoit fort velue, ses cheveux étoient crépus et courts, sa voix étoit déliée et haute ; elle étoit hardie de la langue, elle avoit de l'esprit et s'adonnoit au vin.

Les adultères.

Ils marchent lentement et s'arrêtent à chaque instant et regardent de tous côtés ; ils ont le cou penché du côté gauche, les yeux tournés avec du calcul égal, ou vilain, ou qui abaissant une paupière et tournant l'autre, sont humides et regardent paisiblement ; ils ont la vue basse.

(1) Les femmes grasses et colorées, sont beaucoup moins amoureuses que les maigres, pâles ou brunes. Lorsqu'au penchant pour la débauche, une femme ajoute les boissons spiritueuses ou le vin, alors on peut compter sur une nouvelle *Messaline*.

Des aimables voluptueux.

Leur menton est médiocrement fendu, leurs yeux sont tournés du côté du nez, ou ils sont tressaillans, humides et gracieux.

De la figure des amoureux.

Leur face est médiocre, un peu grasse aux joues et aux tempes, ils soupirent et jettent des larmes malgré eux ; et quand on les regarde, ils s'effrayent et rougissent ; ils ont les yeux à fleur de front, hauts, grands, clairs et brillans, ou ils ne cillent point ; ils sont humides et regardent paisiblement, ou ils sont fixes et regardent sourdement.

Les hommes sans amour.

Ils ont les yeux rians et humides.

Des gourmands.

Ils ont la région épigastrique plus longue que la thorachique, le visage couleur de pain d'épice ou de miel, la bouche fort fendue, les dents aiguës, longues, sortant en dehors, la parole grosse et débile, le cou gros, les côtes grêles et vides, les mains petites, minces et tortues, les yeux obscurs, se remuant de côté et d'autre ; ou tressaillans, enflés autour, ou grands, fixes et un peu rouges ; enfin ils parlent toujours des grands repas, et ont la salive à la bouche.

Des biberons.

Ils ont la face petite, et de couleur de saffran, les joues charnues ou toujours rougissantes, la respiration forte, prompte et épaisse; la gorge rude, les mamelles pendantes, les paupières des yeux éminentes au-dessous, les yeux un peu rouges, humides ou tressaillans comme s'ils sautoient, grands, reluisans et dirigés en haut.

Les sommeilleux.

Ils ont la tête plus grosse qu'il ne faut, un embonpoint extrême, la face penchée sur la poitrine, la parole traînante, la marche tardive, les paupières enflées, le nez gros et gras.

Les lâches.

Leur front est grand, la couleur de leur face semblable à celle du miel, le bout du nez gros, la face grande et charnue, ou les joues grosses, l'aspect comme troublé, la parole courte, la langue tardive, le corps couvert de poil épais, la démarche longue et lente, les yeux fort grands ou lentement mobiles.

L'homme sans souci.

Il a le front sans rides, l'air serein et enjoué.

Les stupides.

Leurs yeux sont fixes et pâles, ou ils tendent en haut.

Des hommes tempérés.

Ils ont les cheveux moyennement clairs et épais, leur front tient le milieu entre le tranquille et le nébuleux, ils ont la bouche ni étendue, ni plane, le cou penché du côté droit, les régions épigastriques et hypogastriques égales, les angles des yeux courts; les prunelles médiocres, les yeux grands et reluisans, le cercle étroit, noir, ou du calcul enflammé, blanc, tirant un peu sur le blanc, pâle, mêlé à celui de feu, et de couleur de sang en des yeux noirs, ou hors de la circonférence du cercle, une noirceur mêlée de couleur de feu, de sorte que de loin elle représente les yeux noirs.

De la figure de l'impudent.

Il a l'œil ouvert et reluisant, les paupières rouges et grosses, les omoplates élevées en haut, la figure penchée; le corps un peu rouge, la face ronde, le sommet de la tête aigu, les cheveux fort roux, les sourcils un peu longs, le nez courbé au sortir du front; il rit hautement ou en toussant, la poitrine est sans poil, les orteils et les ongles sont crochus; sa démarche est prompte, ses yeux couleur de feu, et enfin la pointe du nez recourbée en haut.

Les honteux.

Ils sont lents à marcher et en paroles, leur voix

est grosse et pleine de respiration, leurs yeux sont gais, non pas réluisans, noirs; non pas beaucoup ouverts, ni entièrement clos, cillans avec lenteur. Nous ajoutons qu'ils ont le corps penché, les oreilles rouges, les yeux obscurs, humides, de juste grandeur, ou ils se ferment bien, sont humides et reluisans, avec le front uni.

Les tristes.

Leur face est ridée, ils sont maigres, ils ont les yeux abattus, les sourcils étendus ou détournés, les cheveux bruns, le front triste, la voix débile et pleurante, la respiration épaisse, haute et prompte.

Les rustiques.

Ils ont les cheveux blonds, tirant sur le blanc; la voix claire, la respiration forte, prompte et épaisse, les narines ouvertes, les yeux pers, de la couleur du saffran, du calcul inégal en des yeux tannés; les yeux grands et remuans, brillans tels que les ont les hommes en courroux, ou ils se ferment avec le front rude et les sourcils de travers, et les paupières dures et rassemblées, ou ils sont tristes et secs; ils ont le front rude et le regard arrêté avec les paupières droites.

Les revêches.

Ils ont la couleur noire ou pâle, ils sont mai-

gres, ils ont la face et le front ridés, ils ne sont pas charnus, leurs cheveux sont droits et noirs, se frottent souvent les mains, et jettent promptement les pieds.

Les soupçonneux.

Leur voix est douce, débile et pleurante, la lèvre inférieure pendante, les yeux reluisans et tannés, ou se remuant et troublés.

Des hommes tourmentés d'ennui.

Ils ont la parole paisible et rassemblée, les ronds de leurs prunelles inégaux, et un nuage bleu, vert et de diverses couleurs paroît sur leur front, ou ils ont les yeux tristes et secs.

Les joyeux.

Leur front est grand, charnu et doux, leur voix est agréable, leurs yeux sont vifs, animés, leurs joues sont colorées, leurs mouvemens sont prompts, enfin toute leur habitude extérieure annonce la gaieté.

Les arrogans.

Ils ont la gorge rude, ils rient et se raillent en même tems. — Les vanteurs ont le cou gros et long, les orteils longs et grêles (1).

(1) Les signes physionomiques que nous donne ici Porta pour reconnoître les vanteurs, ne méritent guères d'être vantés eux-mêmes. Ne vaudroit-il pas mieux leur rapporter tous ceux qui conviennent aux orgueilleux?

Les

Les hommes vains.

Ils ont la lèvre inférieure qui déborde et renversée, la voix aiguë, approchant du cri du cygne, la gorge rude, le métaphrène velu ; leurs yeux en se fermant, tendent en haut, sont fixes et un peu fluides.

De la figure du dissimulé.

Il a les parties de la face grasses, celles du tour des yeux sont ridées, et son extérieur ressemble à celui d'un endormi ; son aspect est beau, sa voix basse, sa démarche bien tournante de côté et d'autre, il se remue continuellement, il a les sourcils ployés vers les tempes ; il marche tantôt promptement, tantôt avec lenteur ; ses yeux sont reluisans, concaves et petits.

Les menteurs.

Ils ont la face charnue, le nez large au milieu, en déclinant vers le haut ; la bouche riante, ou ils rient en se raillant ; leur parole est prompte et grêle, ou ils parlent du nez ; ils sont bossus ; ils ont les sourcils penchés de haut en bas, regardent comme en cachette ; ils ont les sourcils

---

que de leur attribuer presqu'exclusivement des orteils longs et grêles. Quel est le physionomiste qui voulant exercer son art dans la rue ou ailleurs, ira faire déchausser un homme ? Il faudroit donc qu'il se fit cordonnier.

en arcade, ou les yeux rians et gaillards, ou du calcul bleu et jaune, également distant autour de la prunelle, mobile en des yeux variés.

Des véridiques.

Ils ont la face médiocre, tirant sur la grasse aux joues et aux tempes; leur voix tient le milieu entre la grosse et l'aigüe, leurs pas sont modérés, leur air réfléchi, et leurs yeux bruns ou noirs : ils ont quelquefois le menton fosseté.

Des flatteurs.

Ils ont la face petite, le front serein, déridé; en marchant ils se détournent de côté et d'autre le corps, et se penchent; leurs yeux sont variés et petits.

Des serviables.

Leurs yeux, en se fermant, sont droits, reluisans, humides; leur front est uni, ils ne cillent point et regardent paisiblement.

Des ennuieux.

Ils ont le front âpre et sévère, les yeux tournés de haut en bas, humbles; ils marchent d'un pas court et prompt.

Des opiniâtres.

Leur tête est assez longue, le front haut, le nez déprimé à sa racine, les narines ouvertes, le

col ferme et immobile ; ou gros et long; leurs sourcils sont épais, et ont le regard comme celui de l'ours.

Des processifs.

Leur front est doux et leur face plane (1).

---

(1) Depuis quelques années j'ai perdu un oncle qui avoit eu jusqu'à trente-six procès à la fois par devant le ci-devant parlement d'Aix. Je crois que les traits d'un pareil homme peuvent servir de type aux physionomistes pour désigner les processifs. Sa taille étoit d'environ cinq pieds deux pouces : son visage brun et coloré, son menton large, son nez long et effilé ; ses sourcils noirs, ses yeux chatains, très-vifs, très-mobiles, quelquefois flamboyans ; ses joues colorées, sa langue petite, mais sans cesse en mouvement; ses lèvres fines et déliées, le menton un peu pointu, la démarche prompte, les pas précipités, en un mot, imagination vive, conception rapide, éloquence dans les discours, politesse dans les manières, affabilité dans l'entretien, véhémence dans la maison, difficile envers sa femme et ses enfans, accueillant avec plaisir les étrangers, et enthousiaste non moins qu'admirateur perpétuel des grands hommes. Lisant leurs ouvrages par passion, et déclamant quelquefois, dans son cabinet, avec tout le pathétique d'un orateur, les chefs-d'œuvres des *Bossuet*, des *Fléchier* et des *Massillon*. Qui pourroit jamais croire qu'avec d'aussi bonnes qualités, mon oncle ait passé sa vie dans les procès, et ait été un des plus redoutables arcs-boutans de la chicane ? Quand la ré-

Des importuns.

Leur face est charnue, et leur langue légère.

Des envieux.

Ils ont les parties gauches plus grandes que les droites, leurs sourcils penchent du côté des joues; ils ont la face plane, les oreilles un peu longues et étroites, les joues grêles ou grosses, distantes des yeux, la couleur de la face un peu livide, la bouche cave, les dents longues, aigües, claires et fortes, la voix douce, la parole aigüe et débile, le métaphrène très-court, les épaules resserrées vers la poitrine, le corps comme tout brisé, les bras courts, les yeux caves et petits, ou tendans en haut, et pâles.

Des impies.

Leurs tempes sont caves, les sourcils conjoints et velus, la bouche fort fendue, les dents longues, aigües, les yeux concaves et petits, reluisans, ouverts avec les paupières ouvertes, ou tendans en haut, pâles, tressaillans et enflés tout autour; les cheveux sont droits sur le toupet.

---

volution est venue supprimer le parlement de Provence, toutes les chambres assemblées alloient lui accorder des lettres de naturalisation au palais.

Des malveillans.

Leurs bras sont fort courts, ils ne parviennent pas jusqu'aux genoux; mais en mangeant, ils contraignent la tête d'aller au-devant des mains: ils marchent d'un pas prompt et court.

Des miséricordieux.

Ils sont beaux, blancs de couleur, et ont les yeux gras et les narines séparées en haut, pleurent souvent; ils sont amoureux des femmes, engendrent des femelles; ils sont ingénieux et rusés; ils ont les sourcils étendus en droite ligne, les yeux rians, humides, les paupières abattues, le front large, étendu de côté et d'autre jusqu'aux tempes, ou triste, les sourcils resserrés et le front abattu et sévère.

De la figure des injurieux.

Ils ont la lèvre supérieure élevée, leur figure marque de la précipitation, de la fierté et de la témérité; ils ont le cou droit, la nuque rude, la face un peu longue, la parole grosse et débile, la démarche lente, ils s'arrêtent en marchant, regardent de côté et d'autre, et ont du calcul égal en des yeux tannés.

Des amateurs des jeux de hasard.

Leurs cheveux sont épais, droits, et noirs; leur barbe épaisse et les tempes couvertes de poil

hérissé; leurs yeux sont gras, reluisans et clairs, tendans en haut, et un peu rouges; leur figure est pâle, grippée, et leurs regards sont inquiets, et directement fixés sur un objet.

Des babillards.

Ils sont beaux de forme, velus autour du ventre; ils ont les parties supérieures plus grandes, les oreilles grandes et droites, le nez droit, ou large au milieu, les joues un peu longues, la couleur de la face semblable à celle du miel, respirant comme ceux qui sont lassés de courir, le menton un peu long, la gorge rude, les mains grêles et tortues, les doigts longs et grêles, les côtes enflées.

Des criards.

Leur lèvre supérieure est éminente, et leurs gencives aussi.

Des éloquens.

Ils ont la voix grosse et résonnante (1).

(1) Il est à remarquer que les deux hommes les plus éloquens de l'antiquité, Démosthènes et Cicéron, ont eu chacun une voix très-grêle et très-foible. Stentor, si renommé parmi les Grecs à cause de sa voix tonnante, n'a guères été distingué par son éloquence; et tous nos faux-bourdons d'église seroient de bien pauvres orateurs, s'ils vouloient parler un instant de celui dont ils chantent les louanges avec une voix si bruyante et si sonore. Il est vrai

Des inexpéditifs.

Ils ont le corps petit, la chair sèche, ou ils ont le corps grand et la chair humide; ils coupent court en marchant, ou leur démarche est courte et lente, ou courte et prompte.

Les expéditifs ont des signes tout contraires.

Des hâtifs.

Leur corps est petit, leur tête fort petite, la couleur de leurs cheveux blonde-rouge, leur langue prompte, la couleur de leur chair jaune-rouge; leurs yeux sont reluisans, pers, couleur de sang, ou resplendissans et regardant de travers.

Des circonspects.

Ils ont la face maigre.

Des soucieux.

Leur face est maigre, leurs yeux ouverts, obscurs et humides, ou ils ne cillent point, ils sont humides et regardent paisiblement.

Des laborieux.

Leur face est grosse d'ossemens (1).

---

que le fameux Bridaine, si célèbre par ses travaux apostoliques, pouvoit se faire entendre de dix mille âmes assemblées en rase campagne.

(1) Ce signe distinctif est très-apparent dans la physionomie des hommes qui ont blanchi dans l'étude, et passé

Des foux méchans.

Ils ont les cheveux roides, la tête étroite et pointue, les oreilles de grandeur excessive, et un peu lâches, le cou rond, les talons aigus, le front dur et rude, les yeux obscurs, petits, secs, concaves, regardant fixement, les joues étroites et un peu longues, la bouche babillarde, longue ouverte, le corps un peu courbé, le ventre grand, les bras gros, les extrémités des pieds et des mains un peu longues, grasses et dures, la couleur un peu pâle, la voix bêlante, vilaine, petite et farouche.

Des brutaux.

Leurs cheveux sont épais; la couleur en est plus que rousse, les joues velues, le dos couvert de poil, les épaules élevées, les pieds courts et gras, les ongles crochus, étroits et longs ou charnus, les doigts courts et gros, les yeux pers, de couleur saffranée, les sourcils rassemblés et conjoints.

---

les nuits à éclairer leurs semblables. Il ne me faut pas d'autre indice pour reconnoître un savant. Ses veilles sont sillonnées sur son front et sur ses joues; ses pommettes éminentes et son menton pointu, sont à mes yeux le promontoire de la gloire et la carène de l'immortalité. Telle est la figure du C. Cuvier, le Buffon de notre siècle.

Des hommes de très-mauvais naturel.

Ils ont le nez oblique, le visage difforme, ou petit et de couleur de saffran, sans barbe, la parole un peu lâche, les épaules exténuées et leur sommet pointu, les yeux grands et émus, brillans, les paupières ouvertes, un peu tirant sur le blanc, et autour des yeux, du calcul de couleur de saffran, mêlé à celui de couleur de feu ; des cercles de couleur de sang environnent la prunelle ; les cils rudes, les paupières droites, le regard farouche et revêche ; ou des yeux petits, avec les paupières mobiles, ou rians, secs, regardant sourdement (1).

---

(1) L'expérience prouve de plus en plus qu'il est bien difficile de rencontrer dans un corps difforme, une âme intelligente et vertueuse ; aussi la laideur est-elle la compagne ordinaire de tous les vices. Il n'est aucun homme qui, avec une figure parfaitement belle, puisse être méchant ; la nature abhorre les contrastes, même ceux des énigmes de M. *Lucet*. Tous les malfaiteurs ont une physionomie rebutante; et il semble que la Providence ait voulu marquer sur leur front, le *cavete* jadis en usage dans la république romaine sur la corne des taureaux furibonds, pour prémunir la société entière contre les attaques de ses plus cruels ennemis.

CHAPITRE LVIII.

Des taches naturelles qui se trouvent à la face, et qui désignent, suivant leur position, en quelles parties du corps il s'en trouve de semblables.

Suivant Hali-Abhenragel, une tache au front en indique une autre à la poitrine, mais il ne désigne point en quelle partie elle est placée : Merlin dit que c'est le milieu de la partie droite, et qu'alors c'est aussi le même côté droit de la poitrine qui est marqué. Pour moi, je pense que la partie supérieure du front au-dessus des yeux correspond toujours en ce cas à la partie supérieure de la poitrine. Une autre tache au-dessous de la première, en indique une seconde sous les mamelles. S'il y a au côté droit, près les oreilles, une marque, l'autre qui lui correspond sera au côté; mais si elle étoit à la gauche, l'autre sera aux épaules vis-à-vis de la poitrine. Une tache près des sourcils en indique une autre au bas du ventre ; si elle touche les cils, la cor-

respondante sera au pénil; Hali assure qu'elle se trouvera à la poitrine. L'expérience prouve qu'une tache autour des oreilles du côté gauche, en dénote une aux fesses. Selon Mélampe, auteur grec, celui qui est marqué au ventre est gourmand et grand mangeur ; mais si la marque est entre les cils et les sourcils, celle qui lui correspond sera entre le nombril et les parties de la génération. Si l'on apperçoit une tache à la racine du nez, on peut être assuré d'en trouver une au prépuce. Mélampe dit que l'homme qui a le nez ou l'œil marqué, est démésurément porté à l'amour; il en est de même de la femme qui a une tache oblique au nez. Hali pense qu'une tache à l'oreille en indique une autre à la cuisse. Si elle est aux tempes, les omoplates seront marquées ; mais si l'on voit une autre marque au-dessous des narines, Hali assure qu'il y en a une pareille au milieu du bras, entre le coude et les épaules. La femme qui a une tache à la jambe, en porte une autre aux organes générateurs. Une marque autour de la bouche, vers la mâchoire, en dénote une autre à la ceinture; lorsque la joue droite est marquée, la fesse l'est également; si c'est la joue gauche, alors la tache sera sous les reins. Une marque au menton en désigne une autre à la

région de la rate. Suivant Hali, le cou correspond aux jambes, et les bras aux pieds. Si une marque paroît à la gorge, il y en a une autre au creux de l'estomac ; si elle est aux mains, la correspondante sera au membre génital. Un homme et une femme qui ont des taches aux mains sont l'un et l'autre très-féconds; et si ces deux êtres sont unis en mariage, leur postérité sera très-nombreuse. Lorsque l'on apperçoit une tache au-dessus du cœur chez l'homme, et au-dessus du tétin chez la femme, c'est un signe de méchanceté; mais ce sera un signe de bonté si la tache est au genou droit de la femme, comme ce sera un signe de fécondité si elle est au genou gauche.

Livio Agrippa de Montferrato s'est aussi occupé du même objet. Voici ce qu'il dit de ces taches.

Une marque à la région médiane et moyenne du front en indique une à la poitrine ; si elle est à la partie latérale et moyenne droite du front, celle qui lui correspond sera sous la mamelle. La tache au-dessus du sourcil, vers ses deux tiers antérieurs, en annonce une sur le pied. Lorsqu'elle est entre les deux sourcils, il s'en trouve une autre au creux de l'estomac ; mais elle sera auprès du nombril, si la marque

est au-dessus de la pommette. L'homme qui a une tache au bas de l'angle extérieur de l'œil, en porte une seconde à l'épaule ; si c'est à la partie latérale et antérieure du cou, il sera marqué au flanc. Une tache au côté de la bouche, en dénote une pareille à la cuisse ; si elle est au côté de la narine, il y en aura une semblable au ventre ; et une auprès des organes de la génération, si le côté antérieur du menton est tacheté. Le bras est toujours marqué, lorsque la tempe l'est également. Une tache à la partie supérieure du cou, en annonce une à la fesse ; et il y en a une aux reins lorsque l'on apperçoit quelque tache à la partie postérieure de la face sur le muscle masseter. Celui qui est marqué à la région supérieure de la mâchoire inférieure, l'est également sur l'épaule en tirant vers le flanc. Une tache sur la glande parotide en indique une autre à la fesse, près de l'anus ; si elle étoit sur la première dent molaire supérieure, on en trouveroit une semblable au dedans de la cuisse. Celui qui porte une marque entre le nez et la bouche, en aura une autre entre la poitrine et le nombril. Une tache au devant de l'oreille en dénote une à la jambe ; celle qui est un peu au-dessous de la racine du nez en indique une correspondante auprès de la verge ou

de la vulve. Enfin celui qui porte une tache à la région latérale et médiane de la mâchoire inférieure, en a une pareille au dos. — Nombre d'expériences m'ont confirmé plusieurs fois la vérité de ces observations; mes lecteurs pourront s'en convaincre par eux-mêmes; tout ce que j'ai écrit est le fruit d'une longue pratique, et je n'ai rien donné à l'imagination : quiconque voudra bien me juger d'après ma Physionomie, s'appercevra facilement que jamais dans aucune page de mon livre je n'ai cherché à l'induire en erreur. Porta passera, mais ses jugemens resteront, ...

ANALYSE

DE L'ESSAI

SUR LA PHYSIOGNONOMIE,

DE LAVATER.

INTRODUCTION.

JUSQU'A l'âge de vingt-cinq ans je ne m'étois pas avisé d'écrire un mot sur la physiognonomie, pas même de lire un ouvrage qui traitât de cette science, ni de faire des observations qui y fussent relatives, pas même d'en recueillir. Quelquefois cependant, à la première vue de certains visages, j'éprouvois une sorte de tressaillement qui duroit encore quelques instans après le départ de la personne, sans que j'en susse la cause, et même que je songeasse à la physionomie qui l'avoit produit. Ces impressions soudaines m'entraînoient quelquefois à juger, mais on se moqua de mes décisions; j'en rougis

et devins plus circonspect. Des années s'écoulèrent avant que je hazardasse de nouveau d'articuler un seul de ces jugemens subits, dictés par l'impression du moment. Mais je m'amusois quelquefois à crayonner les traits d'un ami, après l'avoir fixé et contemplé pendant quelques minutes. — J'ai eu, dès la première jeunesse, un penchant décidé pour le dessin, et sur-tout pour le portrait, mais avec aussi peu d'habileté que de patience dans l'exécution. Peu à peu mes sensations confuses se débrouillèrent en dessinant; les proportions, les traits, les ressemblances et les dissemblances me devinrent plus sensibles.....

Un jour que j'étais chez M. *Zimmermann*, je me mis à la fenêtre avec lui pour voir passer un cortège militaire, une physionomie qui m'étoit absolument inconnue me frappa assez pour m'en faire porter un jugement décisif; la réflexion n'y avoit aucune part, et je ne crus pas même avoir dit quelque chose de remarquable. M. *Zimmermann* me demanda aussitôt, avec une sorte de surprise, sur quoi je fondois ce jugement? Sur la tournure du cou, lui répondis-je. Et voilà l'époque proprement dite de mes recherches physiognonomiques.

L'homme est de tous les êtres de la terre le plus parfait, le plus rempli de vie.

Chaque

Chaque grain de sable est une immensité ; chaque feuille un monde, chaque insecte un assemblage d'effets incompréhensibles où la réflexion se perd : et qui pourroit compter les degrés intermédiaires depuis l'insecte jusqu'à l'homme !

En lui se réunissent toutes les forces de la nature, c'est l'extrait de la création, il est tout-à-la-fois le fils et le souverain de la terre, le souverain et le centre de toutes les existences, de toutes les forces, de toutes les vies du globe qu'il habite.

De tous les être organiques que les sens nous découvrent, il n'en est aucun où se rassemblent trois espèces de vie aussi différentes entre elles, et qui cependant se réunissent de la manière la plus merveilleuse pour ne former qu'un seul tout : la vie *animale*, la vie *intellectuelle* et la vie *morale*, dont chacun est de nouveau le concours des forces les plus diverses et toutefois les plus harmoniques.

Connoître, *desirer*, *agir*, — ou bien regarder et penser, sentir et être attiré, se mouvoir et résister; voilà ce qui rend l'homme un être *physique*, *moral* et *intellectuel*.

Cette triple vie de l'homme, bien qu'elle se réunisse en une seule dans chaque point du corps,

pourroit néanmoins être divisée par étages, et il y auroit matière à *physionomiser* là dessus, si nous vivions dans un monde moins dépravé. La vie *animale*, la plus basse et la plus terrestre, placée dans le ventre, s'étendroit jusqu'aux organes de la génération, qui seroient son foyer. La vie moyenne, ou la *morale*, résideroit dans la poitrine et auroit le cœur pour centre et pour foyer. La vie *intellectuelle*, comme la plus relevée, trouveroit son siége dans la tête, et l'œil seroit son foyer. Ajoutons que le visage est le représentant ou le sommaire de ces trois divisions : le front, jusqu'aux sourcils, miroir de l'intelligence ; le nez et les joues, miroir de la vie morale et sensible ; la bouche et le menton, miroir de la vie animale, tandis que l'*œil* seroit le centre et le *sommaire* de tout.

Pour remplir un système complet de physiognomonie, il faut considérer séparément la partie *physiologique*, ou le caractéristique extérieur des forces physiques et animales de l'homme ; l'*intellectuelle*, ou l'expression des facultés de l'entendement humain ; la *morale*, ou l'expression des facultés sentimentales ou sensibles de l'homme et de son irritabilité.

Chacune de ces trois classes sera divisée en deux parties générales, la *physiognomonie im-*

médiate, qui observeroit le caractère dans l'état de repos, et la *pathognomique*, qui l'étudieroit lorsqu'il est en action.

J'appelle *physiognomonie* le *talent de connoître l'intérieur de l'homme par son extérieur;* d'appercevoir, par certains indices naturels, ce qui ne frappe pas immédiatement les sens. Quand je parle de la physiognomonie en tant que science, je comprends, sous le terme de *physionomie*, tous les signes extérieurs qui se font remarquer immédiatement dans l'homme; chaque trait, chaque contour, chaque modification active ou passive, chaque attitude et position du corps humain; en un mot, tout ce qui peut servir à faire connoître immédiatement l'homme, soit actif, soit passif, et à le montrer tel qu'il est.

Dans le sens le plus étendu, la physionomie humaine, est, selon moi, l'extérieur, la surface de l'homme considéré soit dans l'état de repos ou de mouvement, soit en original ou en représentation. La physiognomonie seroit donc la science qui enseigne à connoître le rapport de l'extérieur avec l'intérieur, de la surface visible avec ce qu'elle embrasse d'invisible, de la matière animée et perceptible avec le principe non perceptible qui lui imprime ce caractère de vie, de l'effet manifesté avec la force cachée qui le produit.

Dans un sens plus restreint, la physionomie n'est que l'air du visage, et la physiognomonie la connoissance des traits du visage et de leur expression.

Il y a autant d'espèces possibles de physiognomonies qu'il y a de faces différentes sous lesquelles l'homme peut être considéré : de là, la physiognomonie anatomique, la physiognomonie des tempérammens, la médecinale, la morale, l'intellectuelle.

La physiognomonie est, dans un sens restreint, l'interprétation des forces, ou *la science qui explique les signes des facultés.*

La pathognomique est l'interprétation des passions, ou la science qui traite des signes des passions. La première envisage le caractère dans l'état de repos; l'autre l'examine lorsqu'il est en action.

Le caractère, dans l'état de repos, réside dans la forme des parties solides et dans l'inaction des parties mobiles.

Le caractère de la passion se trouve dans le mouvement des parties mobiles. Le mouvement est en raison de la force mouvante. La passion a un rapport déterminé avec l'élasticité de l'homme, ou cette disposition qui le rend susceptible de passions.

La physiognomonie indique le fond des facultés, et la pathognomique l'intérêt qui en est le produit.

La première considère l'homme tel qu'il est en général, celle-ci tel qu'il est dans le moment présent.

La physiognomonie est le miroir du naturaliste et du sage.

La pathognomique est le miroir des courtisans et des gens du monde. Tous les hommes la connoissent, mais peu s'entendent en physiognomonie.

Ces deux sciences sont inséparables pour l'ami de la vérité.

— Qu'est-ce que l'extérieur de l'homme ?

Sans doute ce n'est pas seulement la figure nue, et les gestes qui lui échappent sans réflexions, qui indiquent ses facultés internes et leur jeu.

Etat, condition, habitudes, possessions, vêtemens, tout concourt à le modifier, à le voiler... Tout ce qui entoure l'homme agit sur lui; mais d'un autre côté, il agit aussi sur ces objets extérieurs, et s'il en reçoit des modifications, lui-même modifie ses entours.

De là vient qu'on peut encore juger du caractère d'un homme par son habillement, sa

maison, ses meubles. C'est la nature qui nous forme, mais nous transformons son ouvrage, et cette métamorphose même nous devient naturelle. Placé dans ce vaste univers, l'homme s'y ménage un petit monde à part qu'il fortifie, qu'il retranche, arrange à sa manière, et dans lequel on retrouve son image.

Je vais développer quelques idées qui prouvent qu'il existe une physiognomonie, et qu'elle est l'expression véritable et visible des qualités intérieures, qui, par elles-mêmes, sont invisibles.

Tous les visages, toutes les formes, tous les êtres créés diffèrent entr'eux, non-seulement dans leurs classes, dans leurs genres, dans leurs espèces, mais aussi dans leur individualité.

Chaque individu diffère d'un autre individu de son espèce, et c'est là la vérité la plus importante en faveur de notre système.

Il n'est pas moins certain qu'il seroit tout aussi impossible de trouver deux caractères d'esprits parfaitement ressemblans, que de rencontrer deux visages d'une ressemblance parfaite. Cela seul ne doit-il pas suffire pour faire recevoir comme une proposition démontrée, que *cette différence extérieure du visage et de la figure doit nécessairement avoir un certain rapport, une analogie na-*

turelle avec la différence intérieure de l'esprit et du cœur.

On dit que la colère enfle les muscles, et on ne voudra pas que des muscles enflés et un caractère colérique soient considérés comme effet et cause!

Des yeux pleins de feu, un regard aussi prompt que l'éclair et un esprit vif et pénétrant se retrouveront cent fois ensemble, et il n'y auroit point de rapport entr'eux! Le visage de l'homme, ce miroir de la divinité, ce chef-d'œuvre de la création visible, n'offriroit point l'effet et la cause, nul rapport entre l'extérieur et l'intérieur, le visible et l'invisible, la cause et le produit! *Leibnitz* et *Newton* pouvoient-ils ressembler à un imbécile! Diroit-on que l'un de ces grands hommes a conçu la Théodicée dans un cerveau pareil à celui d'un Lapon, et que c'est dans une tête semblable à celle d'un Esquimaux, qui ne peut compter que jusqu'à six, et appele innombrable tout ce qui est au-delà, que l'autre a pesé les planètes et divisé les rayons du soleil?....

N'y a-t-il pas une physionomie pour le médecin, pour l'agriculteur, pour le marchand, pour l'homme de société, et sur-tout pour le peintre?

Chaque insecte connoît son ami et son ennemi;

chaque enfant aime ou craint, sans savoir pourquoi, et uniquement par un tact physiognomonique. Si chaque fruit a une physiognomonie qui lui est propre, pourquoi le roi de la nature n'en auroit-il pas ? (1)

---

(1) Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi certains hommes, d'un grand mérite, se sont obstinés à nier l'existence de la physiognomonie. Quoi ! la nature auroit refusé à l'homme ce qu'elle a si libéralement accordé aux animaux ! Tous les êtres organisés ont une physionomie qui leur est propre, c'est sur elle que nous fixons notre choix, à l'égard de ceux que nous destinons à nos besoins ou à nos plaisirs ; et quand il s'agiroit de juger nos semblables, nous serions privés des signes propres à nous les faire connoître, aimer ou haïr ! La société n'offre-t-elle pas tous les jours aux anti-physionomistes les plus entichés, des preuves matérielles de leur erreur ? Avant de choisir leurs amis, oublient-ils eux-mêmes d'examiner, sur les traits les plus apparens, le caractère, les penchans et les habitudes qui les distingueront ? Les relations sociales ne sont qu'un échange perpétuel d'affinités ou de répulsions physionomiques ; c'est un commerce journalier auquel la société doit son existence, son repos et sa tranquillité ; et quiconque s'efforce de le détruire, est, à mes yeux, l'ennemi du genre humain, parce qu'il cherche à confondre malicieusement le vice avec la vertu.

CHAPITRE PREMIER.

AUTORITÈS.

I.

Salomon.

L'HOMME malin et corrompu marche avec une bouche de travers; il fait signe de ses yeux; il parle de ses pieds; il désigne de ses doigts. *Proverb.* VI. 12, 13.

Il cligne des yeux pour machiner des renversemens; et tandis qu'il se mord les lèvres, il exécute le mal. *Proverb.* XVI. 30.

La sagesse paroît sur le visage du sage; mais les regards du fou parcourent les bouts de la terre. *Proverb.* XVII. 24.

Les yeux hautains et le cœur enflé. *Proverb.* XXI.

II.

Jésus, fils de Sirach.

Le cœur de l'homme change son visage, soit en bien, soit en mal. La face joyeuse est la

marque du cœur qui est dans la prospérité. *Ecclésiastique*, XII. 13, 29, 30.

L'habillement du corps, le ris des dents et sa démarche, font connoître quel il est. *Ecclésiastique.* XIX. 26, 27.

La méchanceté de la femme change son visage.

III.

Cicero.

« Figuram corporis habilem, et aptam ingenio humano dedit natura; nam cum cæteras animantes abjecisset ad pastum, solum hominem erexit, ad cœlique quasi cognitionem domiciliique pristini circonspectum excitavit. Tum speciem ita firmavit oris, ut in eâ penitus reconditos mores effengiret; nam et oculi nimis arguti, quemadmodum animo affecti sumus, loquuntur; et is qui appelatur vultus, qui nullus in animante esse præter hominem potest, indicat mores; cujus vim græci norant, nomen omnino non habent. Omitto opportunitates habilitatesque reliqui corporis, moderationem vocis, orationis vim, etc. *De legibus*, 1, 9. »

IV.

Montagne.

Il n'est rien plus vraisemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit. Je ne puis dire assez souvent combien j'estime la beauté,

qualité puissante et avantageuse... : non-seulement aux hommes qui me servent, mais aux bêtes aussi : je la considère à deux doigts près de la bonté. Liv. III, ch. XII.

V.

Bacon.

« Descriptio, qualis possit haberi notitia de animâ ex habitu corporis aut de corpore, ex accidentibus animæ duas nobis peperit artes, utramque predictionis, etc., etc., de *Augus.* Sc. *lib.* IV.»

V I.

Leibnitz.

Si les hommes s'étudient davantage à observer les mouvemens extérieurs qui accompagnent les passions, il seroit difficile de les dissimuler. Quant à la honte, il est digne de considération, que des personnes modestes ressentent quelquefois des mouvemens semblables à ceux de la honte, lorsqu'elles sont témoins seulement d'une action indécente. *Nouveaux Essais sur l'entend. hum.*, liv. XI, ch. 20.

V I I.

Ernesti.

« Ex eo etiam animi corporisque cernitur conspiratio, quod sui solet naturalis corporis habitus cum habilitatibus propensionibusque animi con-

sentire, ut ex oratione, incessu, colore de animi ingeniique ratione conjectura fieri possit, etc. *Init. solid. doctr.*, pag. 170. »

VIII.

Sulzer.

Quelque frivole que paroisse à la plupart des hommes la physiognomonie, ou la science de découvrir le caractère de l'homme par son visage et sa figure, il est cependant très-vrai que toute personne attentive et qui a un peu de sensibilité, possède cette science, au moins jusqu'à un certain degré, puisqu'elle découvre, à n'y pouvoir s'y méprendre, dans la physionomie et le maintien d'un homme, ce qui, au moment actuel, se passe dans son intérieur : *nous voyons l'âme dans le corps;* ainsi nous pouvons dire : *Le corps est l'image de l'âme, ou l'âme elle-même rendue visible.* Théorie gén. des Beaux-Arts, *partie II, art.* Portraits.

IX.

Wolf.

Nous savons que rien ne se passe dans l'âme sans produire un changement dans le corps. . . . Les linéamens du visage servent à former son expression, et cette expression est vraie toutes les fois que l'homme est exempt de contrainte.

Ainsi ces linéamens décèlent les inclinations naturelles quand on les considère dans leur vraie position. *Pensées philosophiques sur la conduite des hommes*, §. 213, 214, 216, 219.

X.

Gellert.

Ce qui plaît ou rebute le plus dans l'air d'une personne, c'est le caractère de l'esprit et du cœur qui se peint sur le visage et dans les yeux. Une âme honnête, douce et paisible, exempte d'orgueil et de remords, remplie de bienveillance et d'humanité; une âme supérieure aux sens et aux passions, se découvre aisément sur la physiognomie et dans toute l'action du corps. *Leçons de morale, pag.* 303 — 307.

X I.

La Chambre.

La nature a répandu l'âme de l'homme au dehors, et il n'est pas besoin de fenêtre pour voir ses mouvemens, ses inclinations et ses habitudes, puisqu'elles paroissent sur le visage, et qu'elles y sont écrites en caractères si visibles et si manifestes. *L'art de connoître les hommes, page* 1.

De tous les auteurs qui ont traité expressément de la physiognomie, il n'en est point qui

me paroisse aussi profond, aussi vrai, aussi sublime et aussi précis que *Herder*, dans son livre *de la Plastique : Observations sur la forme et la figure, tirées du songe de Pigmalion*; *Riga, chez Hartknoch*, 1778.

Le morceau suivant est, pour ainsi dire, un abrégé de physiognomie, il est tiré de l'ouvrage précité.

« Le cou sur lequel la tête est appuyée, montre, non ce qu'il est dans l'intérieur de l'homme, » mais ce qu'il veut exprimer ; il désigne la » *fermeté* et la *liberté*, ou bien la molesse et » la douce flexibilité. Tantôt son attitude noble » et dégagée annonce la dignité de la condition, tantôt en se courbant il exprime la résignation du martyre, et tantôt c'est une colonne, » emblême de la force d'Alcide.

» Le front est le siége de la sérénité, de la » joie, du noir chagrin, de l'angoisse, de la » stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté ; » c'est une table d'airain où tous les sentimens » se gravent en caractères de feu.

» A l'endroit où il s'abaisse, l'entendement » paroît se confondre avec la volonté ; c'est ici » où l'âme se concentre et rassemble des forces » pour se préparer à la résistance.

» Au-dessous du front commence sa belle

» frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans
» sa douceur ; arc tendu de la discorde, lors-
» qu'il exprime le courroux : ainsi, dans l'un et
» l'autre cas, c'est le signe annonciateur des
» affections. Je ne connois point d'aspect plus
» attrayant pour l'observateur éclairé, qu'un
» angle fin, bien prononcé, et qui se termine
» avec grace entre le front et l'œil.

» Le *nez* met un ensemble à tous les traits du
» visage; il forme, pour ainsi dire, une mon-
» tagne de séparation entre deux vallées oppo-
» sées. — La racine du nez, son dos, sa pointe,
» son cartilage, les ouvertures par laquelle as-
» pire la vie ; — que de signes expressifs de
» l'esprit et du caractère!

» Les yeux, à n'en juger même que par l'a-
» touchement, sont, par leur forme, des fenêtres
» de l'âme, des globes diaphanes, des sources
» de lumière et de vie; le simple tact découvre
» que leur forme, artistement arrondie, leur
» coupe et leur grandeur, ne sont pas des objets
» indifférens. Il n'est pas moins essentiel d'ob-
» server si l'os de l'œil avance beaucoup, ou s'il
» se perd imperceptiblement ; si les tempes se
» creusent en cavernes, ou présentent une sur-
» face unie.

» En général, la région où se rassemblent les

» rapports mutuels entre les sourcils, les yeux
» et le nez, est le siége de l'expression de l'âme
» dans notre visage, c'est-à-dire l'expression de
» la volonté et de la vie active.

» Le sens noble, profond et occulte de l'ouïe
» a été placé par la nature aux côtés de la tête,
» où il est caché à demi; l'homme devoit ouïr
» pour lui-même, aussi l'oreille est-elle dénuée
» d'ornemens : la délicatesse, le fini, la profon-
» deur, voilà sa parure.

» J'arrive à la partie inférieure de la face hu-
» maine que la nature environne d'un nuage
» dans les mâles, et sans doute avec raison :
» c'est ici que se développent sur le visage les
» traits de la sensualité qu'il convenoit de cacher
» dans l'homme; chacun sait combien la lèvre
» supérieure caractérise le *goût*, le *penchant*,
» l'*appétit*, le sentiment de l'amour; que l'or-
» gueil et la colère la courbent, que la finesse
» l'aiguise, que la bonté l'arrondit, que le liber-
» tinage l'exerce et la flétrit, que l'amour et le
» désir s'y attachent par un attrait inexprima-
» ble. L'usage de la lèvre inférieure est de lui
» servir de support. — Rien de mieux articulé
» dans l'homme que la lèvre supérieure à l'en-
» droit où elle ferme la bouche. Il est encore de
» la plus grande importance d'observer l'arran-

» gement

» gement des dents et la conformation des joues.
» Une bouche délicate et pure est peut-être une
» des plus belles recommandations, la beauté
» du portail annonce la dignité de celui qui
» doit y passer ; ici, c'est la voix, interprête du
» cœur et de l'âme, l'expression de la vérité,
» de l'amitié et des plus tendres sentimens.

» La lèvre inférieure commence déjà à fer-
» mer le *menton*, et l'os de la mâchoire qui
» descend des deux côtés la termine. — Comme
» il arrondit tout l'ellypse du visage, il peut être
» regardé comme la véritable clef de la voute
» de l'édifice. Pour répondre à la belle propor-
» tion des Grecs, il ne doit être ni pointu, ni
» creux, mais uni, et sa chute doit être douce,
» insensible ; la difformité est hideuse. »

La physiognomonie peut devenir une science aussi bien que tout ce qui porte le nom de science ; aussi bien que la physique, car elle appartient à la physique ; aussi bien que la médecine, puisqu'elle en fait partie : que seroit la médecine sans *séméïotique*, et la *séméïotique* sans physiognomie ? etc. etc.

CHAPITRE II.

De l'universalité du tact physiognomonique.

Nous entendons par tact physiognomonique la sensation et les conjectures que font naître certaines physionomies, d'après lesquelles nous jugeons du caractère moral qu'elles annoncent de l'intérieur de l'homme dont nous voyons le visage et le portrait.

Ce sentiment ou ce tact est très-général, c'est-à-dire qu'il *n'est point d'homme* (et même point d'animal) *qui n'ait reçu un tact physiognomonique*, aussi bien que des yeux pour voir. Chacun éprouve des sensations différentes, selon la différence des physionomies qui les occasionnent; chaque figure laisse des impressions que telle autre n'auroit point produites.

Parcourez l'*Iliade*, le *Messie* de Kloctock, le *Lutrin* de Boileau, par-tout vous trouverez des passages physiognomoniques, des portraits frappans, pleins de vérité et d'énergie, où le poète, en décrivant les traits, l'attitude et la figure d'un

personnage, expose en quelque sorte un caractère moral et la situation où il se trouve.

Je vais examiner les caractères auxquels on peut reconnoître ceux qui ne sont pas destinés à être physiognomistes, et ceux qui ont de grandes dispositions à le devenir, et de tracer en même temps le portrait du vrai physionomiste... Un physionomiste manqué, dont l'esprit est foible et le cœur corrompu, est, selon moi, le plus méprisable et le plus dangereux des êtres qui rampent sur la terre.

Sans les avantages de la figure, personne ne deviendra bon physionomiste : les plus beaux peintres sont devenus aussi les plus grands peintres. *Rubens*, *Vandyke*, *Raphaël*, qui offrent trois degrés de beautés mâles, sont aussi trois génies de la peinture, mais chacun d'un ordre différent. Les physionomistes les mieux partagés du côté de l'extérieur, seront toujours aussi les plus habiles.

Ceux qui jadis étoient marqués de quelques défauts corporels, les aveugles, les boiteux, ceux qui avoient le nez écrasé ou la taille contrefaite, n'osoient point approcher de l'autel du seigneur ; de même l'entrée du sanctuaire de la physiognomonie doit être fermée à

tous ceux qui s'y présentent avec un cœur pervers, des yeux lâches, un front mal conformé, une bouche de travers. « L'œil est la lumière » du corps ; si ton œil est simple, ton corps sera » éclairé; mais si ton œil est mauvais, tout ton » corps sera ténébreux. . . . . »

Celui qui a dit : qu'importe la figure d'un homme ; je m'arrête uniquement aux actions, et non pas au visage. Celui qui a dit ou aura pu dire : tous les fronts me paroissent égaux, je n'aperçois aucune différence entre les oreilles, ou quelque chose d'équivalent, ne deviendra jamais physiognomiste.

Celui qui voit un inconnu s'avancer vers lui pour demander un service, ou pour traiter de quelqu'affaire, et qui n'éprouve pas au même instant quelque chose qui l'attire ou le repousse, un mouvement secret d'affection ou d'aversion, celui-là, dis-je, ne sera jamais physiognomiste.

Celui qui, en examinant les antiques, n'aperçoit pas dans *Cicéron* une tête intelligente et lumineuse, dans *César* un caractère entreprenant, dans *Solon* une profonde sagesse, dans *Brutus* une fermeté inébranlable, dans *Platon* une sagesse divine ; ou bien celui qui, considérant les médaillons modernes, ne voit pas, au

premier coup-d'œil, dans *Montesquieu* la plus haute sagacité dont l'homme puisse être doué ; dans *Haller* un regard serein et réfléchi, et le goût le plus épuré ; dans *Locke* un profond penseur ; dans *Voltaire*, le satirique le plus spirituel : celui-là, dis-je, ne deviendra jamais un physiognomiste supportable.

Celui qui n'éprouve pas un mouvement de respect, lorsqu'il surprend quelqu'un faisant le bien, sans se croire aperçu ; celui que la voix de l'innocence, le regard ingénu de la pudeur non profanée, l'aspect d'un bel enfant qui dort dans le sein de sa mère, penchée sur lui et respirant son haleine ; — celui que le serrement de main d'un ami fidèle et le langage de ses yeux attendris, ne touche point ; — celui qui, même indifférent sur tous ces objets, peut même en détourner la vue avec un ris moqueur, égorgera plutôt son père qu'il ne deviendra physiognomiste.

Mais que faut-il donc pour l'être ? quelles seront les dispositions, les talens, les qualités du physiognomiste ?

D'abord, comme je l'ai déjà observé, il faut une figure avantageuse, un corps bien constitué, une organisation fine, des sens faciles à émouvoir, et qui transmettent facilement à l'âme l'im-

pression des objets extérieurs, sur-tout un regard pénétrant, prompt et sûr.

Des sens subtils invitent l'esprit à observer, et à son tour l'esprit d'observation perfectionne les sens et doit les maîtriser.

A une profonde sagacité, le vrai physiognomiste doit joindre une imagination vive et forte, un esprit prompt et subtil ; il lui faut de l'imagination pour s'imprimer tous les traits avec netteté et sans effort ; pour se les rappeler facilement et aussi souvent qu'il le veut, pour classer les images dans sa tête ; — il doit avoir de l'esprit pour trouver la ressemblance des signes découverts avec d'autres objets : par exemple, il aperçoit dans une tête ou dans un front quelque chose de caractéristique, ces traits s'impriment aussitôt dans son imagination, et son esprit lui fournit des ressemblances qui aident à déterminer ces images, et leur prêtent plus de signes et d'expressions ; il doit être habile à saisir des approximations pour chaque trait caractéristique observé, et en déterminer les degrés à l'aide de son esprit. L'esprit seul crée et forme le langage physiognomique, langage si pauvre jusqu'à présent : sans une grande richesse de langage, personne ne deviendra un habile physiognomiste. Non-seulement le physiognomiste doit

posséder sa langue à fond, il doit être aussi le créateur d'un langage nouveau, également précis, agréable, naturel et intelligible.

Tous les règnes de la nature, tous les ouvrages du génie, de l'art et du goût, tous les magasins de mots doivent fournir à ses besoins.

Utilité du Dessin.

S'il veut être sûr de ses jugemens, s'il veut que ses déterminations portent une empreinte de solidité, l'art du dessin lui devient indispensable. Un peintre habile dans la théorie de son art, et qui en même temps l'a exercé ; un médecin versé dans la connoissance du sien, et qui a déjà vu un grand nombre de malades, ne peuvent-ils pas raisonner sur la peinture et la médecine avec bien plus de justesse et de certitude, que d'autres qui ont autant ou même plus de théorie, mais auxquels manque la pratique. Le dessin est la langue naturelle de la physiognomonie, sa première et sa plus sûre expression : c'est un puissant secours pour l'imagination, et l'unique moyen d'établir avec certitude, de désigner, de rendre sensible une infinité de signes, d'expressions et de nuances, qui ne sauroient être décrits par des mots, ni d'aucune autre manière que par le dessin. Nombre d'observations importantes doivent nécessairement échapper au physionomiste qui ne dessine point avec aisance,

avec précision et d'une manière caractéristique; il ne pourra ni les retenir, ni les communiquer à d'autres.

Une étude non moins indispensable pour lui est celle de l'anatomie du corps humain; il doit bien connoître non-seulement les parties qui sont exposées à la vue, mais aussi le rapport, l'arrangement et la séparation des muscles, savoir bien distinguer la proportion et la liaison de tous nos vaisseaux et de tous nos membres; avoir l'idéal de la plus haute perfection du corps humain, non-seulement pour apercevoir au premier coup-d'œil chaque irrégularité dans les parties solides et musculeuses, mais aussi pour indiquer d'abord toutes ces parties par leur nom, ensorte que la langue physiognomique lui soit très-familière.

Il doit posséder encore la physiologie, ou la science de la perfection du corps humain dans l'état de santé; de plus, il faut qu'il connoisse bien les tempéramens, c'est-à-dire, non-seulement la couleur, l'air et toutes les apparences qui résultent des différens mélanges du sang et des humeurs, mais encore les parties qui forment la substance du sang et leurs diverses proportions; sur-tout il doit s'attacher aux signes extérieurs de la constitution du système nerveux; car

dans l'étude des tempéramens, cette partie est bien plus essentielle que la théorie du sang.

Mais de toutes les connoissances du physionomiste, la plus importante est celle du cœur humain : combien il doit être attentif à examiner, à observer et à dévoiler son propre cœur! cette science si difficile, si nécessaire, il devroit la posséder au plus haut degré de perfection possible ; ce n'est qu'à proportion de la connoissance qu'il aura acquise de lui-même qu'il sera capable de connoître les autres.

Indépendamment de l'utilité générale qu'il y a d'observer le cœur humain, et sur-tout le sien propre, de connoître la filiation des penchans et des passions, leur affinité et leurs rapports, leurs symptômes et leurs déguisemens, une raison particulière oblige le physionomiste à se livrer à cette étude. Pour l'indiquer, j'emprunterai les termes d'un critique qui rendoit compte de mes premiers essais physiognomoniques. « Les sensations que l'observateur éprouve en » considérant quelque objet, outre certaines » nuances dont il est singulièrement frappé, et » qui souvent n'existent que pour lui seul, car » elles peuvent se rapporter seulement à la cons- » titution individuelle de ses facultés intellec- » tuelles, et au point de vue particulier sous

» lequel il envisage tous les objets dans le monde
» physique et moral. »

Addition.

En traçant ainsi le caractère du vrai physionomiste, j'ai prononcé mon propre arrêt, c'est-à-dire, ma condamnation. Ce n'est point une fausse modestie, c'est une intime conviction qui me fait dire que je suis très-éloigné d'être un physionomiste, je n'en suis que le *fragment* (1).

(1) Ce jugement, que Lavater portoit de lui-même, n'a jamais été ratifié par ses contemporains, et ne le sera pas non plus par la postésité. Depuis Aristote jusqu'à nos jours, je ne connois aucun physionomiste qui ait eu plus de talent que le pasteur de Zurich. Les richesses dont ses quatre gros volumes *in-folio* abondent, sont un trésor inépuisable ; et le grand nombre de desssins et de portraits qu'on y admire, formera toujours un des plus beaux monumens que l'esprit humain ait pu élever à l'art physiognomique. Quelques Zoïles ridicules ont pu faire boire à Lavater le calice d'amertume, et regarder son livre comme l'almanach des rêveries ; mais son génie a triomphé de toutes leurs attaques, semblable à l'éléphant qui, dans ses courses journalières, écrase majestueusement sous ses pieds les insectes venimeux qui le piquent. L'ouvrage de Lavater sera toujours, osons le dire, aux yeux des artistes et des hommes de bon goût, le panthéon de la physiognomonie.

CHAPITRE III.

De l'harmonie entre la beauté morale et la beauté physique.

« Est-il un rapport, une harmonie sensible » entre la beauté morale et la beauté physique? » entre la difformité morale et la laideur cor- » porelle ? ou bien y a-t-il une disconvenance » réelle entre la beauté morale et la difformité » physique ? entre la difformité morale et la » beauté corporelle ? » C'est une question qu'il convient de résoudre; des millions de voix s'accordent dans la nature à l'affirmer, et il s'agit cependant de l'établir par des preuves.

Un mouvement, une direction des traits souvent répétés, produisent enfin une impression durable sur les parties molles du visage, et influent même dès l'enfance sur les parties osseuses. (1) Une impression gracieuse mille fois répétée se grave et forme sur le visage un beau trait permanent ; — de même une impression désagréable, souvent répétée, laisse enfin sur le visage

(1) Proposition fondamentale de l'art de connaître les hommes d'après l'inspection du visage.

un trait difforme et habituel. Plusieurs de ces traits agréables et réunis dans la même physionomie produisent ensemble (toutes choses égales d'ailleurs) un beau visage ; et la réunion de plusieurs traits désagréables rendent un visage laid.

Certaines situations d'esprit, souvent répétées, produisent des penchans; les penchans deviennent habitudes , et de celles-ci naissent les passions, d'où on peut déduire cette proposition générale :

« La beauté et la laideur du visage ont un » rapport étroit avec la constitution morale de » l'homme ; ainsi plus il est moralement bon, » plus il est beau ; plus il est moralement mau- » vais , plus il est laid. »

Tout déréglement moral influe plus ou moins sur le physique, l'altére, l'énerve et le dégrade ; tout au contraire , l'énergie, l'activité morale préviennent cette dégradation, et disposent à tout ce qui est beau , honnête , par conséquent elles créent aussi l'expression de tout ; des beautés de toute espèce.

Le déréglement s'accroît de degrés en degrés, et produit alors des caricatures variées entr'elles suivant la nature du vice dominant ; et cet effet a toujours lieu, à moins que le mal ne soit contre-

balancé par un desir ardent de rentrer dans le chemin de la vertu.

La vertu et le vice, les bonnes et les mauvaises mœurs, dans le sens le plus étendu, ont, à bien des égards, une influence médiate sur la beauté ou la laideur des enfans. Cette considération peut servir de réponse à la question suivante : « Pour-» quoi ce jeune homme, élevé dès sa première » enfance avec le plus grand soin, devenu si » docile, si vertueux, si supérieur à son père, » enlevé par une mort prématurée, pourquoi, » dis-je, a-t-il dans la physionomie quelque » chose de si rebutant et de si désagréable? — » d'où vient qu'il l'a conservée telle, falloit-il de-» mander? ou plutôt encore, pourquoi l'a-t-il » héritée, ou reçue dans le sein maternel?... »

Je connais peu d'erreurs plus grossières et plus palpables que celle-ci, quoique soutenue par de bonnes têtes ; tout dépend chez l'homme de l'éducation, de la culture, de l'exemple, et non de l'organisation et de la formation primitive ; celles-ci sont par-tout les mêmes.

Cette opinion est insultante pour l'humanité, et sans cesse démentie par l'expérience.

Autant il est impossible de trouver deux hommes qui aient entre eux une ressemblance parfaite, autant l'est-il de trouver un enfant qui, dans la

première heure de sa vie, ressemble parfaitement à un autre, né en même-temps que lui.

Qu'on enlève à une mère qui n'est point destituée de sentimens, l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, pourvu seulement qu'elle ait pu le fixer avec quelque attention pendant deux minutes, elle saura bientôt le retrouver, l'eût-on mêlé parmi cent nouveaux nés de la même ville ou de la même contrée, quelque ressemblance qu'il y ait alors entre eux.

De plus, c'est un fait notoire que tous les enfans nouveaux nés, que ceux qui sont plus avancés en âge, ont une ressemblance frappante avec leur père ou leur mère, quelque fois même avec l'un et l'autre, tant pour la conformation que pour certains traits particuliers. (Il seroit curieux d'examiner dans un fragment particulier sur les physiognomonies de famille, comment elles se conservent d'une génération à l'autre, et se reproduisent toujours avec une ressemblance si distincte, qu'après avoir mêlé plusieurs portraits de famille parmi un grand nombre d'autres pris au hazard, on peut les retrouver sans peine.)

L'expérience constate qu'il y a une ressemblance pareille entre le caractère moral des enfans, sur-tout des cadets, et celui du père ou de

la mère, et quelquefois de tous les deux en même temps.

N'arrive-t-il pas souvent que nous retrouvons trait pour trait dans le fils, le caractère, le tempérament et la plupart des qualités morales du père ? Et combien de fois le caractère de la mère ne reparoît-t-il pas dans la fille ou bien dans le fils, et celui du père dans la fille ?

Une preuve que cette ressemblance ne provient ni de l'éducation, ni des circonstances, c'est que des frères et sœurs élevés avec le même soin, et placés dans la même situation, ont souvent néanmoins des caractères tout-à-fait opposés ; et cet écrivain qui avoit tant à cœur de perfectionner l'éducation, n'a-t-il pas supposé, en établissant des principes, en indiquant des règles pour diriger de la manière la plus avantageuse les bons ou mauvais penchans qui s'annoncent dans la première jeunesse ; n'a-t-il pas supposé, dis-je, que les dispositions morales ne sont pas les mêmes dans les individus, et qu'elles varient dans chaque enfant ?

Les traits et la forme se transmettent par la naissance.

Les dispositions morales se transmettent de même.

Je connois deux époux (et les exemples de ce

genre ne sont pas rares), l'un , c'est le mari , est d'une vivacité effrayante, ardent , impétueux, emporté, et qui plus est esclave des voluptés les plus grossières ; son teint annonce en effet ce mélange d'impétuosité et de sensualité ; l'enflure de ses traits , leur grossièreté , leur vacillation perpétuelle , l'inquiétude de ses mouvemens, tout en lui décèle le trouble qui l'agite et les désirs qui le tourmentent. Sa femme au contraire, d'un tempérament moitié sanguin , moitié mélancolique, a l'âme noble et ornée des vertus douces de son sexe; elle a le teint beau , les traite réguliers et gracieux , et son air affable et serein est l'expression modeste du contentement intérieur dont elle jouit : ces époux ont deux fils en bas âge, dont l'un a autant de conformités morales avec le père que l'autre avec la mère. On en a eu déjà des preuves réitérées , on vous en prévient , et l'on vous présente ces deux enfans ; dans l'un , vous observerez un regard farouche , des traits plus grossiers , des sourcils plus épais , une bouche insolente , un teint basané ; — l'autre a le regard doux , le teint blanc , en un mot , c'est l'image de sa mère , et croirez-vous alors que celui-ci ressemble au père quant au moral , et que le premier à cet égard ressemble à la mère ; ou bien direz-vous, j'ai peine à le deviner ; mais

il

Il est possible après tout que l'enfant dont le visage m'offre les traits du père, ressemble à la mère quant aux qualités de l'âme ? qui n'apercevroit ici une absurdité manifeste ? ou plutôt qui ne sentiroit pas la vérité du contraire ?

Si ce raisonnement est juste, s'il est vrai que les difformités de l'âme, combinées avec celles du corps, et la beauté corporelle jointe à celle de l'âme, peuvent passer d'une génération à l'autre, voilà ce qui explique pourquoi tant de gens que la nature avoit doués d'une figure agréable, et qui viennent à se pervertir, ne sont pas cependant aussi laids que d'autres ; et pourquoi tant de personnes au contraire à qui la nature avoit refusé la beauté, et qui sont parvenues à se perfectionner considérablement et à devenir très-vertueuses, restent néanmoins bien inférieures du côté de la figure à d'autres qu'elles égalent ou surpassent en vertu ? . . . .

Choisissez des hommes d'une beauté accomplie, supposez qu'eux et leurs enfans contractent de mauvaises mœurs, se livrent à des passions déréglées, et se dépravent de plus en plus jusqu'à tomber dans tous les excès du vice ; combien leurs physionomies se dégraderoient-elles de génération en génération ! bientôt on ne trouvera plus dans leurs familles que des visages grossiers,

charnus, défigurés, bouffis, ou d'une maigreur excessive, en un mot, les plus hideuses caricatures. Combien d'enfans ne voit-on pas, qui déjà sont l'image parfaite de parens entièrement corrompus, et dont l'éducation fomente encore les vices naturels. Dieu ! jusqu'à quel point l'homme ne déchoit-il pas de la beauté dont ta main libérale l'avoit pourvu ? Créé à ton image, il se dégrade au point d'être un sujet de douleur et d'effroi pour l'ami de l'humanité. — Vices, passions, sensualité, intempérance, débauche, paresse, avarice, méchanceté, que d'horreurs vous présentez à mes regards, combien vous défigurez mes frères !

Ajoutez à cela une considération qui en est inséparable, et que nous tâcherons de développer dans la suite, c'est que le système osseux avec ses chairs, tout l'ensemble du corps, — figure, voix, démarche, odeur, — tout en un mot est en rapport avec le visage, et sujet à s'altérer ou à s'embellir en même temps que lui : parcourez un hôpital, une maison de force, dont les habitans forment un assemblage de gens vicieux, fainéans, libertins, adonnés à l'ivrognerie et couverts de haillons, — comparons-les avec une confrairie plus honnête, quelles que soient d'ailleurs ses imperfections, ses défauts, comparons-les

avec une assemblée de Mennonites, ou seulement avec une communauté d'artisans laborieux, et vous serez pleinement convaincu de mon assertion.

Mais si l'homme est sujet à des chûtes, il peut aussi s'en relever; et même ensuite atteindre à un degré supérieur à celui dont il étoit descendu ; choisissez parmi les enfans des parens les plus laids ceux qui sont déjà leur image vivante, — qu'ils soient élevés loin de leurs parens, dans une école publique bien ordonnée, et vous serez frappé de voir combien leur laideur sera diminuée. Placez-les, lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de raison, dans des circonstances qui ne leur rendent pas la pratique de la vertu trop difficile, et où ils ne soient pas exposés à des tentations extraordinaires, et qu'ils se marient entre eux. Supposons qu'ils aient tous conservé, au moins jusqu'à un certain point, le gout du bon et de l'honnête, et qu'ils aient pris soin de transmettre à leurs enfans les principes qu'ils ont reçus : supposons encore que ceux-ci s'unissent par le mariage; à moins qu'il ne fût survenu des événemens tout-à-fait extraordinaires, combien on les verroit s'embellir de génération en génération, non-seulement quant aux traits du visage et à la conformation des parties solides de la tête, mais quant à l'ensemble de la

figure et à tous égards ; car il est certain qu'associés à d'autres qualités louables et au contentement d'esprit, l'amour du travail, la tempérance, la propreté, ne sauroient manquer de produire de belles chairs, un beau teint, une taille bien conformée, un maintien libre, un air serein ; tandis que les difformités, qui sont la suite des maladies et des infirmités, doivent être plus rares, puisque les vertus dont nous venons de parler contribuent à entretenir la santé et à donner au corps une bonne constitution ; en un mot, il n'est chez l'homme aucune espèce de beauté physique, — ni aucune des parties de son corps qui ne puisse recevoir de la vertu et du vice, (pris dans le sens le plus général) une impression bonne ou mauvaise.

Je ferai voir, en parlant des lignes de la physiognomie, qu'on peut déterminer mathématiquement par les simples contours du crâne, la mesure des facultés intellectuelles, ou du moins les degrés relatifs de la capacité de talens.

Je pose en principe qu'en formant un angle droit du zenith et de l'extrémité de la pointe horizontale du front, pris en profil, et en comparant les lignes horizontales et perpendiculaires, et leur rapport avec la diagonale, on peut en général connoître la capacité du front par le rapport qui se trouve entre ces lignes.

Le front d'un idiot, né tel, diffère essentiellement dans tous ses contours du front d'un homme de génie, reconnu pour tel. Faites des essais, et vous trouverez toujours qu'un front dont la ligne fondamentale est plus courte des deux tiers que sa hauteur, est décidément celui d'un idiot; plus elle est courte cette ligne et disproportionnée à la hauteur perpendiculaire du front, plus elle marque de stupidité ; au contraire, plus la ligne horizontale est prolongée et conforme à sa diagonale, plus le front qu'elle caractérise annonce d'esprit et de jugement. Appliquez l'angle droit d'un quart de cercle sur l'angle droit du front, tel que nous l'avons proposé ; plus les rayons, — ceux, par exemple, entre lesquels il y a une distance de dix degrés, — plus, dis-je, les rayons se raccourcissent dans un rapport inégal, plus la personne sera stupide : — et, d'un autre côté, plus il y aura de rapports entre ces rayons, plus ils indiqueront de sagesse. Quand l'arc du front, et surtout le rayon horizontal excédent l'arc du quart de cercle, on peut compter que les facultés intellectuelles sont essentiellement différentes de ce qu'elles seroient si cet art de front étoit parallelle, ou enfin s'il étoit non parallelle avec l'arc du quart de cercle.

CHAPITRE IV.

La physiognomonie, base de l'estime et de l'amitié.

La physiognomonie unit les cœurs, elle seule forme des liaisons intimes et durables ; et l'amitié, ce sentiment céleste, n'a pas de fondement plus solide.

Combien de visages on rencontre qui n'invitent point à l'amitié, qui semblent aussi peu faits pour exprimer ce sentiment que pour l'inspirer ; et n'en est-il pas d'autres au contraire qui portent un caractère de candeur, de bonté, d'affection, auquel on ne peut refuser sa confiance? S'il est vrai que les parties solides du corps indiquent la mesure des forces de l'homme ; — les contours, ses talens, et les parties mobiles, l'usage qu'il en fait d'ordinaire : — et si de cet ensemble se manifeste un rapport avec mes propres facultés, ma sensibilité et mes penchans, n'en résulte-t-il pas que la science des physiognomies sera mon guide dans le choix d'un ami ?

Incrédules en physiognomonie ! montrez-moi deux personnes intimement liées, qui s'aimant d'une affection mutuelle, se communiquent leurs peines et leurs plaisirs, leurs sentimens et leurs lumières, leurs pensées et leurs actions, et nous verrons s'il y a entre l'extérieur de l'un et l'extérieur de l'autre quelque chose d'hétérogène ; j'appelle ainsi le contraste de lignes droites et de lignes circulaires d'un profil fort saillant, et d'un profil extrêmement enfoncé.

Pourquoi Charles XII n'étoit-il pas ami des femmes ? pourquoi sa valeur faisoit-elle l'admiration de ses ennemis ? Observez l'arc qui s'élève depuis la racine de son nez, contemplez son front martial et vous trouverez l'expression d'une mâle énergie qui devoit naturellement effaroucher les femmes, et captiver l'estime du guerrier.

Anecdotes physiognomoniques.

I.

Le père d'un jeune homme vertueux qui alloit commencer ses voyages, lui dit, en prenant congé de lui : *Tout ce que je te demande, mon cher fils, c'est de me rapporter le même visage.*

II.

Une jeune personne qui avoit presque tou-

jours vécu à la campagne, et en qui brilloient l'innocence et la piété, rencontra un soir son visage dans une glace au moment où, ayant fini sa prière, elle alloit poser sa bible et porter sa lumière : frappée de sa propre image, elle baisse les yeux, et une noble modestie colore ses joues. Elle passa l'hiver en ville ; entourée d'adorateurs, occupée d'objets frivoles et entraînée dans un tourbillon de plaisirs, elle oublia et sa bible et ses ouvrages de dévotion. Vers le printemps, la jeune dame retourne à la campagne ; elle se retrouve dans sa chambre, se présente devant le miroir, et pâlit en se regardant; elle pose sa lumière, se jette sur un sopha, puis tombe à genoux et s'écrie : « O Dieu ! je ne me reconnois » plus ! combien je suis changée ! mon visage » porte l'empreinte de ma folle vanité! ah ! c'est » dans le sein d'une paisible retraite, dans le » doux exercice de la piété et de la bienfaisance » que je veux en effacer la trace ! »

III.

Que je meure si cet homme n'est un fripon ! disoit Titus en parlant du poète Tacite : je l'ai vu dans la tribune pleurer et sanglotter trois fois quand rien ne devoit exciter les larmes, et se détourner dix fois pour cacher un sourire, lorsqu'il étoit question de vices ou de calamités.

IV.

A combien estimez-vous mon visage, demandoit un inconnu à un physionomiste ? Celui-ci répondit, comme de raison, que cela n'étoit pas facile à apprécier. « Il vaut quinze cens écus, » dit le questionneur, car cette somme vient de » m'être prêtée, seulement sur ma physionomie, » par une personne qui ne me connoissoit pas. »

V.

Le trait suivant est tiré des éloges des savans. « Un étranger, qui se nommoit *Kubisse*, pas- » sant dans une salle chez M. de Langes, fut » tellement frappé à la vue d'un portrait qui y » étoit avec plusieurs autres, qu'il oublia de » nous suivre, et s'arrêta à considérer ce ta- » bleau ». Environ un quart-d'heure après, ne voyant pas venir M. *Kubisse*, nous fûmes à lui, et le trouvâmes les yeux encore fixés sur le portrait. — Que pensez-vous de ce portrait, lui dit M. de *Langes ?* n'est-ce pas celui d'une belle femme ? Oui, répondit M. *Kubisse* ; mais si ce portrait est ressemblant, la personne qu'il représente a l'âme la plus noire ; ce doit être une méchante diablesse : c'étoit le portrait de *la Brinvilliers*, célèbre empoisonneuse, presque aussi connue par sa beauté que par ses forfaits qui l'ont conduite sur le bûcher.

V I.

Un ami du comte de T.... qui réside à W...; entra un jour chez ce seigneur avec un visage qu'il affectoit de rendre serein. Après avoir terminé l'affaire qui l'amenoit, il vouloit se retirer. Je ne vous laisse pas sortir, lui dit le comte. — Cela est fort étrange, lui répondit son ami, il faut que je m'en aille. — Vous ne sortirez pas de ma chambre, et en même tems le comte fermoit la porte à clef. — Au nom du ciel! pourquoi cela? — Parce que je lis sur votre visage que vous méditez un mauvais coup. — Qui? moi! pouvez-vous m'en croire capable? — Vous projettez un meurtre, ou je n'y vois plus clair. Il pâlit à ces mots, avoua que le comte avoit deviné juste, lui remit un pistolet qu'il tenoit caché, et lui raconta ce qui donnoit lieu au dessein qu'il avoit formé. Le comte fut assez généreux pour tirer son ami de la situation pénible qui l'auroit conduit au crime.

V I I.

Un pauvre demandoit l'aumône dans une rue. Combien vous faut-il, lui dit un passant, frappé de l'honnêteté de sa physionomie? Eh! comment oserais-je vous dire cela, répondit le mendiant, vous me donnerez ce qu'il vous plaira, je serai satisfait et reconnoissant de tout. Non, dit

le physionomiste, dites ce qu'il vous faut, et que ce soit peu ou beaucoup, soyez sûr que vous l'aurez. — Donnez-moi donc huit sols. — Les voici; si vous m'eussiez demandé cent florins, vous les auriez également obtenus.

Le traité du grand Aristote sur les physionomies est, selon moi, un ouvrage très-superficiel, peu soigné, rempli de contradictions, et cela est sur-tout applicable à ses observations générales (1). On y trouve pourtant çà et là des idées qui méritent d'être recueillies. . . . .

---

(1) Nous sommes loin de souscrire au jugement que porte ici le physionomiste Helvétien sur le précepteur d'Alexandre. On trouve sans doute bien des rêveries dans Aristote, mais que de choses savantes et utiles nous moissonnons chaque jour dans les écrits de ce grand homme! C'est lui qui le premier a défriché le champ inculte de la physiognomonie; et les anciens philosophes qui possédoient tous les secrets de cette science, avoient été instruits à son école. Nos physionomistes modernes lui doivent beaucoup; ils exploitent dans leurs ouvrages une mine dont le filon a été trouvé, il y a plus de deux mille ans; ainsi sans Christophe Colomb le Nouveau-Monde n'eût peut-être jamais été découvert, et son sol n'auroit enrichi dans aucun siècle le commerce Européen.

CHAPITRE V.

Ressemblance entre l'homme et les animaux.

Porta est, après Aristote, celui qui a le plus insisté sur la ressemblance de l'homme avec les animaux; c'est lui qui a mis en vogue cette idée, « que les physionomies animales, si exactement » déterminées, pourroient fournir des règles » sures applicables à la physionomie humaine », et personne avant lui, que je sache, n'avoit cherché à établir cette assertion sur des principes théoriques, ni s'étoit donné la peine de mettre en parallèle des têtes d'hommes et d'animaux : rien assurément n'est plus vrai que cette proposition : « la ressemblance des formes suppose » une ressemblance de caractères » ; seulement il ne faut pas que les copies aient plus de ressemblance entre elles que les originaux en ont dans la nature ; et il me paroît que, livré à son imagination, *Porta* s'est souvent mépris à cet égard, croyant appercevoir des ressemblances que personne ne peut découvrir après lui. Y a-t-il,

par exemple, entre son *chien de chasse et Platon* quelque analogie qui puisse fournir des lumières à un observateur de sang-froid, ou le conduire à des conséquences solides ? Il est encore singulier qu'il ait mis en parallèle des têtes d'oiseaux et des têtes humaines. . . . . Le grand défaut qu'on peut reprocher à *Porta*, c'est d'avoir trouvé des ressemblances où il n'y en a pas, et d'avoir souvent laissé échapper celles qui sont frappantes. Il parle fort peu du *singe*, du *cheval* et de l'*éléphant*, ou du moins n'a pas su tirer parti des contours de leurs profils et de leurs faces ; et cependant ce sont-là les animaux qui ont le plus de rapport avec l'espèce humaine.

De tous les crânes des animaux, il n'en est point qui ait autant de conformité avec celui de l'homme.

Mais j'y découvre cependant des différences essentielles, qui sont, à mon avis, de la plus grande importance dans la science physiognomique.

La *première* et la plus frappante, est le peu d'intervalle qui sépare les deux orbites des yeux.

La *seconde*, l'applattissement du front courbé en arrière, sur-tout lorsqu'il est vu de profil. Ce

trait est un des caractères essentiels qui distinguent l'animal d'avec l'homme.

La *troisième* provient de la forme de l'ouverture des os du nez. Dans le crâne de l'homme, il représente un cœur renversé ; ici au contraire, la pointe du cœur est en bas, et la base est en haut.

Une *quatrième* différence est celle des traits qui réunissent le front et le nez, dont la racine est placée beaucoup plus haut dans le crâne de l'homme que dans celui du singe.

En *cinquième lieu*, la mâchoire de l'homme est, proportion gardée, beaucoup plus large que celle du singe, et contient beaucoup plus de dents : celle-ci se termine trop en pointe, et vue de profil, est trop recourbée en avant.

Sixièmement, le menton est le caractère distinctif de l'homme ; cette vérité me paroît un axiome en physiognomonie. Je n'entends ici par menton que la partie osseuse dépouillée de muscles et des tégumens ; c'est l'absence de cette partie qui occasionne celle du menton dans tous les animaux, lorsqu'on les voit en face.

Le profil seul nous offre une *septième* différence très-remarquable, elle tient à la forme et à l'étendue du derrière de la tête, qui dans le singe est infiniment plus ovale et plus court que

dans l'homme. D'ailleurs, l'angle que forme ici le bas de la mâchoire inférieure avec la base du derrière de la tête est presque droit, — tandis que chez nous la mâchoire inférieure se trouve presque dans une même ligne horizontale avec l'apophyse occipitale, dont le singe est dépourvu.

« Ce n'est donc qu'un animal ; et malgré sa » ressemblance avec l'homme, bien loin d'être » le second dans notre espèce, il n'est pas même » le premier dans l'ordre des animaux, puis- » qu'il n'est pas le plus intelligent. La principale » cause de cette dégradation du singe, c'est la » petitesse de son front et le petit volume de » son cerveau. . . . . »

Dans le profil de l'homme, l'œil se trouve placé au-dessus de la bouche à la distance d'environ six fois la longueur de la ligne du profil de la bouche.

L'angle dont je viens de parler (formé par une ligne tirée par le centre d'un œil à l'extrémité de l'autre) sera presque droit dans l'homme sage et bon ; — plus il sera obtus, plus il annonce un caractère animal.

Il en est de même du plus ou moins de disproportion entre la longueur de la ligne du profil de la bouche et cette autre ligne qu'on peut tirer

en idée depuis l'extrémité de la bouche jusqu'à l'œil, le véritable rapport de cette partie du visage de l'homme à la longueur du profil de sa bouche, est comme 1 à 6.

Les auteurs et les observateurs qui m'ont précédé dans la carrière physiognomique, semblent n'avoir fait qu'une très-légère attention au crâne, partie du corps humain qu'il importoit le plus d'étudier.

Aucune n'est plus intéressante ni plus significative pour un observateur attentif; la connoissance de cette partie est le fondement le plus solide de celle de l'homme.

J'ai déjà insinué plus d'une fois que j'envisage le système osseux comme l'esquisse du corps humain, et qu'à mes yeux le crâne est la base, l'abrégé de ce système, de même que le visage est le résultat et le sommaire de la forme humaine en général.

M. *de Fischer* prétend qu'on pourroit, à la seule inspection du crâne, reconnoître au moins les caractères distingués par une simplicité ou par une énergie particulière. Il explique ensuite en détail, par le moyen de la forme totale, de la dureté et des proportions du crâne, la disposition et la masse totale du caractère, et retrouve son développement accidentel et ses dispositions

positions particulières, dans les diverses impressions qu'ont produit sur les os les muscles du visage : de là ces différences infinies dans les os du crâne, qui varient autant que les langues et les dialectes.

Toutefois je soutiendrai, comme une vérité des plus faciles à démontrer, « que la simple » forme du crâne, que ses proportions, sa du- » reté ou sa molesse, suffisent pour reconnoître » en gros, avec la plus grande certitude, l'éner- » gie ou la foiblesse du caractère de l'individu » auquel il appartenoit (1). »

(1) Le système de la cranologie est plus ancien qu'on ne pense, et long-temps avant le D. Gal, plusieurs auteurs en avoient donné l'ingénieuse idée. Cependant, le professeur de Vienne est le premier qui ait enrichi la science d'une foule d'observations également utiles et curieuses ; et, sous ce rapport, il passera pour l'inventeur d'un art dont Fischer n'avoit fait que donner l'ébauche. Si le D. Gal sait circonscrire son système dans de justes limites, et ne se laisse point entraîner au-delà des bornes que lui prescrivent la vérité et le bon sens, il est à croire qu'il comptera dans peu beaucoup de partisans. Déjà un jeune ami des sciences et des beaux-arts, M. Calvet, neveu, va faire à Paris un cours public de cranologie, d'après la théorie et les principes du professeur Gal, dont il a profondément étudié la doctrine. Les talens bien connus de ce jeune médecin, nous promettent d'a-

Quand on trouve dans tel ou tel crâne les traces d'une grande solidité, on ne risquera rien de dire qu'on y découvre une surabondance de force impulsive, qui, à moins de supposer en même temps certaines restrictions et modifications, rend fort probable que cet homme avoit l'esprit de conquête, — qu'il étoit un général d'armée, un conquérant, un César, — un brigand, — un Cartouche; que dans telle circonstance il eût agi de telle manière; que dans une position différente il eût pris tel parti, mais toujours avec la même violence et la même impétuosité, toujours en despote et en conquérant.

Ainsi on pourra dire, à la vue de certains os du crâne, « que le tissu, la forme, la molesse de » leurs parties, indiquent évidemment un sujet » foible, doué de la seule faculté de concevoir » des idées, et privé de toute force *impulsive* » ou vertu *créatrice*. Que dans telles conjectures, » les personnes qui ont ainsi des crânes pareils, » eussent agi foiblement; qu'elles eussent été » naturellement incapables de résister à de » fortes tentations, comme de former de grandes

---

vance le plus brillant succès dans une carrière encore si neuve en France, et où l'observateur philosophe peut récolter d'aussi grands fruits.

» entreprises. Dans le monde, elles fussent de-
» venues des coquettes ; dans la vie privée, des
» libertines, et des fausses dévotes dans le cou-
» vent. »

La même force, la même sensibilité, la même conception produisent des effets et reçoivent des impressions qui varient à l'infini.

Ceci aide à concevoir, et nous l'avons déjà remarqué, que la prédestination et le libre arbitre peuvent s'allier dans le même sujet.

Conduisez l'homme le plus ordinaire dans un charnier, faites-lui apercevoir la différence des crânes, et bientôt il découvrira ou sentira au moins, d'après ce que vous lui aurez dit, « que
» l'un annonce de l'énergie, et l'autre de la
» foiblesse ; celui-ci de l'obstination, et cet autre
» de la légèreté.

Rencontrez-y par hasard le crâne d'un *César*, celui d'un *Michel-Ange*, quel homme seroit assez borné pour n'y pas découvrir l'expression caractéristique d'une force extraordinaire et d'une fermeté inébranlable ? et malgré leur différence, ne leur attribuera-t-on pas également une influence plus décisive, des effets plus durables que ceux qu'auroient pu produire un crâne uni et semi-ovale ?

Et le crâne de *Charles XII*, de quel caractère

ne doit-il pas être empreint? Qu'il est sans doute différent de celui de son historien *Voltaire* ? Comparez le crâne de *Judas Iscariote* avec celui du Christ de *Holbein*, et demandez-vous où est le traître? où est l'innocence trahie ? Balancerez-vous ? non assurément.

On trouva jadis sur un champ de bataille des ossemens qui y étoient restés plusieurs années après le combat, et on distinguoit encore les crânes du *Mède efféminé* d'avec ceux du *Perse aguerri*. Je crois avoir entendu dire la même chose des *Suisses* et des *Bourguignons :* et ceci prouveroit au moins qu'on a cru distinguer, à la seule inspection du crâne, la différence du genre de vie et celle des forces de différens peuples, et distinguer une nation d'une autre.

Différence des crânes relativement aux sexes et aux nations.

M. *de Fischer* a publié une dissertation très-intéressante, qui a pour objet de faire connoître la différence des os relativement au sexe et aux nations. Je vais en extraire quelques morceaux.

L'examen et la structure interne et externe des têtes, fournit seul un moyen facile de distinguer les crânes d'un sexe de ceux d'un autre. Le travail et la force sont le partage de l'homme;

la beauté a été réservée pour la femme, que sa forme appelle à la propagation de l'espèce. Aussi retrouve-t-on dans les os du mâle les signes de la vigueur et de la force; son squelète et son crâne sont plus faciles à analyser, de même qu'en général les traits hardis et fortement prononcés sont plus aisés à rendre que les traits foibles et moins finis.

La structure du système osseux en général, et celle du crâne en particulier, est évidemment plus solide dans l'homme que dans la femme. Le squelète de l'un augmente en largeur et en épaisseur depuis les hanches jusqu'aux épaules ; de larges épaules et une figure quarrée annoncent donc les constitutions robustes : au contraire, le squelète de l'autre diminue en remontant, devient plus mince, plus effilé par le haut, et finit presque toujours par s'arrondir. Quelques-uns de ses os sont même plus délicats, plus unis, plus lisses et plus arrondis; ils ont des ligamens moins forts, moins d'arêtes, et des angles moins saillans.

Nous pouvons encore nous appuyer de l'autorité de *Sanctorin* en faveur de la différence des crânes dans les deux sexes. « Les cavités » de la bouche, du palais, et de toutes les » parties qui composent l'organe extérieur de

» de la parole, sont, dit-il, plus petites dans » les femmes que dans les hommes ; leur men- » ton est plus étroit et plus rond, et par « conséquent plus analogue au creux de la » bouche. »

Un front plat et des yeux enfermés passent ordinairement pour des signes de poltronnerie et de rapacité. Lecteur, retenez une vérité incontestable et que l'expérience a mille fois constatée : « c'est que toute concavité remarquable » dans le profil de la tête, et par conséquent » dans sa forme, dénote une foiblesse d'esprit ; » il semble que cette partie s'affaisse pour cher- » cher de l'appui, comme un naturel foible » cherche à s'étayer de secours étrangers. »

Les sinus frontaux ne se trouvent que très-rarement, ou plutôt jamais, dans les crânes des femmes (1).

---

(1) Le peu de connoissance qu'avoit Lavater en anatomie humaine, ainsi qu'il l'a avoué lui-même dans son ouvrage, doit lui faire pardonner l'erreur qu'il avance relativement aux sinus frontaux chez les femmes, qu'il suppose en être le plus souvent privées. L'expérience démontre le contraire ; et quoique moins spacieuses et moins développées dans le sexe féminin, ces cavités fronto-sourcillières n'existent pas moins chez la femme que chez l'homme.

Des yeux enfoncés avec un front contourné, promettent toujours une grande pénétration; ils annoncent un esprit ferme, calme, perçant, et du penchant à la ruse.

En examinant des têtes sans chevelure, j'ai toujours trouvé qu'il faut placer au premier rang celles qui, vues par derrière, se recourbent en cercle vers le haut; celles dont la forme est applatie, renferment des esprits médiocres, ou même foibles; enfin celles qui se terminent en pointe annoncent une stupidité décidée.

Remarque.

J'appelle *jugement* la faculté de connoître et de déterminer avec exactitude les signes des rapports et ceux des différences.

Raison, la faculté de bien connoître les objets eux-mêmes, et de distinguer ce qu'ils ont d'analogue ou d'hétérogène;

— Chaque grand homme a un regard qui lui appartient en propre, et que personne ne sauroit imiter. Cette marque que la nature a empreinte sur son visage, est au-dessus de tous les avantages de la figure, et fait un bel homme d'un *Socrate*.... Quiconque a reçu cette marque distinctive, sent à la vérité qu'il en est revêtu, mais il en ignore le siége, qui varie à l'in-

fini. (Cela est vrai, et cependant j'ai toujours retrouvé cette marque dans le contour de la paupière, entre les sourcils ou près de la racine du nez; c'est à cette dernière place qu'elle paroît distinctement dans les héros.) Les souverains ont aussi leur trait caractéristique, mais il leur est commun à tous, car on peut dire qu'ils se ressemblent tous ; l'éminence de leur dignité est exprimée sur leur visage. (1)

(1) La roue de la fortune, et la série des événemens qui, durant le cours de la révolution, ont déplacé tant de monde, et créé un si grand nombre de nouveaux parvenus qui singent les anciens, servent à nous prouver que la physionomie se modèle sur l'état des individus. Chaque homme a un maintien conforme à sa profession. L'homme du peuple a un regard humble et humilié ; courbé sans cesse vers la terre, c'est elle qu'il poursuit à chaque instant par la pensée, quand la fatigue et la nuit viennent mettre fin à ses travaux. Qui de nous ne reconnoît pas, même aujourd'hui, sous des haillons, les restes vénérables de tant de familles jadis illustrées ? Je me suis souvent exercé dans les promenades publiques, à deviner la profession et l'état des individus que je rencontrois. Les cordonniers et les tailleurs ont pour moi, sur leur figure, et dans leur attitude, des traits indélébiles. Je suis aussi parvenu à connoître les femmes coquettes, à leur simple démarche, sans examiner leur parure; mais c'est là un secret que je ne communiquerai qu'à quelques amis, pour ne pas trop alarmer les époux.

CHAPITRE V.

De l'homogénéite de tous les individus de l'espèce humaine.

DANS toutes ses organisations, la nature opère du dedans au dehors, chaque circonférence y aboutit à un centre commun; la même force vitale qui fait battre le cœur meut aussi le bout des doigts; et comme chaque partie du corps se trouve en rapport avec le corps auquel elle appartient, comme la mesure d'un seul membre; d'une seule petite jointure du doigt, peut servir de règle pour trouver et pour déterminer les proportions de l'ensemble, la longueur et la largeur du corps dans toute son étendue, — pareillement aussi la forme de chaque partie séparée sert à indiquer la forme de l'ensemble; tout devient ovale si la tête est ovale; si elle est ronde, tout s'arrondit; tout est quarré si elle est quarrée; il n'y a qu'une forme commune, un esprit commun, une racine commune : c'est ce qui fait que chaque corps organique compose

un tout dont on ne peut rien retrancher ; et auquel on ne peut rien ajouter sans que l'harmonie soit troublée, sans qu'il résulte du désordre ou de la difformité. Tout ce qui tient à l'homme dérive d'une même source, tout est homogène en lui, la forme, la stature, la couleur, les cheveux, la peau, les veines, les nerfs, les os, la voix, la démarche, les manières, le style, les passions, l'amour et la haine.

Quand le front est perpendiculaire, jamais le bas du visage n'offre des parties fortement courbées en cercle, — à moins que ce ne soit le dessous du menton.

Lorsque la forme du visage est perpendiculaire et soutenue par des os très-compactes, elle n'admet jamais des sourcils fortement arqués.

Si le front est avancé, la lèvre d'en bas déborde pour l'ordinaire ; seulement cette règle n'est point applicable aux enfans.

Des fronts légèrement courbés, et cependant fort couchés en arrière, ne sauroient souffrir un petit nez retroussé, dont le contour présente en profil une excavation marquée.

La proximité du nez à l'œil, décide toujours de l'éloignement de la bouche.

Plus il y aura d'intervalle entre le nez et la bouche, plus aussi la lèvre d'en haut sera petite.

Une forme ovale de visage suppose presque toujours des lèvres charnues et bien dessinées.

D'autres observations que j'ai recueillies dans le même genre, ont encore besoin d'être confirmées par l'expérience : mais en voici une qui frappera par son évidence, et qui prouvera à tout esprit capable de sentir et de saisir les vérités de la physiognomonie, « combien la nature » est simple et harmonique dans ses formations, » combien elle répugne aux ouvrages de rap- » ports. »

Prenez les silhouètes de quatre personnes reconnues pour judicieuses, tirez de chacune une partie séparée ; et de ces sections détachées vous composerez un tout si bien lié que rien n'y annonce vos rapports. Vous grefferez le front de la première silhouète sur le nez de la seconde, puis vous y ajouterez la bouche de la troisième et le menton de la quatrième ; — et le résultat de ces différens signes de sagesse deviendra l'image de la folie : car, dans le fond, toute folie n'est peut-être qu'une disconvenance hétérogène.

S'il arrive qu'un homme de bon sens tombe en démence, cette révolution est annoncée aussitôt par des signes hétérogènes : le bas du visage s'alonge, les yeux prennent une direction contraire à celle du front, la bouche ne peut plus

rester fermée, ou bien les traits subissent quelqu'autre dérangement qui les fait sortir de leur équilibre ; toutefois ce sera par un défaut d'harmonie, par la disconvenance des traits du visage que se manifestera la démence accidentelle d'un homme naturellement judicieux. Si on nous le donne à juger, seulement d'après le front, il foudra se borner à dire : « telle étoit la capa-» cité naturelle de cet homme, avant que son » visage fût altéré par des causes extraordi-» naires. » Mais si on nous montre le visage dans son ensemble, il ne sera pas difficile de déterminer le caractère fondamental, et de distinguer ce que cet homme étoit ci-devant, de ce qu'il est actuellement.

Pour étudier la physiognomonie, il faut commencer par étudier la convenance des parties constituantes du visage. Sans cette connoissance préliminaire, on perdroit toutes ses peines.

On ne réussira point dans la physiognomonie, on ne possédera jamais le véritable esprit de cette science si on n'est pas doué d'une espèce d'instinct pour apercevoir l'homogénéité et l'harmonie de la nature. Si l'on n'a pas ce tact juste, lequel saisit au premier coup-d'œil chaque partie hétérogène, c'est-à-dire tout ce qui dans

un sujet n'est que l'ouvrage de l'art ou l'effet de la gêne.

De la beauté idéale des anciens, de la belle nature et de son imitation.

Parmi les ouvrages de l'art, le premier rang a toujours été assigné aux statues grecques des beaux siècles de l'antiquité ; l'art n'a jamais produit rien de plus sublime ni de plus parfait ; c'est là une vérité généralement reçue, et je la suppose du moins pour le moment. Mais dans quelle source les anciens ont-ils puisé l'idée de cette beauté parfaite, de cette beauté en quelque sorte sur-humaine ? On peut répondre à cette question de deux manières différentes : « ou bien il faut croire que leurs artistes savoient » mieux que les nôtres, se remplir d'idées su- » blimes, que leur imagination créoit des formes » plus parfaites ; qu'enfin leurs ouvrages étoient » le fruit d'un génie poétique, supérieur à celui » des modernes. » — ou bien il faut dire, « qu'ils » avoient sous les yeux des modèles plus parfaits, » une plus belle nature qui donnoit le ton à » leur imagination, et d'après laquelle ils pro- » duisoient leurs chefs-d'œuvres. »

Ainsi les uns regardent les monumens de l'ancienne Grèce comme autant de *nouvelles créa-*

tions, tandis que d'autres les considèrent comme des *imitations poétiques d'une nature* parfaitement belle.

J'embrasse cette dernière opinion, qui me paroît la mieux fondée.

Qu'il me soit permis cependant de faire ici une réflexion qui se présente assez naturellement : *l'homme ne sauroit rien créer*, c'est un droit, c'est un privilège que l'Être des êtres s'est réservé à lui seul ; le pouvoir de l'homme se réduit à imiter, c'est là son étude, sa *nature* et son art depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort ; il n'agit que par imitation dans les grandes choses comme dans les petites ; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il donne pour ouvrage de sa façon, pour l'œuvre de ses mains, pour la production de son esprit, tout est copié et imité ; il ne crée point sa langue, il la parle d'après les autres ; il ne crée point une écriture, il en adopte une toute formée ; il ne crée point d'images, toute image suppose un modèle ; l'enfant d'un français apprend le français, l'enfant d'un allemand parle allemand.

L'élève d'un peintre imite bien ou mal la manière ou le style de son maître.

Il seroit facile de prouver par induction, et de la manière la plus évidente, que chaque

peintre a copié les *maîtres* qu'il a eus, le siècle où il a *vécu*, les *objets* qui l'ont *entouré*; qu'enfin il s'est *copié* lui-même. Il en est ainsi en sculpture, en littérature, en morale.

Qu'un homme supérieur excelle dans les beaux arts ou dans les sciences, qu'il se distingue par des vertus éminentes, — sa manière sera toujours une imitation du modèle qu'il s'est proposé; seulement cette imitation sera modifiée par la situation où il se trouve placé lui-même.

Qu'on se rappelle les noms des *Raphaël*, des *Rubens*, des *Rembrand*, des *Vandick*, des *Ossian*, des *Homère*, des *Milton*, des *Klopstock*, — qu'on examine leurs ouvrages, et l'on verra que ces excellens originaux ne sont au fond que des copistes, qu'ils ont copié la nature et leurs maîtres, qu'ils se sont copiés eux-mêmes; ils ont observé individuellement la nature d'après les ouvrages de leurs prédécesseurs; et voilà ce qui les a mis dans la classe des génies originaux. L'imitateur sans génie copie servilement; il se traîne sur les traces de son maître. L'homme de génie s'y prend tout autrement, il imite aussi, mais non en écolier; ses imitations ne sont pas un assemblage de pièces rapportées; il refond ses matériaux, et, par une disposition adroite, il en forme *un tout homogène*; et cette reproduc-

tion paroît si neuve, si différente d'une composition vulgaire qu'elle passe pour *originale*, qu'on la regarde comme un *idéal*, comme une *invention.*

Les beaux ouvrages de l'art supposent donc toujours des prototypes encore plus beaux, une nature plus belle encore; — et de la part de l'artiste, un œil fait pour apercevoir et pour saisir ces beautés. Le *génie* ne peut se passer du secours des *sens*; sans eux, il n'est qu'un flambeau éteint; il a besoin d'être affecté, d'être entraîné par les objets extérieurs; il prend le ton de son siècle tout comme il lui donne le sien, et en quelque sorte il ne fait que lui rendre, sous d'autres formes, les matériaux qu'il en a reçus. Après cela, voudra-t-on nous persuader « que les Grecs n'ont point imité la nature? » qu'ils n'ont point choisi leurs modèles dans » le monde réel qui les environnoit, et qui » affectoit immédiatement leurs sens? que leurs » ouvrages sont autant de créations arbitraires, » le fruit d'une heureuse imagination? qu'ils ont » été faits, pour ainsi dire, d'après les appa- » ritions d'un monde supérieur ». Pour moi, je suis persuadé que les anciens ont puisé dans la source commune qui nous fournit l'idée de tous nos ouvrages; je veux dire, dans la nature, dans

les ouvrages de leurs maîtres, dans leur propre organisation, et dans les sensations qu'elle leur faisoit éprouver. Mais à tous ces égards, ils avoient des avantages et des secours dont nous sommes privés. Le sang étoit plus beau chez les Grecs que chez nous; nous n'avons pour règle du beau que des statues inanimées, ils avoient sous les yeux la beauté même personnifiée. Tandis qu'un *Charles Maratte* étoit obligé de recopier sans cesse le visage de sa fille dans toutes ses figures de la vierge; tandis que d'autres artistes, et certainement le plus grand nombre, sont bornés à quelques *modèles*, souvent assez médiocres, quelquefois encore avilis par le libertinage, — les *Grecs* plus heureux trouvoient à chaque pas des formes élégantes, et n'avoient, pour ainsi dire, que l'embarras du choix. Mais cette beauté nationale, d'où provenoit-elle? Nous l'ignorons; peut-être peut-on l'attribuer en partie aux influences du climat, de l'éducation, du genre de vie.

On me demandera quels sont les auteurs physiognomoniques dont je conseille la lecture? Le nombre de ceux qu'on peut citer avec éloge est très-petit, une quinzaine de jours suffisent pour les parcourir tous; et leurs observations, même les plus sensées, ont besoin d'être éclairées de

près. Lorsqu'on a lu deux ou trois de ces ouvrages, on les connoît presque tous. *Porta*, et après lui, *Peuschel* et *Pernetti*, ont rassemblé ce que les anciens ont écrit de plus essentiel sur cette matière. Chez le premier, le bon, le médiocre et le mauvais se trouvent confondus; son livre fourmille de contradictions; il rapporte à la file, et sans ordre ni méthode, les opinions d'*Aristote*, de *Pline*, de *Suétone*, de *Polémon*, d'*Adamantius*, de *Galien*, de *Trogus-Conciliator*, d'*Albert*, de *Scot*, de *Maletius*, d'*Avicene*, et de plusieurs autres; quelquefois il ajoute ses propres réflexions qu'il explique par les physionomies des hommes célèbres, et c'est par cet endroit sur-tout qu'il est intéressant: quoique sujet aux rêveries de l'astrologie judiciaire, il y donne pourtant moins que ses prédécesseurs.

Peuschel, et plus encore *Pernetti*, ont bien mérité de la science des physionomies, pour l'avoir dégagée d'une foule d'absurdités qui l'embarrassoient autrefois; mais leurs écrits offrent peu d'idées neuves, et ils sont très-éloignés d'avoir déterminé avec précision les traits du visage, détermination qui est pourtant si nécessaire et sans laquelle la physiognomonie seroit la plus dangereuse de toutes les sciences ébauchées.

Helvetius, dans sa *Physionomica medicinalis*, a supérieurement bien caractérisé les tempérammens. Abstraction faite de son foible pour l'astrologie, il peut être placé au rang de nos premiers maîtres.

Il faut lire *Huarte*, malgré ses idées crues et ses hypothèses trop hardies ; cet auteur a appuyé ses propres observations sur de bons passages tirés d'*Aristote*, de *Galien* et d'*Hyppocrate*, mais il ne nous a guère enrichi de nouvelles découvertes.

On apprend peu de chose avec *Philippe May*, mais *Lachambre* est un écrivain judicieux, qui a réussi sur-tout dans les caractères des passions ; il auroit dû songer cependant à y ajouter des contours et des desseins.

Jean de Hagen de Indagine, fera plus d'impression par sa propre physionomie que par son ouvrage. Celui-ci n'est guère qu'une compilation, mais qui mérite pourtant quelque attention.

Marbitius est un bavard insupportable ; son discours *de varietate faciei humanæ* (Dresde, 1676), ne contient pas six idées qui lui appartiennent : la plus absurde de toutes, celle de la transposition et de l'arrangement des parties du visage, a été adoptée d'après lui par un écrivain de nos jours.

Parson, que MM. de *Buffon* et de *Haller* se sont donné la peine d'abréger, est, malgré toutes ses imperfections, un auteur classique, pour la partie qui traite de la mobilité de la physionomie, des muscles du visage et du langage des passions.

Aux risques de donner du scandale, je citerai aussi le fameux *Jacob Bohme*. Théosophe obscur, il n'en avoit pas moins observé la nature; il la connoissoit, et en entendoit le langage. Ces éloges seront réprouvés par nos Aristarques de la littérature; mes amis diront que j'aurois dû les supprimer comme philosophe, ou du moins comme théologien. — Mais pourquoi craindrois-je de suivre ma conviction, et de rendre hommage à la vérité. *Jacob Bohme*, je le répète, a laissé des preuves d'un tact physionomique peu commun. Ce n'est pas cependant que je veuille recommander indifféremment tous ses écrits; mais celui des *quatre complexions* est un trésor inestimable pour quiconque sait distinguer l'or du fumier.

Guillaume Gratarole, médecin de Bergame, est encore un physionomiste digne d'être étudié. J'estime son ouvrage tant pour la richesse des matières que pour la précision du style. Il a pour titre: *De prædictione morum naturarumque homi-*

num facili, cum ex inspectione vultus, aliarumque corporis partium tum aliis modis.

Enfin il me reste à nommer *Scipio Claramontius*, le meilleur et le plus solide de tous les physionomistes des siècles passés. Avec beaucoup d'érudition, il n'ennuie pas ses lecteurs par des citations entassées ; il voit et il juge par lui-même ; il entre dans les détails sans être diffus. Son livre, *De conjecturis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus*, mériteroit, sinon d'être traduit en entier, du moins d'être extrait et commenté. Cet ouvrage, si estimable à bien des égards, est cependant très-imparfait à d'autres ; nombre d'anciennes erreurs y ont été répétées ; mais pour peu qu'on soit en état de comparer cet auteur avec ceux qui l'ont précédé, on applaudira à ses découvertes, à ses idées neuves et originales, et à ses réflexions judicieuses. Dans les momens même où il ne me satisfait point, je trouve toujours en lui un homme qui réfléchit.

Claramontius est plus que savant, ses connoissances physiognomoniques sont fondées sur une étude approfondie du cœur et de l'esprit humain. Souvent il a saisi avec beaucoup de sagacité le caractère des passions, et l'a rendu avec autant d'intelligence. En un mot, je puis

recommander hardiment cet auteur à tous ceux qui veulent étudier les hommes, et plus particulièrement à ceux qui choisissent le caractère moral pour la matière de leurs écrits.

Pensées diverses.

Un caractère poétique se marque sur-tout dans le contour et la position du front, et plus particulièrement encore dans l'arc presque imperceptible de ce nez de furet.

La bonhomie se peint dans toutes les parties du visage, par des contours doucement courbés, et qui n'ont rien de tranchant. Le même caractère reparoît encore plus distinctement dans la lèvre supérieure qui avance, trait commun à tous les enfans en bas âge.

La bouche très éloignée du nez est un signe de bêtise ou d'imbécilité.

Le long intervalle qui sépare le nez de la bouche devient l'indice du défaut de prudence et de la précipitation.

Les visages qui descendent en pointe depuis les yeux jusqu'au bas du menton, supposent toujours de longs nez; jamais on ne leur trouvera un nez retroussé, ou de grands yeux à fleur de tête; la fermeté qui les caractérise mérite plutôt le nom d'opiniâtreté; et ces sortes de gens ont recours à l'intrigue et agissent par des voies dé-

tournées; ils évitent les occasions où il faut se montrer et payer de sa personne.

Un nez, dont le dos est large et qui se relève par le bout, est une marque assez ordinaire de jugement et d'esprit naturel (1).

Les mentons pointus annoncent des esprits fins et rusés.

La lèvre inférieure pendante annonce la paresse, la négligence et le besoin d'aiguillon pour agir.

---

(1) Il paroîtra assez singulier qu'un beau nez soit toujours l'indice d'une intelligence supérieure ou d'un courage extraordinaire. J'ignore quels rapports il y a entre les fonctions intellectuelles et le nez, et par quel mécanisme l'un peut influer sur les autres; mais consultez l'expérience, et vous verrez toujours que les grands hommes ont un signe caractéristique dans le nez. Dans un cercle de savans, les plus illustres ne sont jamais camus; il suffit même qu'il y ait quelque défaut de proportion à l'organe de l'odorat, pour que l'on trouve des travers d'esprit et un jugement foible ou erroné. Le célèbre L..... auroit-il jamais refusé de voir dans le ciel le plus grand de tous les êtres, si à une aussi belle tête pour un homme illustre, il n'avoit réuni un aussi vilain nez? Il ne faut sans doute pas chercher d'autre cause de la variabilité de ses opinions; son esprit a ses phases, comme les astres qu'il contemple. Heureusement que son cœur est toujours à l'apogée de la bienfaisance et de la bonté.

CHAPITRE VI.

Des tempéramens.

Haller et *Zimmerman*, *Kempf* et *Oberreit*, et une foule d'auteurs depuis *Aristote*, en ont traité. Je ne toucherai cette matière qu'en passant. . . . . Chaque corps en général est composé, d'après des règles fixes, de différens ingrédiens, homogènes et hétérogènes ; et je ne doute pas un instant, s'il m'est permis d'employer cette façon de parler, que dans le grand magasin de Dieu, il n'existe pour chaque individu une formule de préparation, une ordonnance particulière qui détermine la durée de la vie, le genre de sa sensibilité et de son activité ; d'où il suit que chaque corps a son tempérament individuel, son propre degré d'irritabilité et d'élasticité. Il est également incontestable que l'*humidité* et la *sécheresse*, la chaleur et le froid, sont les quatre qualités principales du corps, tout comme il est certain que ces qualités ont pour base l'eau et la terre, le feu et l'air : de là naissent natu-

rellement quatre tempéramens principaux, le *colère* où la *chaleur* domine; le *flegmatique* où *l'humidité* a le dessus; le *sanguin* où il y a le plus *d'air*; et le *mélancolique* où la *terre* prévaut. Il me semble néanmoins que pour arriver à une connoissance exacte des tempéramens, tant dans la physiognomonie que dans la médecine, il conviendroit de se forger une route plus simple que celle qu'on a suivie jusqu'ici; il faudroit renoncer aux anciennes distinctions, et en établir de nouvelles, qui, pour être plus nombreuses, n'en seroient que plus claires et plus justes. Quelle que soit la nature intérieure du corps, quels que soient la matière dont il est composé, son organisation, la constitution de son sang, son système nerveux, le genre de vie auquel il est destiné, la nourriture qu'il reçoit, — le résultat de tout ceci n'offre jamais qu'un certain degré d'*irritabilité* et d'*élasticité, d'après un point donné.* Ainsi tout comme l'élasticité de l'air diffère suivant sa température, et ne sauroit être déterminée par un analyse interne, mais uniquement par les degrés de son activité, — l'on pourroit, si je ne me trompe, employer la même opération pour constater les tempéramens du corps humain. Leur analyse interne est impossible, ou du moins de la plus grande diffi-

culté ; mais le résultat des substances dont ils sont composés est toujours positif, et marque *un certain degré d'irritabilité d'après un point d'irritation donné.*

Ces réflexions me portent à croire que par des évaluations barométriques et thermométriques, on pourroit déterminer tous les tempéramens avec beaucoup plus de facilité et d'exactitude qu'on ne l'a fait jusqu'ici, en suivant l'ancienne classification ; rien n'empêcheroit cependant de conserver celle-ci en même temps, mais ce ne seroit que pour les cas où il seroit impossible d'adopter un degré positif d'irritabilité ou de non irritabilité. — Pour des cas, par exemple, où dans la composition que nous appelons aujourd'hui mélancolique, le degré d'irritabilité sur un même objet ne monteroit jamais au-dessus du tempéré ; et dans la composition colérique, ne descendroit jamais au-dessous du tempéré.

Quant aux quatre tempéramens ordinaires, on pourroit considérer aussi leur irritabilité d'après les effets marqués qui en résultent, d'après le penchant qui fait préférer à chacun en particulier le *haut* ou le *bas*, l'*éloignement* ou la *proximité* : c'est ainsi que le tempérament *colère* aspire toujours à s'élever, il prend l'essor sans craindre le danger. Plus timide au con-

traire, le *mélancolique* creuse, approfondit, il aime le solide et s'y attache. Le *sanguin* se jette dans le lointain, et ses distinctions l'égarent dans l'infini. Le *flegmatique* ne cherche ni à monter, ni à descendre, ni à s'éloigner; il ne veut que ce qu'il peut obtenir paisiblement et sans peine, que ce qui est à sa portée; il choisit le chemin le plus court pour parcourir l'horison borné qu'il s'est tracé; rarement fera-t-il un pas de plus qu'il ne doit.

Dans l'estimation des tempéramens, ou plutôt du degré d'irritabilité sur un même objet donné, il faut distinguer soigneusement deux choses, une tension momentanée et l'irritabilité en général; ou, en d'autres termes, la *physionomie* et le *pathos* (1) du tempérament.

On observera encore que la température ou l'irritabilité du système nerveux de chaque être organique, répond à des contours déterminés ou déterminables; que le profil seul, par exemple, offre des lignes dont la flexion permet d'établir le degré de l'irritabilité.

Tous les contours du corps humain en géné-

(1) *Pathos* veut dire en grec, je souffre; cette expression nous semble tout-à-fait impropre dans le sens employé par Lavater, pour désigner l'expression des tempéramens.

ral, et du visage sur-tout, présentent des lignes caractéristiques que nous pouvons considérer au moins de deux manières différentes ; d'abord suivant leur *nature intérieure*, ensuite d'après leur *position*. Leur nature intérieure est de deux sortes, *droite* ou *courbe*. L'extérieure est ou perpendiculaire, ou oblique ; l'une et l'autre ont plusieurs subdivisions, mais qu'il n'est pas difficile de classifier. Si l'on ajoutoit encore à ces contours du profil quelques lignes fondamentales du front, placées les unes au-dessus des autres, je ne douterois plus qu'on ne parvint à en déduire la température de chaque individu en général, le plus haut et le plus bas dégré de son irritabilité pour chaque objet donné.

Le *pathos* du tempérament, l'instant de son irritabilité effective se montre dans le mouvement des muscles, lequel est toujours dépendant de la constitution et de la forme de l'individu. Il est vrai que chaque visage, chaque tête humaine est susceptible, jusqu'à un certain degré, de tous les mouvemens des passions; mais comme ce degré est infiniment plus difficile à trouver et à déterminer que les contours dans l'état de repos, et que ceux-ci nous mettent d'ailleurs à portée de juger par induction du degré de l'élasticité et de l'irritabilité, on pourroit s'en tenir,

dans les commencemens, à ces contours seuls, et même se contenter de la ligne du visage en profil, ou de la ligne fondamentale du front, puisque la tête est le sommaire de tout le corps, et que le profil ou la ligne fondamentale du front est à son tour le sommaire de la tête. A l'heure qu'il est, on sait déjà que plus une ligne approche de la forme circulaire, et à plus forte raison de l'ovale, plus elle répugne à la chaleur du tempérament colère; qu'au contraire elle en est l'indice plus ou moin certain à mesure qu'elle est droite, oblique ou coupée.

Dans un flegmatique, toutes les parties du visage sont émoussées, charnues, arrondies; les sourcils sont placés haut, guère fournis; la bouche est ouverte, les lèvres molles et rabattues.

Dans l'homme colère, le sourcil est épais, la pointe du nez aigue, énergique, la narine large et marquant une respiration forte; le regard est vif et animé, le front n'est pas trop fin et a des nœuds, le globe de l'œil est à fleur de tête, on aperçoit beaucoup de blanc au-dessus de la prunelle, en même temps la paupière supérieure se retire au point qu'elle disparoît presqu'entièrement tant que l'œil reste ouvert; ou bien si l'œil est enfoncé, les contours en sont vigoureusement prononcés. Ceux du flegmatique, au

contraire, sont plus mous, plus émoussés, plus flasques et moins tendus. Vu de profil, l'œil du colère présente des contours fortement courbés, tandis que chez le flegmatique ils sont légèrement ondés. Il est bien entendu que ces signes là ne sont pas les seuls caractéristiques, qu'ils n'appartiennent pas exclusivement à tous les colères, à tous les flegmatiques, mais on ne les sauroit avoir sans être ou *colère* ou *flegmatique*; une lèvre de dessous qui avance est toujours l'indice de ce dernier tempérament : elle provient de la surabondance et non de la disette des humeurs ; si en outre elle est anguleuse et fortement exprimée, elle devient la marque d'un flegme mêlé d'une teinte colérique, c'est-à-dire d'une humeur tranquille, qui peut se laisser aller au premier bouillon de la colère. La lèvre d'en bas est-elle nulle, écourtée, pendante? — alors c'est du flegme tout pur.

Le visage du sanguin est comme bombé depuis le front jusqu'au nez, l'œil est vif, tendu, enjoué, le nez effilé, légèrement arqué de sa racine jusqu'à son extrémité, les lèvres sont rouges et la face colorée.

Le mélancolique a le regard opiniâtrement baissé, et ne le relève pas pour admirer et contempler les merveilles du firmament ; un point

obscur l'attache à la terre, et attache toutes ses pensées ; la lèvre , le menton , les plis de la joue annoncent une âme sombre et chagrine , qui ne s'ouvre jamais à la joie ; le front est sillonné, les cheveux sont longs et plats.

Nota. Il y a des mélancoliques d'un tempérament très-sanguin, irritables au dernier point, doués d'un sentiment moral exquis; ils se laissent entraîner au vice , ils le détestent, et ils n'ont pas assez de force pour lui résister. La tristesse et l'abattement auquel ils sont livrés, se peignent dans un regard qui cherche à se cacher , et dans quelques petites rides irrégulières qui se forment sur le front ; et tandis que les mélancoliques proprement dits ont ordinairement la coutume de fermer la bouche , ceux dont je parle la tiennent toujours un peu entre-ouverte : souvent les gens mélancoliques ont les narines petites, rarement vous leur trouverez les dents belles et bien rangées.

Ces quatre tempéramens peuvent se combiner ensemble, et souvent ils se trouvent tous les quatre réunis dans le même individu. Rien de plus difficile que d'assigner à chacun le tempérament qui lui convient ; — la mélancolie et le flegme sont indispensables au génie et aux grandes âmes.

Moyennant un *frontomètre*, on parviendra ; j'espère, à trouver, pour tous les objets en général, les signes propres, les contours, les lignes et le caractère de l'irritabilité ; on fixera les rapports entre tous les contours du front humain, et toutes les autres formes quelconques qui apparoissent à nos yeux ou qui influent sur notre sentiment.

Dans la société, il faut éviter autant que possible d'établir des relations entre deux tempéramens contraires ; il convient de leur ménager toujours l'intervention d'un troisième qui tient l'entre-deux. Un homme colère ne doit jamais traiter avec un autre colère, sans le secours d'un flegmatique-sanguin ; un sanguin se gâtera en se liant avec quelqu'un qui l'est autant que lui. Un tempérament fort colère fatiguera le flegmatique jusqu'à l'épuiser, en excitant en lui une trop grande tension. Gardez-vous de rapprocher le sanguin du mélancolique, et ne mettez jamais celui-ci à côté d'un colère, sans leur donner pour médiateur un sanguin-flegmatique.

Quels sont les tempéramens qui inclinent le plus à l'amitié ? quels sont ceux qui conviennent le plus dans l'état de mariage ? Je choisirois le sanguin-flegmatique pour le lien conjugal ; le colère-mélancolique est plus propre à l'amitié.

Quels

Quels sont les tempéramens qui ne sauroient subsister immédiatement ensemble ? De toute nécessité le colère doit être séparé du colère, mais chacun des autres tempéramens peut s'accorder avec son semblable.

Quels sont les traits distinctifs de la physionomie pour chaque tempérament dans des âges et des sexes différens ? — Le tempérament mélancolique creuse et contracte de plus en plus les traits du visage ; le sanguin les ride toujours davantage, le colère les courbe et les aiguise, le flegmatique les affaisse et les relâche (1).

(1) L'idée du *frontomètre*, proposée par Lavater, pour connoître les différens tempéramens, est ingénieuse ; et certainement si les physiologistes l'adoptoient, les opinions seroient moins divisées sur une des fonctions élémentaires et constitutives de notre économie. Les modernes qui se sont livrés à l'étude des tempéramens, ont servi la science, en ce qu'ils s'en sont tenus aux faits, et ont rejeté les explications théoriques, si fort recherchées par les anciens. Galien, qui a beaucoup écrit sur cette matière, a énoncé quelques faits précieux ; mais il s'est ensuite égaré dans son *chaud*, dans son *froid*, dans son *sec*, dans son *humide*. Parmi les médecins qui ont éclairé de nos jours la doctrine des tempéramens, on doit distinguer MM. Hallé, Dumas et Husson. Leurs travaux, calqués sur les expériences physiologiques modernes, présentent l'ensemble d'un système isolé de toute théorie. Sans doute qu'à mesure que la science fera des progrès, leurs ouvrages auront besoin d'un supplément ; mais leurs idées seront toujours assez neuves pour ne jamais vieillir.

CHAPITRE VII.

De la force et de la foiblesse des constitutions.

On appelle *force de corps* cette faculté naturelle de l'homme en vertu de laquelle il agit puissamment et sans effort sur un autre corps, sans céder aisément lui-même à une impulsion étrangère. Plus un homme opère immédiatement, et plus il est difficile à être mû ; plus il est fort, moins il peut opérer ; et moins il résiste au choc d'un autre corps, plus il est foible.

On distingue deux sortes de forces ; l'une *tranquille*, dont l'essence consiste dans l'immobilité ; l'autre *vive*, qui a pour essence le mouvement, c'est-à-dire, qu'elle le produit sans y céder elle-même. Celle-ci s'appelle l'électricité du ressort, celle-là la fermeté du rocher.

Je mets au premier rang des gens forts ces espèces d'*Hercules* chez qui tout annonce la constitution la plus robuste ; ils sont tout os et tout nerfs ; leur taille est élevée, leur chair est ferme

et compacte, ce sont des colonnes inébranlables.

Ceux de la seconde classe sont d'une complexion qui n'a pas la même fermeté ni la même densité ; ils ont moins de corpulance et sont moins massifs que les précédens, mais leur puissance se développe en raison des obstacles qu'elle éprouve. Lutte-t-on contre eux ? veux-t-on réprimer leur activité ? ils soutiennent le choc avec une vigueur et le repoussent avec une force élastique dont les gens les plus nerveux seroient à peine capables.

Ces deux espèces de forces supposent la solidité des parties fondamentales et la même solidité dans l'ensemble.

La molesse des corps en détruit la force.

Il est donc facile de juger de la force primitive d'un homme par la molesse ou par la solidité de sa complexion, de même aussi un corps élastique a des signes distinctifs qui l'empêchent d'être confondu avec un corps non élastique. Quelle différence entre le pied de l'éléphant et celui du cerf, entre le pied d'une guèpe et celui d'un moucheron !

Une force solide et tranquille se manifeste par une taille bien proportionnée, plutôt trop courte que trop haute, par une nuque épaisse, de

larges épaules, un visage plus osseux que charnu, même en pleine santé.

Voici quelques autres signes qui annoncent cette espèce de force : un front court, compact et même noué ; des sinus frontaux bien marqués, qui n'avancent pas trop, et qui sont entièrement unis au milieu, ou fortement inclinés, mais dont la cavité ne doit pas se borner à un simple applatissement de la surface ; — des sourcils touffus et serrés, placés horisontalement et qui joignent les yeux de près ; des yeux enfoncés, et un regard assuré ; un nez large, ferme, osseux près de la racine ; des contours droits et angulaires ; le poil de la tête et celui de la barbe court, frisé et épais ; de petites dents, un peu larges et bien arrangées ; des lèvres closes, et dont celle de dessous déborde plus qu'elle ne recule ; un large menton qui avance ; l'os occipital noueux et saillant ; une voix de basse ; une démarche ferme.

La force élastique, la force vive, qui est un effet de l'irritation, doit être aperçue dans le moment de l'activité ; mais on observera de faire abstraction des signes de cette activité, lorsque la force irritée sera réduite à son état de repos. On dira donc que tel corps, qui dans l'inactivité est capable de si peu de chose, qui opère et résiste

alors si foiblement, peut être irrité et tendu jusqu'à tel point, peut acquérir tel degré de vigueur. Il se trouvera que cette espèce de force qui est réveillée par l'irritation, réside la plupart du temps dans un corps délié, assez haut de taille, sans pourtant l'être trop, et en même temps plus osseux que charnu. Vous reconnoîtrez presque toujours à ces sortes de personnes un teint pâle, tirant sur le brun, le mouvement prompt, quoiqu'un peu roide; une démarche ferme et rapide, le regard fixe et perçant, des lèvres bien façonnées, qui joignent légèrement, mais exactement.

Les indices suivans sont ceux de la foiblesse: une grande stature sans proportion, beaucoup de chair et peu d'os, la tension des muscles, une contenance mal assurée, une peau lâche, les contours du front et du nez arrondis, émoussés, et sur-tout creusés; un petit nez et de petites narines, le menton court et rentrant, un long cou cylindrique, le mouvement ou fort rapide, ou fort lent; mais dans l'un et l'autre cas, point de démarche ferme; le regard sombre, les paupières abattues, la bouche béante, les dents longues, jaunâtres ou verdâtres; une mâchoire alongée, avec une emboiture près de l'oreille; la chair blanche; une chevelure blonde, douce et longue; la voix claire, etc.

CHAPITRE VIII.

De l'état de santé et de maladie, ou *Essai d'une séméïotique.*

Il nous faudroit, pour chaque état de santé et de maladie, une séméïotique tirée des règles de la physiognomonie et de la pathognomique; un tel ouvrage devroit être exécuté par un médecin entendu; c'est lui que je chargerois de tracer les caractères physiologiques des différentes maladies auxquelles chaque constitution, chaque corps seroit particulièrement disposé. Je suis prodigieusement ignorant dans tout ce qui regarde la connoissance des maladies et des signes qui leur sont propres. Cependant d'après le peu que j'ai vu et observé en ce genre, je crois pouvoir affirmer avec quelque certitude qu'en étudiant soigneusement les parties solides et les contours d'un grand nombre de malades, il ne seroit pas absolument impossible d'apercevoir et d'indiquer d'avance, dans l'état de pleine santé, les caractères des maladies, même les

plus dangereuses, auxquelles le corps incline naturellement. De quelle utilité ne seroit point une pareille séméïotique, une *pronostique* fondée sur la nature et la structure du corps pour toutes les maladies possibles ou vraisemblables ! quels grands avantages n'en résulteroit-il point, si le médecin pouvoit dire à l'homme bien portant, avec une probabilité qui approcheroit de la certitude : « Suivant l'ordre naturel des choses, » vous avez telle maladie à craindre, prenez » telles et telles précautions; il en est de la pthi- » sie et de la fièvre comme de la petite vérole, » le germe en est au-dedans de nous, et peut se » développer de telle manière; voici ce qu'il » faut faire pour en prévenir les effets ». Ma dialectique, appuyée sur la physiognomonie, seroit un ouvrage digne de vous, illustre *Zimmermann*.

Avec quel art ce grand homme caractérise, dans son admirable *Traité de l'Expérience*, l'état des différentes maladies produites par les passions! Voyez le chap. 8 de la 1re partie, et le chap. 11, où il peint l'envie et les ravages qu'elle exerce sur le corps humain.

Les auteurs qui ont le plus écrit sur la séméïotique, et que les médecins citent le plus souvent, sont *Arœteus*, *Lomnius*, Emile *Campe-*

longus, *Wolfs*, *Hoffman*, *Weder*, *Schroder* père. Je connois aussi deux bonnes dissertations sur le même sujet; l'une de *Samuel Quelruas*, *de Prosoposcopia medica*, Leipzic, 1784; l'autre du célèbre *Sthaal*, *de facie morborum indice*, *seu morborum æstimatione est facie*, Halle, 1700. Mais ce que nous avons de mieux fait, de plus intéressant et de plus complet dans ce genre, c'est *Thomæ Fieni*, *philosophi ac medici præ-tantissimi*, *semiotica*, *sive de signis medicis*. *Lugduni*, 1664; encore cet auteur ingénieux a-t-il glissé très-légèrement sur les pronostics à tirer de la figure du corps, quoique dans sa diagnostique il s'y attache plus que ne l'ont fait d'autres écrivains (1).

(1) Un ouvrage moderne qui donneroit les signes physionomiques de toutes les maladies seroit bien important; et il pourroit être fait aujourd'hui avec d'autant plus de facilité, que les salles de clinique en fournissent journellement des exemples. Il n'est point d'élève du professeur Corvisart qui ne reconnoisse au premier coup-d'œil, certaines maladies organiques. Voici ce qui m'est arrivé à ce sujet : « Je rencontrai un jour un homme dans la rue Haute-Feuille; au premier aspect, je dis en moi-même : voilà un malade qui a une dilatation de l'aorte; je me déterminai à le suivre. Cet homme fut à la consultation publique du citoyen Dubois, et le diagnostic de ce chirurgien confirma ma première idée. Les per-

CHAPITRE IX.

De la jeunesse et de la vieillesse.

La jeunesse étend et développe le corps; la vieillesse le rétrécit et le ride. La première l'humecte et y répand la chaleur; la seconde le dessèche et le glace.

La physionomie de la jeunesse montre ce qu'on sera; celle de la vieillesse ce qu'on a été :

sonnes affectées du vers solitaire, ont aussi une physionomie qui leur est propre, et qui ne peut induire en erreur. Un de mes amis, qui est journellement occupé à des recherches d'anatomie pathologique, dans les pavillons de l'école de médecine, est déja si riche en observations, qu'en voyant un cadavre, il détermine les organes qui se trouvent affectés, et assure qu'un tel homme est mort de telle maladie : son pronostic est toujours certain, tant est grande l'influence de l'habitude et de l'observation. O cher ami! pourquoi faut-il que ta modestie me défende de prononcer ici ton nom? mais si tu commande à ma plume, tu n'as, du moins pour cet objet, aucun empire sur mon cœur, et vingt fois par jour, dans les agitations de la tendre amitié, je te proclame, *in petto*, le Morgagni de notre siècle....,»

mais il est bien plus aisé de conclure au passé qu'au futur. Le système osseux étant mon guide principal, et les os n'étant pas encore assez fortement prononcés, pas encore suffisamment consolidés dans la jeunesse, j'avouerai volontiers que j'ai souvent bien de la peine à connoître le caractère de l'homme fait, par les traits de l'adolescent; le caractère de la femme par les traits de la jeune fille.

« Les premières années de la jeunesse, dit » *Zimmermann*, renferment l'histoire naturelle » de l'homme; elles développent les facultés de » l'âme, elle découvre les premiers principes » de notre conduite future, les traits qui con- » viennent à chaque tempérament. L'âge mur » dispose l'âme la plus honnête à la dissimula- » tion, ou du moins il produit dans nos idées » une certaine modification, qui est l'effet de » l'instruction et de l'expérience. Les années » effacent successivement jusqu'aux signes ca- » ractéristiques des passions, tandis que la jeu- » nesse en offre les indices les plus positifs. Tant » que l'homme conserve ses dispositions primi- » tives, il ne change point et ne sauroit en im- » poser par un coloris emprunté. L'adolescent » est l'ouvrage de la nature; l'homme fait est » modelé par l'art. »

Il y a du vrai et du faux dans ce passage, mon cher *Zimmerman;* j'aperçois à la vérité, dans le visage du jeune homme la *masse* qui a servi de base à sa constitution, mais il est bien difficile de démêler la forme de l'adulte futur.

Sans doute lorsque la *forme* de la tête est belle, saillante et bien proportionnée, lorsque les parties qui la composent sont d'une structure solide, et cependant subtile, qu'en outre elle est fortement dessinée, et pas trop foiblement coloriée, elle ne peut guère supposer un homme ordinaire; je sais cela, et je sais encore que si la forme de la tête est irrégulière, et sur-tout oblique ou tendue; si le dessein en est ou trop lâche, ou trop dur, elle ne promet certainement pas grand'chose; mais la forme du visage, et même son système osseux, combien de variations ne subissent-ils pas dans la jeunesse?

Souvent le moindre accident, une émotion, une chute, un mauvais traitement, suffisent pour déranger dans son principe la physionomie la plus frappante et la plus heureuse, sans que ce changement se communique d'abord à toute la forme. Celle-ci encore belle flatte toujours; vous y voyez encore un front plein de fermeté, des yeux profonds et pénétrans, une bouche agréable

et mobile ; — mais un léger mélange a troublé le regard autrefois si serein ; — mais la bouche a contracté une petite obliquité à peine perceptible, et qui peut-être ne paroît que par intervalles. — Il n'en faut pas davantage pour dégrader la physionomie de ce jeune homme de belle espérance, et pour le rendre presque méconnoissable, jusqu'à ce que les progrès de l'âge aient amené un contraste total dans les traits.

Les traits obliques et irréguliers qui défigurent souvent la physionomie dans la première jeunesse, se redressent et se rétablissent, si vous accordez à temps à votre élève une liberté convenable, si vous le délivrez de bonne heure du joug oppresseur de ces pédans fâcheux qui exigent de lui des choses au-dessus de sa portée ; ses traits, dis-je, se rétablissent, si vous le mettez entre les mains d'un guide éclairé, qui sait deviner le talent, et en tirer parti.

Les plus belles formes et les physionomies les plus heureuses se gâtent quelquefois à l'approche de la virilité ; mais cette difformité n'est que passagère, et ne doit ni inquiéter, ni décourager les parens, elle doit seulement leur inspirer une plus grande vigilance, les engager à traiter leurs enfans avec douceur, à leur cacher même la dégradation qu'ils aperçoivent. Après un espace

de deux ans la beauté du jeune homme reparoîtra, pourvu que ses mœurs n'aient pas été entièrement corrompues.

Nombre de physionomies, qui dans l'enfance et l'adolescence étoient désagréables et même choquantes, changent, avec le temps, à leur plus grand avantage. Lorsqu'une fois les traits se sont rangés, lorsque toutes les parties ont été consolidées dans de justes proportions, lorsque le caractère a pris assez de consistance pour effacer les impressions étrangères, lorsque les exercices du corps ont renforcé la constitution, et que le cœur et l'esprit se sont formés dans le commerce des gens de bien, — il arrive très-souvent que l'adulte ne ressemble plus en rien à ce qu'il étoit autrefois.

L'arrangement des dents est un des indices les plus sûrs pour démêler la tournure de l'esprit et sur-tout le caractère moral des jeunes gens.

CHAPITRE X.

Observations sur les enfans nouveaux-nés, les mourans et les morts.

J'AI été à portée d'observer quelques enfans, d'abord après leur naissance, et j'ai trouvé une ressemblance étonnante entre leur profil et celui du père. Peu de jours après, cette ressemblance disparut presqu'entièrement; l'influence de l'air, de la nourriture, probablement aussi le changement d'assiette, avoient tellement altéré le dessin du visage, qu'on croyoit apercevoir un individu différent. J'ai vu mourir ensuite deux de ces enfans, l'un à six semaines, l'autre à quatre ans : — environ douze heures après leur mort, ils reprirent totalement le même profil qui m'avoit tant frappé lors de leur naissance; seulement le profil de l'enfant mort étoit, comme de raison, plus renforcé et plus tendu que celui de l'enfant en vie; au troisième jour, cette ressemblance commença à s'effacer.

J'ai connu un homme de cinquante ans et un

autre de soixante-dix ans, qui tous deux, de leur vivant, ne paroissoient pas avoir le moindre air de ressemblance avec leurs enfans, et dont les physionomies appartenoient, pour ainsi dire, à une classe tout-à-fait différente. Deux jours après leur mort, le profil de l'un étoit parfaitement conforme à celui de son fils aîné, et l'image de l'autre père se retraçoit très-distinctement dans le troisième de ses fils.

Autant de fois que j'ai vu des morts, autant de fois ai-je fait une observation qui ne m'a jamais trompé; c'est qu'après un court intervalle de seize ou de vingt-quatre heures, quelquefois même plutôt, selon la maladie qui a précédé, le dessin de la physionomie sort davantage, et les traits deviennent infiniment plus beaux qu'ils ne l'avoient été pendant la vie, ils acquièrent plus de précision et de proportion, on y remarque plus d'harmonie et d'homogénéité, ils paroissent plus nobles, plus sublimes.

De même aussi j'ai été dans le cas d'assister des mourans; j'en ai vu dont le visage m'avoit toujours paru ignoble, n'exprimant ni élevation d'esprit, ni grandeur de caractère. Peu d'heures, et chez les uns seulement peu d'instans avant la mort, leur physionomie s'ennoblissoit à vue d'œil; coloris, dessin, expression, tout étoit changé. . . . .

CHAPITRE XI.

Des influences de l'imagination sur la formation de l'homme, sur sa physionomie, sur son caractère.

Notre imagination opère sur notre physionomie, elle l'assimile en quelque sorte à l'objet aimé ou haï. Celui-ci se retrace à nos yeux, se vivifie devant nous, et dès-lors appartient immédiatement à la sphère de notre activité. La physionomie d'un homme fortement épris, empruntera, j'en suis sûr, quelques traits de l'amante chérie dont son esprit s'occupe, que son imagination lui reproduit, que sa tendresse se plaît à embellir, à laquelle peut-être il prête, absente, des perfections que, présente, il ne lui trouveroit pas. Cette espèce d'analogie physionomique n'échapperoit certainement pas à un observateur exercé ; tout comme il seroit aisé de démêler, dans l'air farouche d'un homme vindicatif, quelques-uns des traits de l'adversaire dont il médite la défaite.

Non-seulement

Non-seulement notre imagination agit sur nous-mêmes, elle agit aussi sur les autres. L'imagination de la mère influe sur son enfant, et voilà pourquoi l'on cherche à distraire les femmes pendant leur grossesse, à les repaître d'idées riantes et à les entourer même d'objets agréables. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant la *vue* d'une belle forme ou d'un beau portrait, ni tel autre moyen semblable, qui produira l'effet desiré; — il faut l'attendre plutôt de l'*intérêt* que ces belles formes nous inspirent dans de certains momens. Ce qui opère immédiatement sur nous c'est l'affection de l'âme, une espèce de coup-d'œil qu'on peut lui supposer; et dans tout ceci l'imagination proprement dite n'agit que comme cause secondaire; elle n'est que l'organe par où passe ce regard *décisif*, et en quelque sorte *répulsif*. Ici encore, c'est l'*esprit* qui vivifie; la *chair* et l'image de la chair, considérée uniquement comme telle, n'est utile à rien. Si ces sortes de regards ne sont point *animés* et *vivifiés*, ils ne sauroient animer et vivifier à leur tour; un seul regard de l'amour, tiré, si je puis m'exprimer ainsi, du fond de l'âme, est certainement plus efficace qu'une longue contemplation, qu'une étude réfléchie des plus belles formes; mais nous sommes tous aussi peu en état

de provoquer artificiellement en nous ces *regards créateurs*, que de parvenir à changer ou à embellir notre propre forme, en la contemplant et en l'étudiant devant le miroir : tout ce qui *crée*, tout ce qui agit fortement sur notre intérieur, a sa source au dedans de nous, est un don du ciel. . . .

L'*imagination*, quand elle est animée par le sentiment et la passion, opère non-seulement sur nous-mêmes et sur les objets qui sont devant nos yeux, — elle travaille encore dans l'absence et dans l'éloignement, peut-être l'avenir même est-il compté dans le cercle de son activité inexplicable, et peut-être faut-il compter parmi ses effets ce qu'on appelle communément *apparitions de morts*.

Nous voyons souvent des enfans qui naissent parfaitement bien constitués en apparence, et qui dans la suite, quelquefois seulement, au bout de plusieurs années, prennent des vices de conformation, dont l'imagination ou le pressentiment de la mère avoit été frappé, soit avant, soit pendant, ou après la conception. Si les femmes pouvoient tenir un registre exact des accidens les plus remarquables qui leur sont arrivés pendant leurs grossesses, si elles pouvoient combiner les émotions qu'elles ont senties, rendre compte des secousses que leur âme a éprouvées dans cet état, elles prévoiroient peut-être les ré-

volutions physiologiques, intellectuelles, morales et physionomiques, par lesquelles chacun de leurs enfans auroit à passer ; elles fixeroient peut-être d'avance les principales époques de la vie de ces enfans. Lorsque l'imagination est puissamment agitée par le desir, par l'amour ou la haine, un seul instant lui suffit pour créer ou anéantir, pour agrandir ou retrécir, pour former des géans ou des nains, pour décider la beauté ou la laideur ; elle impreigne alors le fœtus organique d'un germe d'accroissement ou d'apétissement, de sagesse ou de folie, de proportion ou de disproportion, de santé ou de maladie, de vie ou de mort ; et ce germe ne se développe ensuite que dans un certain temps et dans des circonstances données. Cette faculté de l'âme, en vertu de laquelle elle opére ainsi des créations et des métamorphoses, n'a pas été suffisamment approfondie jusqu'ici, mais elle ne s'en manifeste pas moins d'une manière décisive (1).

(1) Bien des physiologistes, dans l'impossibilité d'expliquer la formation des envies que les enfans apportent à leur naissance, ont pris le parti de les nier ; mais l'existence des faits, plus puissante que toutes les théories, dépose contre eux. Le peuple, ayant pour lui la philosophie-pratique, est plus instruit sur ce chapitre que certains savans qui, ne pouvant connoître les mystères de la nature, raisonnent comme le renard de la fable, et se contentent de dire, *ils ne sont pas mûrs*.....

CHAPITRE XII.

Observations sur les envies, les monstres, les géans et les nains.

MILLE faits, plus ou moins authentiques, constatent l'influence de l'imagination d'une femme enceinte, excitée par une passion momentanée, sur l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Parmi une foule d'exemples qu'on pourroit citer, j'en choisis deux dont on m'a garanti l'authenticité.

Une femme enceinte jouoit aux cartes, et en relevant son jeu elle voit que pour faire un grand coup il lui manque l'*as de pique;* la dernière carte qui lui rentre est effectivement ce qu'elle attendoit : une joie immodérée s'empare de son esprit, se communique, comme un choc électrique, à toute son existence, et l'enfant qu'elle mit au monde porta dans la prunelle de l'œil la forme d'un *as de pique*, sans que l'organe de la vue fût d'ailleurs offensé par cette conformation extraordinaire.

Le fait suivant est encore plus étonnant :

Une dame de condition du Rhinthal, voulut assister dans sa grossesse au supplice d'un criminel qui avoit été condamné à avoir la tête tranchée et la main droite coupée : le coup qui abattit la main, effraya tellement la femme enceinte, qu'elle détourna la tête avec un mouvement d'horreur, et se retira sans attendre la fin de l'exécution. Elle accoucha d'une fille qui n'eut qu'une main, et qui vivoit encore lorsque mon ami me faisoit part de cette anecdote; l'autre main sortit séparément d'abord après l'enfantement.

Non-seulement les affections de la mère influent sur l'enfant au *physique*, mais ils produisent aussi des effets *moraux*. On m'a parlé d'un médecin, qui ne sortoit jamais de la chambre de ses malades sans y dérober quelque chose ; il oublioit ensuite son vol, et sa femme ne manquoit jamais de visiter le soir ses poches, pour en retirer des clefs, des tabatières, des étuis, des ciseaux, des dés à coudre, des lunettes, des boucles, des *cuillers*, et d'autres bagatelles, qu'elle faisoit restituer aux propriétaires. On cite encore l'exemple d'un enfant mendiant, qui à l'âge de deux ans avoit été recueilli par une famille noble ; on lui donna une éducation soi-

gnée, et il réussit à merveille ; — mais jamais il ne put se défaire de l'habitude du vol. Il faut donc supposer, je pense, que les mères de ces deux voleurs extraordinaires avoient des penchans analogues pendant leur grossesse.

Nous avons vu, il y a quelques années, une jeune fille qu'on a promené dans plusieurs villes de l'Europe ; son corps étoit parsemé de petites touffes de poil de biche, et le dos couvert d'une quantité d'excroissances spongieuses, également garnies de ce poil. On prétend que, dans sa grossesse, la mère de cet enfant prit querelle avec une voisine, sur un cerf.

C'est un regard concentré de la mère, qui forme les géans et les nains dans de certains momens donnés. Les premiers ont ordinairement une grande *foiblesse d'esprit*, et les derniers une *stupidité grossière*. (1)

---

(1) Nous sommes loin de croire à la prétendue puissance du regard concentré de la mère, pour la formation des géans et des nains. La naissance de ces deux contrastes est un de ces phénomènes qui appartiennent à la nature, et que nous ne pouvons encore expliquer. Cependant l'homme est parvenu à modifier à son gré l'économie des corps vivans, et la nutrition est entre ses mains une seconde nature qui les rapetisse ou les fait grandir. Voyez ce qu'ont fait les Chinois en agriculture, et ce qu'imitent de nos jours, en sens contraire, les fermiers de la Grande-Bretagne, dans l'engrais de leurs bestiaux.

CHAPITRE XIII.

De l'influence réciproque des physionomies les unes sur les autres.

Il nous arrive à tous de prendre les habitudes, les gestes et les mines de ceux que nous fréquentons familièrement; nous nous assimilons, en quelque sorte, tout ce que nous affectionnons; et de deux choses l'une, ou c'est l'objet aimé qui nous transforme à son gré, ou c'est nous qui tâchons de le transformer au nôtre. Tout ce qui est hors de nous agit sur nous, et éprouve une action réciproque de notre part; mais rien n'opère aussi efficacement sur notre individu que ce qui nous plaît, et rien n'est plus aimable sans doute, ni plus propre à nous toucher que le visage de l'homme; ce qui nous le rend aimable est précisément sa convenance avec le nôtre. *Il y a des visages qui s'attirent les uns les autres, tout comme il y en a qui se repoussent; la conformité des traits entre deux individus qui sympatisent ensemble et qui se fré-*

quentent souvent, marche de pair avec le développement de leurs qualités, et établit de l'un à l'autre une communication réciproque de leurs sensations privées et personnelles. Notre visage conserve le reflet de l'objet aimé : quelquefois ce rapport ne dépend que d'un seul point tiré du caractère moral ou de la physionomie ; souvent il ne tient qu'à un simple trait du visage, souvent il roule sur des singularités inexplicables, et qui n'admettent aucune espèce de définition.

La conformité du système osseux suppose aussi celle des nerfs et des muscles : il est vrai cependant que la différence de l'éducation peut affecter ceux-ci de manière qu'un œil inexpérimenté ne sera plus en état de retrouver les points d'attractions. Mais rapprochez ces deux formes fondamentales qui se ressemblent, elles s'attireront mutuellement ; écartez ensuite les entraves qui les gênoient, et bientôt la nature triomphera ; elles se reconnoîtront comme *chair* de *leur chair*, et comme *os* de *leur os ;* et leur assimilation avance à grands pas. Bien plus, les visages qui diffèrent par leurs formes fondamentales, peuvent s'aimer, se communiquer, s'attirer, s'assimiler ; et s'ils sont d'un caractère tendre, sensible, susceptible, cette conformité établira

entre eux, avec le temps, un rapport de physionomie qui n'en sera que plus frappant.

Il seroit infiniment intéressant de faire connoître le caractère des physionomies qui s'assimilent aisément : on sait, sans que je le dise, qu'il y a des physionomies qui attirent, et d'autres qui repoussent tout le monde ; il y en a d'entièrement indifférentes ; et on distingue encore celles qui nous attirent ou nous repoussent tour à tour, et celles qui, en attirant les uns, repoussent les autres. Les physionomies universellement repoussantes ne font que dégrader de plus en plus les physionomies ignobles, sur lesquelles elles exercent leur empire ; *indifférentes*, leur influence est nulle ; *attractives* enfin, elles donnent et reçoivent, ou exclusivement, ou tour à tour, ou tout-à-la-fois. Dans le premier cas, elles n'opèrent que de légers changemens ; dans le second cas, elles produisent des effets plus sensibles ; dans le troisième, elles excitent des révolutions complètes. Il importeroit d'étudier cette influence réciproque des physionomies, cette communication des esprits. L'assimilation m'a toujours paru frappante dans le cas où, sans aucune intervention étrangère, le hasard réunissoit un génie purement communicatif et un génie purement fait pour recevoir, lesquels s'atta-

choient l'un à l'autre par inclination ou par besoin ; le premier auroit-il épuisé tout son fonds, le second reçu tout ce qui lui étoit nécessaire ? l'assimilation de leurs physionomies cessoit aussi, elle avoit atteint, pour ainsi dire, *son degré de satiété.*

Encore un mot à toi, jeune homme trop facile et trop sensible ! sois circonspect dans tes liaisons, et ne vas point aveuglément te jeter entre les bras d'un ami que tu n'as pas suffisamment éprouvé : une fausse apparence de sympatie et de conformité pourra te séduire aisément; gardes-toi de t'y livrer : sans doute il existe quelqu'un dont l'âme est à l'unisson de la tienne ; prends patience, il se présentera tôt ou tard ; et lorsque tu l'auras trouvé, il te soutiendra, il t'élevera, il te donnera ce qu'il te manque, et il t'ôtera ce qui t'est à charge; le feu de ses regards animera les tiens ; sa voix harmonieuse adoucira la rudesse de la tienne ; sa prudence réfléchie calmera ta vivacité impétueuse; la tendresse qu'il te porte, s'imprimera dans les traits de ton visage, et tous ceux qui le connoissent le reconnoîtront en toi; tu seras ce qu'il est, et tu n'en resteras pas moins ce que tu es ; le sentiment de l'amitié te fera découvrir en lui des qualités qu'un œil indifférent apercevra à

peine : c'est cette faculté de voir et de sentir ce qu'il y a de divin en lui qui, assimile ta physionomie à sa sienne. . . . .

Une femme accoutumée de s'asseoir vis-à-vis de son mari, qui étoit hypocondriaque, le fixoit sans cesse d'un œil de compassion; elle étudioit soigneusement, et dévoroit, pour ainsi dire, avec un intérêt avide, chaque trait, chaque variation, chaque nuance qui sembloit présager la diminution ou l'accroissement du mal. Ses observations attentives l'avoient exercée à démêler tous les mouvemens qui agitoient l'esprit de son mari; aucune lueur d'espérance, aucun nuage passager n'échappoient à sa tendresse vigilante.... Qu'arriva-t-il à la fin? le spectacle touchant qui l'occupoit sans relâche altéra sa physionomie, et finit par l'assimiler à celle de son époux : elle tomba dans la même maladie, mais par un traitement bien entendu, elle guérit bientôt; le mari aussi se rétablit peu à peu; la femme fut au comble de la joie, sa physionomie s'éclaircit, les traits de la mélancolie s'effacèrent, à quelques légères traces près. Dans la suite cet heureux couple vécut dans une parfaite santé, et au bout d'un an, la mère accoucha d'un fils, qui ressembloit beaucoup à ses parens.

CHAPITRE XIV.

De l'extérieur de l'homme, et de quelques autres indices analogues.

De la stature, et des autres proportions du corps.

Il seroit aisé de composer une physiognomonie des statures et des proportions autant qu'une pathognomique des attitudes et des postures qui y répondent.

Albert Durer est celui qui sans contredit nous a donné la meilleure théorie des proportions. A l'égard des attitudes et des postures, personne ne l'emporte sur *Chodowieki*; et en méditant les ouvrages de ces deux artistes, en y joignant les études de *Raphaël*, et en consultant l'expérience journalière, mes lecteurs adopteront sans peine, comme autant d'axiomes, les propositions suivantes :

1°. La proportion du corps et le rapport qui se trouve entre ses parties, déterminent le caractère moral et intellectuel de chaque individu.

2°. Il y a une harmonie complète entre la stature de l'homme et son caractère. Pour vous en convaincre avec d'autant plus de certitude, commencez par étudier les extrêmes, les géans, les nains, les corps trop charnus ou trop maigres.

3°. La même convenance subsiste entre la forme du visage et celle du corps; l'une et l'autre de ces formes est en accord avec les traits de la physionomie : et tous ces résultats dérivent d'une seule et même cause.

4°. Un corps orné de toutes les beautés de proportions possibles, seroit un phénomène tout aussi extraordinaire qu'un homme souverainement sage ou souverainement vertueux.

5°. La vertu et la sagesse peuvent résider dans toutes les statures qui ne sortent point du cours ordinaire de la nature.

6°. Mais plus la stature et la forme seront parfaites, et plus la sagesse et la vertu y exerceront un empire supérieur, dominant et positif; au contraire, plus le corps s'éloigne de la perfection, et plus les facultés intellectuelles et morales y sont inférieures, subordonnées et négatives.

7°. Parmi les statures et les proportions, comme parmi les physionomies, les unes nous attirent universellement, et les autres nous repoussent, ou du moins nous déplaisent.

CHAPITRE XV.

Des attitudes, de la démarche et de la posture.

Ce que nous avons dit de la *stature* et des *proportions* se rapporte aussi à l'*attitude*, à la *démarche* et à la *posture*. Observez un homme qui se croit seul et entièrement livré à lui-même ; qu'il se tienne debout ou qu'il marche, qu'il soit assis ou couché, toutes ses attitudes et tous ses mouvemens seront significatifs, ils seront tous en harmonie avec les proportions et la stature de son corps ; j'ajoute même qu'un physionomiste habile déduira des traits du visage les proportions et la stature qui doivent y correspondre. Je vais plus loin, et je soutiens que la représentation d'une vingtaine de nos attitudes, choisies avec intelligence, et dans des momens où nous ne croyons être observés de personne, pourroit nous conduire à la connoissance de nous-mêmes, et devenir une source d'instructions utiles : peut-être n'en faudroit-il pas davantage pour donner une idée complète du caractère de chaque individu.

CHAPITRE XVI.

Des gestes.

En suivant mon principe, je l'applique encore au *geste*. L'homme se ressemble en toutes choses; il est, si vous voulez, l'être le plus contradictoire qui soit au monde, mais il n'en est pas moins toujours *lui-même :* naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou roide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencié de mille manières. Apprenez à démêler et à saisir toutes ces nuances, et vous aurez fait un nouveau pas dans la carrière physiognomonique : l'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, ne se dément jamais.

« Les grecs, dit *Winckelman*, cherchoient » à observer une grande modestie dans leur » maintien et dans leurs actions ; ils croyoient

» même qu'une marche précipitée devoient choquer les idées de la bienséance, et annoncer » une sorte de rusticité dans les manières (1). » C'est une pareille marche que *Démosthène* reproche à *Nicobulus*; parler avec insolence et marcher avec vîtesse, sont la même chose, selon lui. En conséquence de cette façon de penser, les anciens regardoient un mouvement mesuré et pas trop rapide du corps comme le signe caractéristique d'une âme généreuse. *Salluste*, parlant de *Catilina*, s'exprime de la sorte : « *Color ejus exsanguis, fœdi oculi citus modò, modò tardus incessus.* »

Je n'attendrai jamais une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence, et je ne craindrai ni emportement, ni colère, ni excès de quelqu'un dont le maintien est toujours sage et posé. Je doute aussi qu'avec une démarche alerte ou puisse être lent et paresseux; et celui qui se traîne nonchalament à pas comptés, n'annonce guère cet esprit d'activité qui ne craint ni dangers, ni obstacles pour

(1) Qu'eussent pensé les graves Spartiates, s'ils eussent vu nos jeunes parisiens traverser le Pont-Neuf ou la terrasse des Feuillans avec la rapidité de l'éclair, et nos aimables élégantes développer avec un art aussi séducteur la prestesse de leurs jambes de biche ? . . . .

arriver

arriver au but : *qualis animo est, talis incessu*; et je ne risque rien d'ajouter, *talis gestu.*

Un idiot est un personnage *isolé* qui agit sans but, un homme qui ne met ni principes, ni liaison dans sa conduite, qui ne se propose aucune espèce de fin dans ce qu'il fait. Il y a de la stupidité à agir sans but, il y a de la sottise à en suivre un qui n'est pas digne de nous; plus l'intention d'une action est marquée, plus nos efforts, notre maintien et nos gestes y répondent, et plus nous méritons l'approbation et l'estime de ceux qui nous observent (1).

(1) Si j'avois été destiné par la fortune à remplir quelque place éminente, et qu'un essaim de solliciteurs de places se fût pressé autour de moi, j'aurois voulu, avant de rien accorder, passer une revue physiognomonique, et j'aurois jugé d'avance du mérite des candidats par cette seule inspection. Je me serois bien gardé, par exemple, de placer dans les bureaux du ministre des finances des hommes à doigts longs et effilés, à ongles jaunâtres et crochus, à visage marqueté, semé de taches blanches sur un teint rembruni; de pareils hommes sont voleurs comme des pies. Je connois actuellement à Sainte-Tulle une jeune personne qui a un physique tel que je le dépeins ici, et qui est déjà tellement renommée par ses larcins, que les paysans l'appellent dans leur langage, *la mèro dés agassos*, ce qui veut dire *la mère des pies*; or, chacun sait que ces sortes d'oiseaux sont très-enclins à la rapine. J'aurois également soin d'éloigner des affaires étrangères et des ambassades tous ceux qui, avec un nez de coq, auroient le bout de la langue pointu, la bouche salivante, parce que je sais que c'est là la physionomie de ceux qui sont babillards comme les perroquets, et qui ne peuvent garder aucun secret.

CHAPITRE XVII.

Du langage et de la voix.

Mon ignorance parfaite dans l'art de la musique m'empêche de traiter scientifiquement la matière qui fait le sujet de ce chapitre. Je suis persuadé qu'un observateur intelligent qui auroit exercé et cultivé avec un soin particulier l'organe de l'ouie, et qui se placeroit à la porte d'une salle d'assemblée, seroit en état de déterminer sans peine les différentes facultés de ceux qu'il entend parler, quand même il ne les connoîtroit point d'ailleurs, quand même ils se serviroient d'une langue qui lui est étrangère; le son de la voix, son articulation, sa douceur et sa rudesse, sa foiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est infiniment caractéristique; il est presqu'impossible qu'un ton dégagé puisse échapper à une oreille délicate, ou s'il m'est permis d'employer cette expression, à une *oreille physiognomonique*; et de toutes les dissimulations, celle du langage, quelque rafinée qu'elle soit, est la plus aisée à découvrir.

J'aurois encore bien des choses à dire sur les *ris* et les *pleurs*, sur les *soupirs* et les *cris*; quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui. Il est des larmes qui pénètrent les cieux; il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris.

« Dans ce tourbillon, dit M. *Necker*, qui circule autour des grandes places, et où tant de » gens sollicitent de l'occupation, j'ai quelquefois examiné s'il étoit vrai qu'on pût, à des » signes rapides, se former une première idée » des hommes ; je le crois. J'ai toujours considéré comme un préjugé favorable cette mesure » dans le discours qui annonce l'habitude de la « réflexion, et une certaine tempérance dans » l'imagination : ce regard, plus intelligent que » fin, et qui semble appartenir davantage à » l'esprit qu'au caractère : cette circonspection » naturelle dans le maintien, bien différente de » cette gravité contrefaite qui sert de masque à » la médiocrité ; cette conscience de soi-même, » qui empêche de se développer avec précipitation, et de profiter à la hâte d'une occasion » de se montrer ; enfin tant d'autres caractères » extérieurs encore que j'ai vu rarement séparés » d'un mérite réel. »

CHAPITRE XVIII.

Du style.

Si jamais chose au monde peut servir à faire connoître l'homme, c'est son style ; tels nous sommes, et tels nous parlons, et tels nous écrivons. Le physionomiste dira un jour, à la vue d'un orateur, d'un homme de lettres : « C'est » ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il écrit ; » il dira un jour, sur le son de voix d'un homme qu'il n'a pas vu, sur le style d'un ouvrage dont il ignore l'auteur : « Cet inconnu doit avoir tels » et tels traits, une autre physionomie n'est pas » faite pour lui. » Riez, mes chers contemporains, votre rire même est physiognomonique ; l'inconséquence est le caractère distinctif de votre siècle, vous soutenez aujourd'hui ce que vous réfuterez demain. Il est réservé à vos descendans, plus sages et plus éclairés que vous, de sentir la vérité de ce que j'avance ; ils seront étonnés, et se diront entre eux : « Cet homme avoit raison. » Chaque ouvrage porte le caractère de son ou-

vrier, celui-ci fut-il dieu, homme ou démon? Plus l'ouvrage est le produit immédiat de l'organisation, plus il l'atteste par des preuves évidentes et palpables; j'en pourrois citer mille exemples; ceux de *Rousseau*, de *Voltaire*, de *Huguet*, de *Bonnet*, de *Gesner* et *Wieland*, peuvent suffire. Un homme dont le front est allongé et presque perpendiculaire, aura toujours le style sec et dur; un autre dont le front est spacieux, arrondi, sans nuances et d'une construction délicate, écrira coulamment et avec légèreté, mais il n'approfondira et ne sentira rien. Celui dont les sinus frontaux sont fort saillans, pourra se faire un style coupé, sententieux et original; mais vous ne retrouverez point dans ses compositions la liaison, la pureté et l'élégance qui distinguent les bons écrivains. Enfin avec un front médiocrement élevé, régulièrement vouté, qui recule fortement, et dont les angles sont doucement marqués près de l'os de l'œil; avec un tel front, dis-je, on mettra dans ses ouvrages de la vivacité et de la précision, de l'agrément et de la force. (J'ai déposé entre les mains de quelques amis le jugement physiognomonique que j'ai porté sur les auteurs de plusieurs ouvrages anonymes, et sur d'autres que je ne connois ni personnellement, ni par

des portraits. L'événement pourra démontrer, avec le temps, si mon tact et les règles de ma science m'ont trompé, ou non (1).

La prééminence du front annonce l'enflure du style et le dédain du langage humble de la prose ; mais un regard pensif annonce la sagesse dans l'enthousiasme, et la raison qui en prévient les écarts.

---

(1) C'est ordinairement dans ce que l'on appelle les *testamens politiques* que l'on a coutume de juger les grands personnages qui ne sont plus. Là des écrivains impartiaux retracent à la mémoire des siècles de rares talens, de grands vices ou de brillantes vertus. La mort est un creuset qui détruit l'homme ou le recompose; et la postérité est la seule puissance qui batte monnoie au type de l'immortalité : aussi nous ne doutons point qu'elle ne travaille pour perpétuer le nom de Lavater. Les jugemens olographes qu'il a confiés à quelques amis sur la physionomie de plusienrs savans et d'illustres personnages qu'il n'avoit jamais connus, achèveront de mettre le sceau à sa gloire, et de confondre ses ennemis. L'ignorance et la sottise ont toujours poursuivi les hommes célèbres qui ont voulu s'élever au-dessus de leur siècle ; mais, semblables a la vipère qui ronge la lime, ces deux monstres ne mordent que pour plutôt mourir. O Lavater! si tes compatriotes revenus à des sentimens pacifiques, et rétablis dans l'équilibre de leurs antiques vertus, couronnent de laurier ta statue, permets à un de tes jeunes disciples d'approcher d'elle pour y déposer son tribut; le cœur le dicte, la reconnoissance et l'admiration l'ont formé.....

CHAPITRE XIX.

Du dessin, du coloris et de l'écriture.

« La nature n'offre ni contraste réel, ni con-» tradiction manifeste. » Une vérité des plus pal-pables, une vérité qui constitue un des princi-paux fondemens de la physiognomonie, et qui atteste la signification universelle de tout ce qui tient à notre essence physique; une vérité, dont l'évidence, trop peu sentie encore, semble ré-servée aux siècles futurs, — « c'est qu'un seul » membre bien constitué, un seul contour dé-» taché et exact, nous fournit des inductions » certaines pour le reste du corps, et par con-» séquent pour tout le caractère ». Cette vérité me paroit aussi plausible que celle de mon exis-tence; il est impossible d'y résister.

Ce que j'ai dit de l'homme physique peut s'appliquer aussi à l'homme moral. Nos instincts, nos facultés, nos penchans, nos passions, nos actions, diffèrent les unes des autres, et cepen-dant ils se ressemblent tous; ils ne se contrarient

point, quelque opposés qu'ils paroissent souvent, ce sont des conjurés ligués ensemble par des liens inséparables : s'il en résulte des contrastes, ce n'est qu'au dehors et dans les effets.

Tous les mouvemens du corps reçoivent leurs modifications du tempérament et du caractère. Le mouvement du sage n'est pas celui de l'idiot, le port et la marche diffèrent sensiblement du colérique au flegmatique, du sanguin au mélancolique ; c'est, je crois, *Sterne* ou *la Bruyère* qui l'a dit : « Le sage prend son chapeau de » l'endroit où il l'a posé, tout autrement que le » sot. »

De tous les mouvemens du corps, il n'en est point de plus variés que ceux de la main et des doigts.

Et de tous les mouvemens de la main et des doigts, les plus diversifiés sont ceux que nous faisons en écrivant. Le moindre mot jeté sur le papier, combien de points, combien de courbes ne renferme-t-il pas ?

Il est évident encore que chaque tableau, que chaque figure détachée, et, aux yeux de l'observateur et du connoisseur, chaque trait, conserve et rappelle le caractère du peintre.

Chaque dessinateur et chaque peintre se reproduit plus ou moins dans ses ouvrages ; on y

démêle ou quelque chose de son extérieur, ou quelque chose de son esprit, comme nous le faisions voir tantôt par les exemples de plusieurs artistes. Comparez, en attendant, *Raphaël* et *Chodowiki*, *Lebrun* et *Callot*, *Georges Pens* et *Jean de Lyken*, *Vandyck* et *Holbein*; et parmi les graveurs, *Drevet* et *Houbraker*, *Wille* et *Van Schapper*, *Edelinch* et *Goltzius*, *Albert Durer* et *Lucas* de Leyde. En les rapprochant les uns des autres, vous vous persuaderez aisément que chacun d'eux a un style qui lui est propre, et qui s'accorde avec son caractère personnel.

Il est étonnant jusqu'à quel point le personnel des artistes reparoît dans leur style et dans leur coloris; tous les peintres, dessinateurs et graveurs qui ont une belle chevelure excellent presque tous dans cette partie, et ceux d'entre eux qui portoient autrefois la barbe longue, ne manquoient jamais de présenter dans leurs tableaux des figures ornées d'une barbe vénérable, et de la travailler avec le plus grand soin. Une comparaison réfléchie de plusieurs yeux et de plusieurs mains, dessinés par le même maître, pourra souvent faire juger de la couleur des yeux de l'artiste et de la forme de ses mains; *Vandyck* nous en offre la preuve. Dans tous les

ouvrages de *Rubens*, on voit percer l'esprit de sa physionomie, on y reconnoît son génie vaste et productif, son pinceau hardi et rapide, qui ne s'astraignoit point à une exactitude scrupuleuse ; on sent qu'il s'attachoit, de préférence et par goût, au coloris des chairs et à l'élégance de la draperie (1). *Raphaël* se plaisoit sur-tout à perfectionner les contours ; la même chaleur et la même simplicité dominent dans tous les tableaux du *Titien* ; le même style passionné dans ceux du *Corrège*. Pour peu qu'on fasse attention au coloris de *Holbein*, on ne doute presque pas qu'il n'ait eu le teint d'un brun fort clair ; *Albert*

(1) Tous les tableaux de Rubens sont remarquables par une couleur rouge éclatante ; on n'en sera pas surpris si l'on se rappelle que la figure de ce peintre célèbre étoit rubiconde. Le fameux peintre Robert, dont le visage a tout le sombre d'un artiste profondément méditatif, excelle sur-tout dans les tableaux qui peignent le deuil de la nature, l'horreur d'un désert ou l'aspect funèbre de la mort. On voit dans ses couleurs des ombres plus ou moins noires et lugubres, et jamais des nuages transparens et sereins. Si l'on fait attention au teint du jeune Guérin, qui est d'un jaune mélancolique, on verra qu'il fait toujours dominer cette couleur dans ses tableaux ; dans Phèdre, dans Œnone, elle est sur-tout outrée ; Thésée et Hypolite n'en sont pas même exempts. *Tractant fabrilia fabri.*

Durer l'avoit probablement jaunâtre, et *Largillière* d'un *rouge vermeil.*

Si l'on est obligé d'admettre une expression caractéristique pour les ouvrages des peintres, pourquoi voudroit-on qu'elle disparût entièrement dans les dessins et les figures que nous traçons sur le papier? La diversité des écritures n'est-elle pas généralement reconnue? et cette diversité incontestable des écritures ne seroit point fondée sur la différence réelle du caractère moral!

Avec la même encre, avec la même plume et avec le même papier, le même homme façonnera tout autrement son écriture, quand il traite une affaire désagréable, ou quand il s'entretient cordialement avec un ami: n'est-il pas vrai que la forme et l'extérieur d'une lettre nous fait souvent juger si elle a été écrite dans une situation tranquille ou inquiète, à la hâte ou à tête reposée? si son auteur est un homme solide ou léger, un esprit vif ou pesant? La plupart des mains des femmes ne sont-elles pas toujours plus lâches et plus vacillantes que les mains des hommes? Plus je compare les différentes écritures qui me passent sous les yeux, et plus je suis confirmé dans l'idée qu'elles sont autant d'expressions, autant d'émanations du ca-

ractère de l'écrivain. Ce qui rend mon opinion encore plus vraisemblable, c'est que chaque nation, chaque pays, chaque ville, a son écriture particulière, tout comme ils ont une physionomie et une forme qui leur sont propres : tout ceux qui ont un commerce de lettres un peu étendu dans l'étranger, peuvent vérifier la justesse de cette remarque ; l'observateur intelligent ira même plus loin, et il jugera déjà du caractère de son correspondant sur la seule *adresse*, j'entends l'écriture de l'adresse; car le *style* dans lequel elle est composée fournit des indices bien plus positifs encore, — à-peu-près comme le titre d'un livre nous fait connoître souvent la tournure d'esprit de l'auteur (1).

(1) Si Lavater avoit encore vécu, quand j'ai publié mon *Essai sur la Mégalantropogénésie*, il n'auroit sans doute pas manqué de connoître et d'apprécier, d'après cette seule annonce, le caractère particulier de mon naturel et de mes habitudes. Certainement, il n'est aucun de mes lecteurs, quelque léger physionomiste qu'il soit, qui puisse croire que je suis un être sombre, morose, et porté à la mélancolie. S'il y a quelqu'un qui ne doive pas craindre les obstructions de la rate ou du mesentère, c'est moi, tant je prends soin de bannir la tristesse, et de noyer dans ma gaîté provençale tous les sarcasmes des journalistes qui me critiquent. Quand bien d'autres à ma place pleureroient, moi je ris; et cette mé-

Il y a donc des *écritures nationales*, tout comme il y a des physionomies nationales, dont

---

thode que j'emprunte de l'hygiène des Troubadours, m'a parfaitement réussi jusqu'ici pour me conserver en bonne santé. Certains hommes diront peut-être que je suis fou, mais je vais offrir à leur sagesse les moyens de juger d'après Lavater, l'auteur de *la Mégalantropogénésie*, et à l'exemple de Porta, je livre à la postérité mes traits physionomiques.

Ma taille est de cinq pieds cinq pouces, ma constitution forte et robuste, et mon tempérament sanguin-colerique; mes cheveux sont noirs, rudes et fournis; mes sourcils sont de la même couleur, et très-épais; le droit est plus arqué que le gauche, ce qui indique à l'arcade sourcillière un plus grand développement; aussi quand je compose, il semble qu'il n'y a que le côté droit de mon cerveau qui soit en travail. Mon front est large et penché en arrière; mes yeux sont d'un jaune-brun, enfoncés dans leur orbite, dirigés le plus souvent à terre, mais très-susceptibles de se relever et de s'animer, dès que mon esprit est frappé de quelqu'objet important; mon visage est rond et plein, mon nez pointu, et l'épine des cornets-osseux assez large. Ma bouche est petite, et mon menton fosseté. Ma voix est sonore, pleine et assurée. Mes oreilles sont d'une grosseur ordinaire, un peu déjetées en avant, et le bord du pavillon est très-recourbé. J'ai le cou d'une longueur médiocre, ma poitrine est ample et bien développée, peu charnue, mais assez velue. J'ai le métaphrène droit élancé, les lombes musculeux, et le ventre plutôt petit que gros. Les bras et les

chacune retrace quelque chose du caractère de la nation, et dont chacune pourtant diffère de

---

jambes sont proportionnés à ma taille; j'ai les doigts de la main courts, ronds, très-flexibles, d'un tact assez fin, mais jouissant de peu de dextérité. Du reste, ma main est potelée, et très-serviable pour mes amis. Toutes les parties de mon corps participent de la rondeur de mon visage, et la couleur de ma peau est brune. J'ai atteint mon sixième lustre, et je vis encore dans le célibat, quoique j'aie proposé de faire porter à ceux qui le gardent, *l'habit couleur de feuille morte ou de bête fauve.*

Si l'on veut connoître le moral qui répond à un pareil physique, je dirai que je suis naturellement bon, juste, compatissant pour le malheur et l'infortune; je suis avare pour mes plaisirs et les folles dépenses, et je ne suis prodigue qu'envers les malheureux. Les richesses des autres ne me donnent aucune envie, seulement je gémis sur leur mauvais emploi. Je suis très-actif et très-paresseux, c'est-à-dire que j'hésite long-temps avant de me mettre au travail, mais quand j'y suis, je ne connois plus le repos ni la fatigue. J'expédie beaucoup d'affaires à-la-fois, et je ne puis gagner sur moi de copier deux fois la même page; aussi tout ce que j'ai écrit jusqu'ici est presque du premier jet, sur-tout la moitié du premier volume et toutes les notes du second. Dès mon enfance, mon cœur a palpité au seul nom des grands hommes; j'ai toujours rêvé à leur gloire, et quand au collège j'avois dispute avec quelqu'un de mes camarades, je croyois ma vengeance pleinement satisfaite, lorsque je lui avois dit avec un ton d'aigreur, mêlé d'un peu de ma-

l'autre. Il n'en est pas autrement des écoliers d'un maître écrivain, ils auront tous une main qui se ressemble, et cependant chacun d'eux y mêlera une manière qui lui est propre, une teinture de ses individualités ; rarement se bornera t-il à une imitation tout-à-fait servile.

Mais avec la plus belle main, dira-t-on, avec l'écriture la plus régulière, on est souvent un homme très-irrégulier : qu'on objecte tout ce qu'on voudra, cette belle écriture suppose pourtant nécessairement une certaine justesse d'esprit, et en particulier l'amour de l'ordre. Souvent les meilleurs prédicateurs sont les hommes les plus relâchés dans leurs principes et dans leur conduite, — mais s'ils étoient entièrement corrompus, ils ne seroient pas de bons prédicateurs.

Il est hors de doute, il est incontestable que

---

lice : *Va, tu ne seras jamais inscrit dans le dictionnaire des grands Hommes....* Seul, je ne m'ennuie point, et je ne suis jamais mieux accompagné que de moi-même. Tout ce qui peut aggrandir la pensée, frapper les sens, enflamme mon imagination, et mon esprit n'aime à se reposer que sur des idées neuves ou qui sont le prototype de la grandeur. De-là vient sans doute que je pense toujours à neuf, et que je n'écrirai jamais sur un sujet connu. Le piquant et l'originalité formeront le caractère distinctif de mes ouvrages, et je n'agirai jamais comme les autres hommes, même en fait d'amour.

l'écriture est le *criterion* de la régularité, du goût et de la propreté. Mais ce qui est plus problématique, et ce qui ne m'en paroît pas moins vrai, c'est que, jusqu'à un certain point, elle est aussi l'indice du talent, des facultés intellectuelles et du caractère moral qui en est inséparable; c'est que très-souvent elle montre la disposition actuelle de l'écrivain.

Je distingue dans l'écriture la *substance* et le *corps* des lettres, leur *forme* et leur *arrondissement*, leur *hauteur* et leur *largeur*, leur *position* et leur *liaison*, l'*intervalle* qui les sépare, l'*intervalle* qui est entre les lignes, si celles-ci sont *droites* ou de *travers*, la netteté de l'écriture, sa *légèreté* ou sa *pesanteur*. — Si tout cela se trouve dans une parfaite harmonie, il n'est nullement difficile de découvrir quelque chose d'assez précis du caractère fondamental de l'écrivain.

Encore une idée que j'abandonne à la considération de ceux qui en seront frappés comme moi : je remarque la plupart du temps une analogie admirable entre le langage, la démarche et l'écriture.

Une écriture, dont les lettres ne sont pas unies, est l'orthographe d'un flegmatique mélancolique, et qui n'a point l'amour de l'ordre et de la propreté.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

De l'habillement.

DISONS aussi un mot de l'*habillement* : il est très-nécessaire d'y avoir égard, si l'on veut pénétrer dans la connoissance de l'homme. En effet, un homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat, une dévote tout autrement qu'une coquette ; la propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte ; voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul ; la couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif encore et nous caractérise. Le sage est simple et uni dans son extérieur, la simplicité lui est naturelle ; on reconnoît bientôt un homme qui s'est paré dans l'intention de plaire, celui qui ne cherche qu'à briller, et celui qui se néglige, soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser.

Il reste encore quelques remarques à faire sur

le choix et sur l'arrangement des meubles. Souvent d'après ces bagatelles, on peut juger de l'esprit et du caractère du propriétaire, — mais on ne doit pas tout dire (1).

---

(1) Il y a le plus grand rapport entre le caractère d'un homme et son habillement ; c'est-là un signe physiognomonique qui ne trompe jamais. Celui qui est recherché dans sa parure et y donne des soins assidus, ne négligera point ses affaires, et les intérêts de sa famille lui tiendront à cœur ; tandis que c'est le contraire pour celui qui s'inquiète fort peu de son extérieur, et devient même indifférent sur ses habits. Voyez les hommes de lettres et les savans ; pour l'ordinaire leur parure est plus que négligée, aussi l'esprit et l'ordre sont par-tout chez eux, excepté dans leur maison. Mais ceci est encore bien plus important chez les femmes, et j'invite ceux qui voudront se bien marier, à y faire attention. Je ne conseillerai jamais à un ami de prendre pour épouse la jeune fille qui n'aura pas une toilette soignée, et qui ressemblera plutôt à un fagot mal assorti qu'à une nymphe en parure. On dira peut-être que cette réflexion m'est inspirée par les marchands de modes, et que c'est-là une lettre de change que je tire sur la bourse de tous les maris ; mais je répondrai qu'en publiant cet avis, je ne fais qu'énoncer un fait de physiognomonie-pratique, et que chacun est libre de le négliger ou de le mettre à profit. Je n'ai pas la folle prétention de vouloir devenir docteur en physiononnie ; j'invite seulement à observer ce que je dis, et malheur, trois fois malheur, aux incrédules qui attendront leur propre expérience pour se convertir !

CHAPITRE XXI.

Des différentes parties du corps.

De la tête, de la face et du profil.

La tête de l'homme est, de toutes les parties du corps, la plus noble et la plus essentielle, elle est le siége principal de l'esprit, le centre de nos facultés intellectuelles.

Une tête qui est en proportion avec le reste du corps, qui paroît telle au premier abord, et qui n'est ni trop grande, ni trop petite, annonce, toutes choses égales d'ailleurs, un caractère d'esprit beaucoup plus parfait qu'on n'en oseroit attendre d'une tête disproportionnée : trop volumineuse, elle indique presque toujours une *stupidité grossière* : — trop petite, elle est un signe de foiblesse et d'inepte. Quelque proportionnée que soit la tête au corps, il faut qu'elle ne soit ni trop arrondie, ni trop allongée ; plus elle est régulière, et plus elle est parfaite. On peut appeler bien organisée celle dont la hauteur perpendiculaire prise depuis l'extrémité de l'occiput

jusqu'à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale. Quant au visage, je commence d'abord par le diviser en trois parties, dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils; la seconde, depuis les sourcils jusqu'au bas du nez; la troisième, depuis le bas du nez jusqu'à l'extrémité de l'os du menton. Plus ces trois étages sont symétriques, plus leur symétrie est frappante au premier coup-d'œil, et plus on peut compter sur la justesse de l'esprit et sur la régularité du caractère en général. Dans un homme extraordinaire, il est rare que l'égalité de ces trois divisions soient fort apparentes; on la retrouvera cependant toujours du plus au moins dans presque tous les individus, pourvu qu'en mesurant les dimensions on se serve, non d'une règle, mais d'un instrument plus flexible qu'on puisse appliquer immédiatement sur le visage.

S'agit-il d'un visage dont l'organisation est extrêmement forte ou extrêmement délicate, le caractère peut être apprécié bien plus facilement par le profil que par la face. Sans compter que le profil se prête moins à la dissimulation, il offre des lignes plus vigoureusement prononcées, plus précises, plus simples, plus graves, et par conséquent la signification en est aisée à saisir; au lieu que très-souvent les lignes de la face en-

plein sont assez difficiles à démêler et à déchiffrer.

Le visage pris aux trois quarts présente deux contours différens, qui l'un et l'autre sont très-expressifs aux yeux du physionomiste tant soit peu exercé.

Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractère distingué ; mais on trouve mille profils qui, sans être beaux, peuvent admettre la supériorité du caractère.

La disproportion des parties du visage influe sur la constitution physiologique de l'homme, elle décide de ses imperfections morales et intellectuelles (1).

---

(1) La première fois que je lus les ouvrages des physionomistes, je fus presque tenté de les regarder comme des hommes divins, tant leur science me parut difficile et leur art merveilleux. Je ne pouvois pas comprendre comment, au premier coup-d'œil, sur les simples traits du visage, ils pouvoient connoître le moral des individus. Aujourd'hui que je me suis occupé très-long-temps de physionomie, le charme a disparu, et l'expérience m'a fait acquérir l'heureuse habitude de pouvoir aussi, au premier coup-d'œil, juger à mon tour. Le Pont-Neuf, les Tuileries et le Luxembourg sont le théâtre des mes observations physionomiques, et j'applique à toutes les figures que je rencontre, les principes d'Aristote, de Porta et de Lavater : je ne fais grâce à personne, pas même aux journalistes ; et je puis dire : *ego quidem judico judices meos.*

CHAPITRE XXII.

Du front.

J'ÉTOIS presque tenté d'écrire tout un volume sur le front, cette partie du corps qu'on a appelée avec raison la porte de l'âme, le temple de la pudeur (*animi januam, templum pudoris.*) Si je m'arrête de préférence au front, c'est, premièrement, parce que de toutes les parties du visage, il est la plus importante et la plus caractéristique, celle qui prête le plus à nos observations, celle que j'ai étudiée avec le plus de soin, et que par conséquent je possède assez pour apprécier et pour rectifier les jugemens qu'on a portés. — En second lieu, parce que c'est la partie dont les anciens physionomistes se sont le plus occupés. Quand on aura lu ce chapitre, on connoîtra à peu-près tout ce qui a été écrit de physiognomonique sur cette matière; seulement j'ai laissé de côté les rêveries que les chiromanciens et les métoposcopistes ont débitées sur les *lignes du front.* Je ne dis pas cependant que ces lignes soient absolument sans caractère et sans signifi-

cation; mais loin d'influer sur le sort de l'homme, comme le prétendent les métroposcopistes, elles n'annoncent, à mon avis, que la mesure de sa *force* ou de sa *foiblesse*, de son *irritabilité* ou *non-irritabilité*, de sa *capacité* ou de son *incapacité*.

Je commence par mes propres observations.

La *partie osseuse* du front, sa forme, sa hauteur, sa voûte, sa proportion, sa régularité ou son irrégularité, marquent la *disposition* et la *mesure* de nos *facultés*, notre façon de penser et de sentir. La *peau* du front, sa position, sa couleur sa tension ou sa relaxation, font connoître les passions de l'âme, l'*état actuel* de notre esprit; ou en d'autres termes, la *partie solide* du front indique la mesure interne de nos facultés, et la partie *mobile*, l'usage que nous en faisons.

La partie solide reste toujours ce qu'elle est, quand même la peau extérieure se ride; quant aux rides, elles varient suivant la constitution osseuse. Celles d'un front applati sont différentes de celles d'un front vouté, de sorte qu'en les considérant d'une manière abstraite, elles peuvent nous faire juger de la forme du front, et réciproquement on pourra déterminer, d'après cette forme, les rides qu'elle doit produire. Tel front n'admet que des rides perpendiculaires;

elles seront exclusivement horizontales dans un second, arquées dans un troisième, mêlées et compliquées dans un quatrième. Les fronts les plus unis et qui ont le moins d'angles sont ordinairement ceux dont les rides sont les plus simples et les plus régulières.

Il faut examiner le *dessin*, le *contour* et la *position* du front, c'est là précisément tout ce que tous les physionomistes anciens et modernes n'ont pas assez approfondi.

Les fronts vus de profil peuvent se réduire à trois classes générales ; ils sont ou *penchés en arrière*, ou *perpendiculaires*, ou *proéminens*. Chacune de ces chasses admet une infinité de subdivisions, qu'il est aisé de distinguer par espèces, et dont voici les principales :

1°. Les fronts à *lignes droites*; 2°. ceux dont les *lignes à demi-courbes* et à *demi-droites se confondent*; 3°. ceux dont les *lignes moitié courbes*, *moitié droites*, se coupent; 4°. les fronts à *lignes courbes simples*; 5°. ceux à *lignes caurbes*, *doubles* ou *triples*.

Etablissons maintenant quelques observations particulières.

1°. Plus le front est *alongé*, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et manque de ressort.

2°. Plus il est *serré, court* et *compact*, plus le caractère est concentré, ferme et solide.

3°. Les contours *arqués* et sans *angles*, décident de la douceur et de la flexibilité du caractère; au contraire, celui-ci aura de la fermeté et de la roideur à proportion que les contours du front seront droits.

4°. Une *perpendicularité complète* depuis les cheveux jusqu'aux sourcils, est le signe d'un manque total d'esprit.

5°. Une forme *perpendiculaire*, qui *se voute insensiblement par le haut*, annonce un esprit capable de beaucoup de réflexions, un penseur rassis et profond.

6°. Les fronts proéminens appartiennent à des esprits foibles et bornés, et qui ne parviendront jamais à une certaine maturité.

7°. *Penchés* en *arrière*, ils indiquent en général de l'imagination, de l'esprit, de la délicatesse.

8°. Lorsqu'un front *arrondi* et *saillant par le haut*, descend en ligne droite vers le bas, et qu'il présente dans l'ensemble une forme perpendiculaire, on peut compter sur un grand fonds de jugement, de vivacité et d'irritabilité; — mais en même temps il faut s'attendre à trouver un cœur de glace.

9°. Les fronts à ligne droite, et qui sont *placés obliquement*, sont aussi la marque d'un caractère vif et bouillant.

10°. *Nota.* En parlant d'une femme, j'évite de dire un esprit *penseur*, parce que je n'aime pas à faire usage de ce terme en parlant du sexe féminin. Les femmes les plus raisonnables sont peu ou point capables de *penser*; elles *aperçoivent* les images, elles savent les saisir et les enchaîner; mais elles ne vont guère plus loin; et tout ce qui devient abstrait n'est pas de leur compétence (1).

11°. Pour constituer un caractère parfait de sagesse, il faut une heureuse *association de lignes droites* et *de lignes courbes*, et en outre une heureuse *position* du front. L'association des lignes est heureuse lorsqu'elles se confondent imperceptiblement; et j'appelle une heureuse position du front celle qui n'est ni trop perpendiculaire ni trop penchée.

12°. J'oserois presque adopter comme un axiome physiognomonique, qu'il y a le même

(1) N'en déplaise aux mânes de Lavater, beaucoup de femmes qui ont été de grands hommes, avoient sans doute des têtes pensantes; et il faudroit être bien injuste pour refuser au plus grand nombre l'excellence du jugement.

rapport entre les droites et les courbes, considérées comme telles, qu'entre la force et la foiblesse, entre la roideur et la flexibilité, entre le sens et l'esprit.

13°. Voici une observation qui ne m'a jamais trompé encore : Lorsque l'*os de l'œil* est saillant, vous avez le signe d'une aptitude singulière aux travaux de l'esprit, d'une sagacité extraordinaire pour les grandes entreprises.

14°. Mais sans cet angle il y a des têtes excellentes, qui n'en ont que plus de solidité lorsque le bas du front s'affaisse comme un mur perpendiculaire sur des sourcils placés horizontalement, et qu'il s'arrondit et se voûte imperceptiblement des deux côtés vers les tempes.

15°. Des fronts perpendiculaires qui avancent et qui, sans reposer immédiatement sur la narine du nez, sont ou étroits ou plissés, ou courts et unis, présagent infailliblement peu de capacité, peu d'esprit, peu d'imagination, peu de sensibilité.

16°. Les fronts chargés de beaucoup de protubérences, anguleuses et noueuses, sont la marque certaine d'un esprit bouillant que son activité emporte, et que rien ne peut modérer.

17°. Regardez toujours comme signe d'une droite et saine raison et d'une bonne comple-

xion tout front qui présente dans son profil deux arcs proportionnés, dont celui du bas avance.

18°. J'ai toujours reconnu une grande élévation d'esprit et de cœur à ceux qui ont l'os de l'œil fort apparent, distinctement prononcé, et arqué de manière à pouvoir être facilement saisi dans le dessin : toutes les têtes idéales de l'antiquité sont courbées ainsi.

19°. Je mets au rang des caractères les plus judicieux et les plus positifs les fronts carrés, dont les marges latérales sont encore assez spacieuses et dont l'os de l'œil est en même tems bien solide.

20°. Les rides perpendiculaires, quand elles sont d'ailleurs analogues au front, supposent une grande application et autant d'énergie. Sont-elles horizontales et coupées, soit au milieu ou dans le haut elles proviennent ordinairement de paresse ou de foiblesse d'esprit.

21°. De profondes incisions perpendiculaires dans l'os du front entre les sourcils appartiennent exclusivement à des gens de beaucoup de capacité, qui pensent sainement et noblement ; seulement il faut que ces traits ne soient point balancés par d'autres traits positivement contradictoires.

22°. Lorsque la veine frontale, ou l'Y bleuâtre,

paroît bien distinctement au milieu d'un front ouvert, exempt de rides et régulièrement voûté, je compte toujours sur des talens extraordinaires et sur un caractère passionné pour l'amour du bien.

23°. Rassemblons les signes distinctifs d'un front parfaitement beau, dont l'expression et la forme annoncent à-la-fois la richesse du jugement et la noblesse du caractère.

A. Pour cet effet, il doit se trouver dans la plus exacte proportion avec le reste du visage, égaler en longueur et le nez et la partie inférieure.

B. Dans sa largeur, il doit approcher vers le haut, ou de l'ovale, ou du carré. (La première de ces formes est en quelque sorte nationale aux grands hommes de l'Angleterre.)

C. Exempt de toute espèce d'inégalité et de rides permanentes, il doit pourtant en être susceptible ; mais alors il ne se plissera que dans les momens d'une méditation sérieuse, dans un mouvement de douleur ou d'indignation.

D. Il doit reculer par le haut et avancer du bas.

E. L'os de l'œil sera uni et presque horizontal : vu d'en haut, il décrira une courbe régulière.

F. Une petite cavité perpendiculaire et transversale ne fait aucun tort à la beauté du front ; cependant ces lignes doivent être assez délicates pour n'être aperçues que lorsqu'elles sont éclairées par un très-grand jour qui vient d'en haut ; d'ailleurs, il faut qu'elles partagent le front en quatre cases presqu'égales.

G. La couleur de la peau doit être plus claire que celle des autres parties du visage.

H. Les contours du front seront disposés de manière que si l'on aperçoit une section qui comprend à-peu-près le tiers de l'ensemble, on puisse distinguer à peine si elle décrit une ligne droite ou courbe.

24°. Les fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un coté, échancrés, ou qui se plissent toujours différemment, ne seront jamais une recommandation chez moi, et ne captiveront jamais mon amitié.

25°. Tant que votre frère, votre ami ou votre ennemi ; tant que l'homme, et cet homme fut-il un malfaiteur, vous présente un front bien proportionné et ouvert, ne désespérez pas de lui ; il est susceptible d'amendement.

Les détails ultérieurs sur cette matière sont réservés pour le traité des *lignes physiognomoniques.*

CHAPITRE XXIII.

Supplément au chapitre du front,

Contenant les opinions et les jugemens de différens physionomistes sur cette partie du visage, avec mes remarques.

I. *Chiromancie, ouvrage allemand, sans nom d'auteur.*

« Un front étroit annonce un homme indocile » et vorace. (La première de ces assertions est vraie, la seconde fausse.) » Un front *large* » caractérise l'impudicité ; *arrondi*, il est l'indice » de la colère ; enfoncé du bas, il promet un » esprit modeste, un cœur ennemi du vice. » (Tout cela est vague, et à plusieurs égards très-faux.) Les fronts qui sont enfoncés vers le bas, c'est-à-dire proéminens vers le haut, m'ont paru appartenir à des poltrons, à des stupides et à des hommes incapables de grandes entreprises.

« Un front *carré* suppose un grand fonds » de sagesse et de courage. » (Tous les physionomites s'accordent là-dessus.)

« Un front à-la-fois *élevé* et *arrondi*, dénote » un homme franc, bienveillant et bienfaisant, » facile à vivre, serviable, reconnoissant et ver- » tueux. »

II. *Chiromancie et la physiognomonie, dégagées de toutes leurs superstitions, etc., par Chrétien* Schaliz.

« Un trop grand front est le signe d'un ca- » ractère timide, paresseux et stupide. » (C'est selon.)

« Un front *étroit* et *petit* dépeint un homme » inconstant, inquiet et indocile. »

« S'il est *oblong*, il indique du bon sens et » un esprit ouvert. » (Ceci est trop vague.)

« S'il est *carré*, un cœur magnanime ; s'il » est *circulaire*, l'emportement et la bêtise. » (Voyez mes remarques sur l'art. I.)

« L'élévation désigne une humeur opiniâtre » et inconstante. (Cette définition est vague et contradictoire.) « Son applatissement, un na- » turel efféminé. » (Celle-ci est vraie jusqu'à un certain point, mais elle manque de précision.)

« Un front chargé de *rides*, dénote un esprit » réfléchi et mélancolique. » (Quelquefois aussi un esprit borné et léger ; c'est la disposition des rides qui en décide, leur régularité ou leur irré- gularité, leur tension ou leur relâchement.)

« La

« La *surabondance des rides* caractérise un » homme prompt et violent, qui ne revient pas » aisément de ses emportemens. » (Cela dépend également de la nature des rides.)

« Si elles *n'occupent que la partie supérieure* » *du front*, elles expriment un étonnement qui » avoisine la bêtise. » (Il y a beaucoup de vrai dans cette idée.)

« Si elles se *concentrent vers la racine du* » *nez*, elles annoncent un homme grave et mé- » lancolique. (Ceci est encore vague.) Mais » un front entièrement exempt de rides, ne » peut être que l'effet d'une humeur gaie et en- » jouée. »

« Avec un front trop *épanoui*, on doit être » nécessairement un flatteur. » (On sent combien cette proposition est indéterminée.)

« Un front *sombre* est la marque d'un carac- » tère bourru, triste et cruel. »

« Un front *inégal* et *dur*, alternativement » entrecoupé de fossettes et de bosses, présente » l'image d'un homme prodigue, débauché et in- » fidèle, » (ou peut-être d'un homme dur, actif et rempli de projets.)

III. *Traité sur les physionomies et sur les complexions : ouvrage allemand, d'un anonyme.*

« Un front *arrondi* et *élevé* annonce la fran-
» chise, la gaieté, un bon cœur et du jugement ;
» *uni*, lisse et sans rides, il pronostique un ca-
» ractère acariâtre, trompeur, mais peu sensé ;
» (!!!) un *petit* front cache un esprit simple,
» colérique, cruel et ambitieux ; *rond*, saillant
» aux angles et sans poil, il désigne une
» raison saine et le désir des grandes choses,
» de celles qui rapportent de la gloire et du
» profit ; *pointu* vers les tempes, il suppose un
» homme méchant, simple et inconstant ; *charnu*
» au même endroit, un homme arrogant, entêté
» et grossier. Un front *plissé* et fendu par le
» milieu, présage un esprit borné et hautain,
» des revers de fortune ; lorsqu'il est également
» *volumineux de toute part*, rond et chauve, il
» est la marque d'un esprit fécond en saillies et
» en ruses, d'un penchant décidé à l'orgueil, à
» la colère et au mensonge ; *allongé*, *élevé*,
» *globuleux* et *accompagné d'un menton pointu*,
» il dénote un être simple, foible et contrarié
» par le sort. » (Le moyen d'adopter des propositions aussi vagues et aussi tranchantes.)

IV. *Palais de la Fortune. Lyon*, 1562.

« Le front grandement élevé en rondeur,
» signifie l'homme libéral et joyeux, d'un bon
» intellect, traitable envers les autres, et orné
» de plusieurs graces et vertus.

» Le front plein et uni, et qui n'a point de
» rides, signifie un homme être litigieux: vain,
» fallacieux, (cela est absolument faux,) et
» plus simple que sage.

» Ceux qui ont le front petit, étroit, sont
» dévorateurs et indociles, souillards comme les
» truyes.

» Ceux qui l'ont assez long, ont bon sens et
» sont dociles, mais ils ne sont aucunement
» véhémens. » (Erreur manifeste.)

V. *Physiognomonie naturelle. Lyon*, 1549.

« Le front étroit dénote un homme indocile,
» sale, goulu et gourmand; il est semblable au
» pourceau. Ceux qui ont le front fort large et
» de grande étendue, sont d'esprit et d'enten-
» dement paresseux; ceux qui ont le front lon-
» guet sont de meilleure estime, doux, affables,
» courtois; le front petit est signe d'êtres effé-
» minés; le front courbe, haut et rond dénote
» l'homme être sot et niais; le front carre, de
» modérée grandeur, accédant et convenant au

» corps et à la face, est signe de grande vertu ;
» sagesse et grand cœur et courage; ceux qui
» ont le front plat et d'une venue, attribuent
» beaucoup à leur honneur, sans l'avoir mérité.

» Ceux qui ont le front au milieu estraint et
» sensé, se courroucent incontinent et pour peu
» de chose.

» Ceux qui ont le front ridé et ployé en la
» partie d'en haut, et aussi l'ont retiré et regre-
» gni, et mêmement au commencement du nez,
» sont pensifs.

» Ceux qui ont la peau du front lâche et
» étendue, et comme plaisante, sont gracieux,
» plaisans et courtois; néanmoins ils sont dan-
» gereux et nuisans, ils sont à comparer aux
» chiens flatteurs et amadouans.

» Ceux qui ont le front aiguë, de sorte qu'il
» y a des duretés comme petites montagnes, et
» des lieux creux comme fossez, ils sont fins,
» cauts et racibles, s'ils ne sont fous ou insensés.

» Ceux qui ont le front étendu et bandé, sont
» nonchalans et assurés. »

VI. *Philippe Mai, dans sa Physiognomie médicinale, qu'on pourroit appeler avec plus de raison un traité de* Chiromancie *et de* Métoposcopie.

« Le front, depuis le commencement du nez

» jusqu'aux cheveux, est semblable au premier » doigt qu'on appelle index; et lorsque le front » est aussi large au milieu et à la fin qu'il l'est » au commencement, c'est un fort bon signe » pour la santé, pour la fortune et pour l'es- » prit. . . . . »

VII. *Peuschet, traduit de l'allemand.*

« La longueur du front s'étend d'une tempe à » l'autre, et remplit ordinairement un espace de » neuf fois la largeur du pouce. Le front, consi- » déré dans sa largeur, se divise en trois parties » égales, qui pour annoncer un homme judi- » cieux et heureusement organisé, doivent être » délicatement voûtés en relief, sans applatis- » sement ni enfoncement. La première de ces » parties est l'indice de la mémoire; la seconde » donne à connoître la force du jugement; et » la troisième, la richesse d'esprit. » (Nous parlerons des signes de la mémoire dans un des fragmens suivans.)

« Un front tout-à-fait arrondi ne fait aucun » tort à la mémoire et à l'esprit; mais si la par- » tie du milieu est la plus spacieuse et la plus » saillante, vous aurez le caractère distinctif » d'un jugement supérieur : au contraire, si la » section du haut est plus élevée que celle du

» bas, c'est la mémoire qui l'emporte sur les » autres parties intellectuelles ; estre enfin la » section du bas qui a le plus d'étendue et d'élé- » vation, c'est l'esprit qui prédomine.

» 1. Un front bien proportionné, qui a toutes » ses dimensions en longueur et en largeur, et » qui n'est pas trop charnu, dénote beaucoup » d'aptitude et de capacité pour toutes sortes » de choses.

» 2. Un front *excessivement volumineux* an- » nonce un homme de dure conception, mais » qui retient d'autant mieux ce qu'il a appris. » Lent et paresseux à former ses idées, il n'aura » pas moins de peine et de répugnance à les » exécuter.

» 3. Un front *trop large* indique un homme » colère, orgueilleux, vain et fanfaron.

» 4. Un front *qui excède la mesure ordi-* » *naire en longueur et en largeur*, et qui est » en même temps fort élevé, peut être rangé » dans la même classe que le n°. 2.

» 5. Un front *velu* suppose en général une » conception excessivement dure ; et lorsqu'en » outre les lignes du front sont interrompues et » découpées, elles annoncent du penchant au » libertinage et à la fripponnerie, quelquefois

» elles deviennent le présage d'une mort vio-
» lente ! ! ! »

Terminons cette foule de citations par,

VIII. *M. de Pernetty.*

« La tête la mieux faite, n'étant pas exacte-
» ment sphérique, et sa rondeur convexe étant
» altérée par l'abaissement ou la dépression des
» tempes, la rondeur du front n'est pas exacte,
» il en résulte une forme qu'on a jugé à propos
» de nommer quarrée : d'ailleurs, le front n'est
» pas exactement convexe depuis la racine du
» nez jusqu'aux cheveux. On appelle front rond
» celui dont la forme approche le plus de la
» convexité, soit depuis le nez jusqu'à la racine
» des cheveux, soit d'une tempe à l'autre. Le
» front ouvert est celui dont la figure tient du
» quarré long, avec une convexité qui fait partie
» de la circonférence un peu applatie d'un grand
» cercle, proportionnellement avec la longueur
» du quarré ; c'est ce que l'on nomme aussi un
» front noble, lorsque les lignes ou sillons ne le
» déparent pas par leur multitude, par leur
» profondeur et par leur direction. Un front
» bien proportionné est celui qui fait la troisième
» partie de la hauteur de la face, et qui a le
» double en largeur, prise d'une tempe à l'autre,

» on l'appelle aussi un grand front. S'il a moins
» de hauteur ou moins de largeur, c'est un petit
» front. Le front grand, quarré et ouvert, an-
» nonce une personne d'esprit et de bon sens,
» d'une bonne conception, et capable de bons
» conseils; car il est tel qu'il doit être pour avoir
» la forme la mieux proportionnée et la plus
» capable de faciliter les fonctions de l'âme. On
» voit cette forme de front dans les antiques qui
» représentent *Homère*, *Platon*, et beaucoup
» d'autres personnages de ces temps éloignés.
» On la trouve aussi dans la plupart des por-
» traits des modernes, qui ont la réputation
» d'hommes de génie, *Newton*, *Montesquieu* et
» tant d'autres. » (Loin d'offrir ce front ouvert, dont parle M. *Parnetty*, les antiques qui représentent Homère ont toutes le front plissé; les rides qu'on y aperçoit ne sont pas confuses, je l'avoue, elles sont au contraire distinctes, régulières et spacieuses, mais l'ensemble ne réveille pourtant pas l'idée d'un front ouvert et quarré. Je le retrouve encore moins dans les bustes de *Platon*, dont le front diffère essentiellement de celui d'*Homère*. Les têtes de *Clarke*, d'*Addisson* et de *Steek*, peuvent être placées au nombre de celles qui se distinguent le plus par un front ouvert, mais non quarré. En général, j'ai re-

marqué que presque tous les fronts des hommes célèbres de l'Angleterre sont admirablement voûtés par le haut.)

« *Galien* appelle formes non naturelles du » front celles qui diffèrent de la quarrée. Si ce » défaut de forme quarrée marquoit un vice » dans l'esprit et dans le jugement, on en pour- » roit conclure ce vice généralement ; mais on » se tromperoit, parce que cette forme quarrée » du front indique à la vérité les perfections » dont nous avons parlé, cependant sans être » absolument acquise et sans qu'elle exclue toutes » les autres. Quelques physionomistes ont pré- » tendu, d'après cela, (et je suis parfaite- » ment de leur avis,) que la convexité trop » sensible du front, prise de la racine des che- » veux jusqu'aux sourcils, est un signe de stu- » pidité et d'ineptie, et que cette convexité » d'une tempe à l'autre annonce une disposition » à se mettre promptement en colère ; *Aristote* » les compare au front des ânes. » (La forme opposée du front incline beaucoup plus au tempérament colérique.)

« Si la grandeur du front pêche par excès, » l'espace que les esprits ont à y parcourir est » trop vaste, la froideur du cerveau en éteint » le feu et l'activité ; l'homme en devient d'une

» conception lente, qui se communique à tous » ses jugemens et à toutes ses actions ; c'est le » front des bœufs. » (Il s'en faut de beaucoup que ce soit la grandeur du front seule qui imprime au bœuf son caractère de bêtise ; si c'étoit là le caractère distinctif de la bêtise, l'éléphant seroit de tous les animaux le plus stupide, et il en est précisément le plus intelligent. L'air et le caractère de stupidité qu'on attribue au bœuf, proviennent de la forme et de la position de son front ; une légère attention suffira pour nous en convaincre.)

« Le front pêche-t-il par excès de petitesse ? » le cours des esprits y est troublé et dans la » confusion, le jugement n'attend pas la com- » paraison des idées, il est précipité et sujet à » être défectueux. De tels fronts se rapportent au » front des cochons ; *Aristote* dit qu'ils annon- » cent l'inconstance et l'indocilité.

» La concurrence de la racine des cheveux » avec le haut des tempes, forme un angle sen- » sible dans cette inflexion. Quelquefois le front » s'y termine en rondeur ; ceci arrive plus ordi- » nairement aux femmes, dont les cheveux » aboutissent rarement en pointe décidée au » milieu du front. L'angle dont nous venons de » parler donne au front la forme quarrée ; mais

» si cet angle s'étend trop loin, il en change la » forme, et devient un défaut.

» On doit faire une différence du front étroit » et resserré d'avec le front petit : celui-ci s'en- » tend du front sur lequel les cheveux descen- » dent trop et lui ôtent sa proportion naturelle » de hauteur, qui est la troisième partie de la » face ; le nez en occupe une, et l'espace du » nez au bout du menton fait l'autre. Le front » étroit et resserré est tel lorsque les cheveux » avancent trop des tempes sur le front, et di- » minuent la largeur requise ; c'est celui des » cochons. On attribue aux petits fronts la viva- » cité d'esprit, le babil, l'inconstance et le » jugement trop précipité ; mais on accuse le » front étroit d'être l'indice de la folie, de l'in- » docilité, de la gourmandise. Les anciens Ro- » mains regardoient la petitesse du front, quand » elle n'étoit pas excessive, comme un trait de » beauté.

» *Insignem tenui fronte Lycorida* »
Hor.

Winckelmann a fait la même remarque, qui certainement mérite d'être rapportée ; nous allons l'entendre lui-même.

« Le front, pour qu'il soit beau, doit être » court ; cette forme est tellement appropriée à

» toutes les têtes idéales et aux figures de jeu-
» nesse de l'art antique, qu'elle suffit pour
» faire distinguer un ouvrage ancien d'avec un
» ouvrage moderne. Au seul front *élevé*, j'ai
» reconnu plusieurs bustes modernes placés fort
» haut, et que je ne pouvois pas examiner de
» plus près. Parmi nos artistes, on en trouve
» bien peu qui aient fait attention à ce genre
» de beauté ; j'en connois même qui dans des
» figures de jeunesse de l'un et de l'autre sexe,
» ont élevé le front naturellement court et re-
» monté la chevelure, afin de produire ce qu'ils
» appellent un front ouvert. Sur cet article,
» comme sur bien d'autres *le Bernin* a cherché
» la beauté dans des procédés diamétralement
» opposés à ceux des anciens. » (Il avoit lui-
même le front élevé et spacieux, et par cette
raison peut-être il n'aimoit pas les fronts trop
cours. . . . . « *Baldinucci*, son panégiriste,
» nous apprend que cet artiste ayant modelé la
» figure de Louis XIV dans sa jeunesse, avoit
» relevé les cheveux du jeune roi par dessus le
» front. Ce Florentin diffus, qui croit rapporter
» par-là une chose merveilleuse de la délicatesse
» du goût de son héros, ne fait que nous dévoi-
» ler son manque de tact et son peu de connois-
» sance : on n'a qu'à faire l'expérience sur une

» personne qui a le front petit, en lui couvrant » les cheveux du toupet avec les doigts, et en » se figurant le front d'autant plus élevé ; dès- » lors on sera frappé d'une certaine disconve- » nance de proportion, et on sentira combien » un front élevé peut être préjudiciable à la » beauté, c'est-à-dire, *pour tel visage donné.* » (Mais en prenant l'inverse, je puis soutenir avec autant d'assurance que pour se convaincre des mauvais effets d'un front court, il suffit de couvrir avec le doigt la partie supérieure d'un front élevé, et de se le figurer d'autant plus raccourci ; que dès-lors la disconvenance de proportion deviendra sensible, savoir, *pour cet individu-là.* Un visage quelconque sera toujours disproportionné, du moins aux yeux d'un physionomiste exercé, dès que vous y ajouterez ou que vous en retrancherez quelque chose. L'observation de *Winckelmann* ne prouve donc ni pour la beauté des fronts courts, ni contre la laideur des fronts élevés; quoique d'un autre côté je convienne volontiers qu'en général les fronts courts sont plus agréables, plus expressifs et plus beaux que les fronts élevés.)

« C'est d'après cette maxime que les Circas- » siennes, pour faire paroître leur front plus » petit, se peignent les cheveux du toupet en

» avant, de façon qu'ils descendent presque jus-
» qu'aux sourcils. ». (Je ne conçois point que *Winckelmann*, *l'apôtre de la beauté*, ait pris sur lui de faire l'éloge d'une telle parure, ni que *Winckelmann le physionomiste* ait pu l'excuser (1).

« Les anciens commentateurs sont d'avis
» qu'*Horace*, en chantant l'*insignem tenui fronte*
» *Lycorida*, a voulu parler d'un front court...
» On peut croire, d'après *Arnobe*, que les
» femmes qui avoient le front élevé, en cou-
» vroient le haut avec un bandeau, pour le faire
» paroître plus court. Pour donner au visage la
» forme ovale et le complément de la beauté, il
» faut que les cheveux qui couronnent le front

(1) Si le bon père Lavater se met si fort en colère contre Winckelmann, pour avoir loué la mode des Circassiennes, à quelles exclamations ne se seroit-il pas porté, s'il eût vu, comme de nos jours, tant de *Titus* mâles et femelles, ayant des cheveux rabattus jusques sur le bout du nez? Tant que cette mode subsistera, les physionomistes habitués à juger de l'intelligence par l'inspection du front, seront au dépourvu, et les pauvres métoposcopes oublieront faute d'exercice leur art devinateur. Ainsi, voilà encore deux classes d'hommes qui ont perdu leur état à la révolution, et qui, en toute justice, devroient être pensionnées par le magasin général des huiles antiques.

» fassent le tour des tempes en s'arrondissant ;
» conformation qui se trouve à toutes les belles
» femmes, (ce qui est en effet des plus avanta-
geuses, et annonce autant de noblesse d'âme
que de finesse et de clarté d'esprit.) « Cette
» forme de front est tellement appropriée à toutes
» les têtes idéales et aux figures de jeunesse de
» l'art antique, qu'on n'en rencontre point avec
» des angles enfoncés et sans cheveux au-dessus
» des tempes. Parmi les statuaires modernes,
» on en trouve bien peu qui aient fait cette re-
» marque : à toutes les restaurations modernes,
» où l'on a placé des têtes de jeunesse d'hommes
» sur des statues antiques, on observe d'abord
» cette idée mal raisonnée, en considérant les
» cheveux qni s'avancent en échancrure sur le
» front. »

Revenons maintenant à M. *Pernetty*, qui sans cette digression nous auroit peut être ennuyé.

« Si l'on doit croire quelques auteurs, on ne
» peut rien attendre que de petit et d'efféminé
» de ceux dont le front pèche par petitesse.
» *Fuchsius* ajoute, qu'ils sont très-prompts à se
» mettre en colère, inconstans, légers, bavards,
» freluquets, envieux, admirateurs des belles
» actions, et peu jaloux de les imiter.

» Un front fortement sillonné et ridé indique

» un homme pensif et soucieux ; car lorsque » notre esprit est sérieusement occupé, nous » fronçons les sourcils de souci et de tristesse.

» Ceux qui l'ont nébuleux et rabaissé, mé- » ditent des actions lugubres, des traits d'au- » dace; c'est pourquoi *Térence* fait dire par un » de ses acteurs, à un autre qui avoir l'air sou- » cieux, déridez votre front : *exporrige fron-* » *tem.*

» Lorsque les rides ou les sillons ont leur » direction de bas en haut, ils annoncent une » personne colère ; car ces rides se forment dans » les accès de cette passion. Les latins appelè- » rent cette sorte de front *frons rugosa* : mais » un front rude et dur (*front aspera*), dont » la peau sèche absorbe les rayons de la lu- » mière, indique l'impudence et la férocité. Ce » sont ces sortes de fronts que l'on appelle front » d'*airain*, qui ne rougissent jamais, et qui » sont enclins à l'inhumanité et à tant d'autres » défauts . . . ! » (Lorsque les nœuds sont bien disposés, symétriques et quarrés, ces sortes de fronts d'airain annoncent un caractère infini- ment énergique et entreprenant ; mais on au- roit grand tort de les accuser indistinctement de *férocité*. L'homme féroce est un homme *foible*

foible (1), qui, dominé par une impulsion arbitraire, se réjouit en insensé du mal d'autrui; qui, à l'exemple de l'avare, emploie les *moyens* comme *but*: or, il n'y a qu'un être excessivement foible qui puisse négliger le but d'une action pour s'attacher aux moyens.)

« Le front inégal semble composé de petites » éminences qui forment comme des hauteurs, » mêlées de vallons et de petits creux; il est » un indice de penchant à la tromperie et à » l'imposture, sur-tout quand les hauteurs ne » sont que l'effet de la contraction réitérée de » la peau et des muscles qu'elle couvre, et non » de la forme de l'os du crâne.

» Il y a différentes sortes de fronts; les uns » préviennent en faveur de la personne, les autres » à son désavantage. En effet, un front serein » annonce la tranquillité habituelle de l'âme, » et la douceur du caractère. *Sénèque* a dit, il » n'y a de vraiment sublime que la plus haute » vertu, et rien de grand qui ne soit en même » temps doux et tranquille. . . .

» Mais un front riant et ouvert est très-sou- » vent l'annonce d'un complaisant et d'un flat- » teur; quelquefois d'un homme disposé à vous

(1) Ceci revient à cette pensée de Hobbes, qui dit que le méchant n'est qu'un enfant robuste.

» tendre un piége. On voit ce *frontem exporratam* et *blandam* dans les chiens qui vous » flattent pour avoir de vous un os à ronger, » au contraire du front sévère et nébuleux, étiquète de soucis, de la dureté de caractère, » quelquefois celle du courage, mais en même » tems de la férocité; tels sont les fronts du lion, » du taureau et du dogue. » (Ces trois fronts, que M. *Pernetty* confond en une seule classe, diffèrent cependant du tout au tout.)

« Un front ridé avant que l'âge y ait imprimé » ses traces, indique un tempérament mélancolique, qui a été livré aux soucis et aux inquiétudes des affaires, à une ambition qui n'a pas » été satisfaite.

» Quant aux lignes ou aux sillons que l'on » voit au front, et qui le traversent dans sa hauteur, dans sa largeur, moins ses lignes sont » profondes et nombreuses, plus elles désignent » l'humidité de tempérament, comme on peut » le voir dans les enfans, dans l'adolescence et » dans le sexe féminin. Les lignes larges annoncent une chaleur douce, parce qu'elle est modérée par l'humidité, et annoncent un naturel » gai et joyeux, qui n'a pas éprouvé beaucoup » de revers de fortune. Les lignes étroites semblent être réservées pour les femmes et pour

» les hommes efféminés. Il y a ordinairement
» cinq ou sept lignes, jamais moins de trois; les
» droites et continues indiquent un bon tem-
» péramment, de la constance, de la fermeté,
» de la droiture. Celles qui sont discontinuées
» et talues, sont l'indice du contraire, quand
» elles dérivent beaucoup de la droite, et qu'elles
» sont coupées par d'autres en différens sens.
» Les lignes qui s'étendent en rameaux sont,
» dit-on, marque de l'homme à projets, de
» l'homme irrésolu et inconstant (1). »

---

(1) Je regarde les métoscopistes, c'est-à-dire ceux qui ont voulu lire les destinées des hommes sur les lignes du front, comme les vrais charlatans de la physiognomonie; et je m'étonne que même dans les siècles d'ignorance, certains hommes aient été assez crédules pour ajouter foi à leurs rêveries. Les lignes du front plus ou moins rapprochées, éparses ou coupées, sont pour moi insignifiantes, et je ne puis y lire autre chose que l'ennui, la tristesse ou la gaîté. Pour peu que la mode continue, les physionomistes modernes, non seulement ne pourront plus examiner ces lignes, mais même le front. Dans le beau sexe surtout, une forêt de cheveux ombrage cette partie; et je ne désespère point de voir bientôt chez nos élégantes, graces au journal du coëffeur, une perruque flottante, servant de moustaches au nez. O nature! jusqu'à quand souffriras-tu ce ridicule contraste d'une poitrine découverte et d'un visage voilé? par cette détestable habitude la mort fait chaque jour des victimes, et la beauté perd des adorateurs. Si tu veux conserver à l'amour son empire, fait donc souffler un vent qui emporte au Mississipi toutes les perruques.

CHAPITRE XXIV.

Des yeux.

Je puis abréger sans risque un sujet que M. de Buffon a traité avec tant de supériorité ; un sujet dont il a été question en plus de cent endroits de cet ouvrage, et que je dois reprendre encore presqu'à chaque page. . . . . Les mouvemens de l'œil, quels qu'ils soient, ne sont que des résultats de sa forme et de sa nature spécifique. Quand on connoît le caractère général de l'œil, on peut se figurer mille mouvemens individuels qui lui seront exclusivement propres dans une infinité de cas donnés. Je dis plus, sa forme seule, son contour, ou même une simple section exacte du contour, suffira au physionomiste entendu pour déterminer en plein le caractère physique, moral et intellectuel de l'œil.

Commençons par quelques observations mêlées que mes expériences m'ont fournies.

Les yeux *bleus* annoncent plus de foiblesse, un caractère plus mou et plus efféminé que ne

font les yeux *bruns* ou *noirs*. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens très-énergiques avec des yeux bleus; mais sur la totalité, les yeux bruns sont l'indice plus ordinaire d'un esprit mâle, vigoureux et profond, tout comme le génie proprement dit s'associe presque toujours des yeux d'un jaune tirant sur le brun.

Il seroit intéressant d'examiner, comme une exception à cette règle, pourquoi les yeux bleus sont si rares en Chine et aux îles Philippines? pourquoi on ne les y trouve jamais qu'à des Européens ou à des Créoles, tandis que les Chinois sont le plus mou, le plus voluptueux, le plus paisible et le plus paresseux de tous les peuples de la terre.

Les gens colères ont des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres; les yeux de cette dernière espèce sont en quelque sorte un signe distinctif de vivacité et de courage.

J'ai vu rarement des yeux bleux clairs à des personnes colères, et presque jamais à des mélancoliques. Cette couleur semble s'attacher particulièrement aux flegmatiques, qui conservent encore un fond d'activité.

Quand le bord ou la dernière ligne circulaire de la paupière d'en haut, décrit un plein cein-

tre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide, féminin ou enfantin.

Des yeux qui étant ouverts, ou qui n'étant comprimés, forment un angle alongé, aigu et pointu vers le nez, appartiennent, pour ainsi dire, exclusivement à des personnes ou très-judicieuses, ou très-fines. Le coin de l'œil est-il obtus, le visage a toujours quelque chose d'enfantin.

Lorsque la paupière se dessine presqu'horisontalement sur l'œil, et coupe diamétralement la prunelle, je m'attends ordinairement à un homme très-fin, très-adroit, très-rusé; — mais il n'est pas dit pour cela que cette forme de l'œil détruise la droiture du cœur; je me suis convaincu souvent du contraire.

Des yeux larges, où il paroît beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle, sont communs au tempérament flegmatique et au tempérament sanguin; mais dans la comparaison, on les distingue aisément: les uns sont foibles, battus, et vaguement dessinés; les autres sont pleins de feu, fortement prononcés et moins échancrés; ils ont des paupières plus égales, plus courtes, mais en même tems moins charnues.

Des paupières reculées et fort échancrées, an-

noncent la plupart du temps une humeur colérique ; on y reconnoît aussi l'artiste et l'homme de goût : elles sont rares chez les femmes, et tout au plus réservées pour celles qui se distinguent par une force d'esprit ou de jugement extraordinaire.

A la suite de ces observations, je citerai celles de deux écrivains, dignes à tous égards de faire autorité.

I. *M. de Buffon.*

« C'est sur-tout dans les yeux que se peignent » les images de nos secrètes agitations, et qu'on » peut les reconnoître : l'œil appartient à l'âme » plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens ; il » en exprime les passions les plus vives et les » émotions les plus tumultueuses, comme les » mouvemens les plus doux et les sentimens les » plus délicats ; il les rend dans leur force, dans » toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; » il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, » l'image de celle dont ils partent : l'œil reçoit » et réfléchit en même tems la lumière de la » pensée et la chaleur du sentiment : c'est le » sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

» Les couleurs les plus ordinaires dans les
» yeux sont l'orangé et le bleu, et le plus sou-
» vent ces couleurs se trouvent dans le même
» œil. Les yeux que l'on croit être noirs, ne sont
» que d'un jaune brun, ou d'orangé foncé ; il
» ne faut, pour s'en assurer, que les regarder
» de près; car lorsqu'on les voit à quelque dis-
» tance, ou qu'ils sont tournés à contre-jour,
» ils paroissent noirs, parce que la couleur jaune-
» brun tranche si fort sur le blanc de l'œil,
» qu'on le juge noir par l'opposition du blanc.
» Les yeux qui sont d'un jaune moins brun,
» passent aussi pour des yeux noirs, mais on ne
» les trouve pas si beaux que les autres, parce
» que cette couleur tranche moins sur le blanc.
» Il y a aussi des yeux jaunes et jaunes-clairs ;
» ceux-ci ne paroissent pas noirs, parce que ces
» couleurs ne sont pas assez foncées pour dis-
» paroître dans l'autre. On voit très-commu-
» nément dans le même œil des nuances d'oran-
» ge, de jaune, de gris et de bleu ; dès qu'il y
» a du bleu, quelque léger qu'il soit, il devient
» la couleur dominante : cette couleur paroît
» par filets dans toute l'étendue de l'iris, et l'o-
» rangé est par flocons autour et à quelque pe-
» tite distance de la prunelle ; le bleu efface si
» fort cette couleur que l'œil paroît tout bleu ;

» et l'on ne s'aperçoit du mélange de l'orangé
» qu'en le regardant de près. Les plus beaux
» yeux sont ceux qui paroissent noirs ou bleus;
» la vivacité et le feu, qui sont le principal ca-
» ractère des yeux, éclatent davantage dans les
» couleurs foncées que dans les demi-teintes de
» couleur : les yeux noirs ont donc plus de force,
» d'expression et plus de vivacité ; mais il y a plus
» de douceur et peut-être plus de finesse dans
» les yeux bleus : on voit dans les premiers un
» feu qui brille uniformément, parce que le
» fond, qui nous paroît de couleur uniforme,
» renvoie par-tout les mêmes reflets ; mais on
» distingue des modifications dans la lumière
» qui anime les yeux bleus, parce qu'il y a plu-
» sieurs teintes de couleurs qui produisent des
» reflets différens.

» Il y a des yeux qui se font remarquer, sans
» avoir, pour ainsi dire de couleur ; ils parois-
» sent être composés différemment des autres :
» l'iris n'a que des nuances de bleu ou de gris,
» si foibles qu'elles sont presque blanches dans
» quelques endroits ; les nuances d'orangé qui
» s'y rencontrent sont si légères qu'on les distin-
» gue à peine du gris et du blanc, malgré le
» contraste de ces couleurs ; le noir de la pru-
» nelle est alors trop marqué, parce que la cou-

» leur de l'iris n'est pas assez foncée ; on ne voit, » pour ainsi dire, que la prunelle isolée au mi- » lieu de l'œil : ces yeux ne disent rien, et le » regard en paroît fixe ou effaré.

» Il y a aussi des yeux dont la couleur de » l'iris tire sur le vert ; cette couleur est plus » rare que le bleu, le gris, le jaune et le jaune- » brun : il se trouve aussi des personnes dont les » deux yeux ne sont pas de la même couleur ; » cette variété qui se trouve dans la couleur des » yeux, est particulière à l'espèce humaine, à » celle du cheval, etc. »

II. *Winckelmann* (1).

« La forme des yeux diffère dans les ouvrages » de l'art, comme dans ceux de la nature, dans » les images des divinités et dans les têtes idéales ; » elle diffère au point que les yeux en sont » des traits caractéristiques. Dans les têtes de » *Jupiter*, d'*Apollon* et de *Junon*, la coupe de » l'œil est grande et arrondie, elle est plus étroite » qu'à l'ordinaire dans sa longueur pour donner » plus de majesté à l'arc qui le couronne. *Pallas* » a pareillement de grands yeux, mais elle a les » paupières baissées, pour donner à son regard » un air virginal. *Vénus* au contraire a les yeux

(1) Hist. de l'Art de l'Antiquité, tome II, page 134.

» petits ; la paupière inférieure tirée en haut
» caracterise cette grace et cette langueur que
» les Grecs nomment *dyeon*. Ce sont des
» yeux de cette nature qui distinguent *Vénus-*
» *Uranie* de *Junon* : de-là vient que ceux qui
» n'ont pas fait cette observation, ont pris la
» *Vénus-Céleste* pour une *Junon*, d'autant plus
» qu'elles sont toutes les deux ceintes du dia-
» dême. Plusieurs artistes modernes, qui vou-
» loient sans doute surpasser les anciens dans
» cette partie, se sont imaginés de rendre le
» *bopis* d'*Homère*, en donnant tant de saillie
» au globe de l'œil qu'il déborde son orbite :
» c'est avec de pareils yeux que s'offre la tête
» moderne de la prétendue *Cléopâtre* dans la
» villa Medicis ; les yeux de cette tête res-
» semblent assez à ceux des pendus. Cependant
» un sculpteur de nos jours paroît avoir pris
» pour modèle ces mêmes yeux dans la statue
» de la vierge Marie, placée dans l'église de
» saint Carlo al Corso à Rome (1). »

(1) Il est d'observation que toutes les personnes qui ont des yeux à fleur de tête, sont myopes, c'est-à-dire qu'elles ont la vue basse ; leur intelligence est aussi très-bornée, et Aristote avoit déjà remarqué de son temps, que ces sortes d'yeux appartenoient aux ânes. Il y a sans doute beaucoup de sévérité dans ce jugement, et tous les myopes, honteux d'une pareille alliance, renvoient à l'unanimité les roussins d'Arcadie, chercher des confrères dans les grandes écuries de l'Ane-luisant.

CHAPITRE XXV.

Des sourcils.

SOUVENT les sourcils seuls deviennent l'expression positive du caractère de l'homme, témoin les portraits du *Tasse*, de *Leon Baptiste*, d'*Alberti*, de *Boileau*, de *Turenne*, de *Lefevre*, d'*Apellius*, de *Clarke*, de *Newton*, etc.

Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité d'une jeune vierge.

Placés en ligne droite et horisontalement, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux.

Lorsque leur forme est moitié horisontale, moitié courbée, la force de l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue.

Des sourcils rudes et en désordre sont toujours le signe d'une vivacité intraitable; mais cette même confusion annonce un feu modéré, si le poil est fin.

Lorsqu'ils sont épais et compacts, que les poils sont couchés parallèlement, et, pour ainsi dire,

tirés au cordeau, ils promettent décidément un jugement mûr et solide, une profonde sagesse, un sens droit et rassis.

Des sourcils qui se joignent passoient pour un trait de beauté chez les Arabes, tandis que les anciens physionomistes y attachoient l'idée d'un caractère sournois. Je ne saurois adopter ni l'une ni l'autre de ces deux opinions ; la première me paroît fausse, la seconde exagérée, car j'ai souvent retrouvé ces sortes de sourcils aux physionomies les plus honnêtes et les plus aimables ; il est vrai qu'ils font contracter au visage un air plus ou moins refrogné, et qu'ainsi ils peuvent supposer jusqu'à un certain point le trouble de l'esprit ou du cœur.

Winckelmann dit que les sourcils affaissés donnent à la tête de l'*Antinoüs* une teinte de rudesse et de mélancolie.

Jamais je n'ai vu un penseur profond, ni même un homme sévère et judicieux avec des sourcils minces, placés fort haut, partageant le front en deux parties égales.

Les sourcils minces sont une marque infaillible de flegme et de foiblesse ; ce n'est pas qu'un homme colère et très-énergique ne puisse avoir des sourcils clairs, mais leur modicité diminue toujours la force et la vivacité du caractère.

Anguleux et entrecoupés, ils dénotent l'activité d'un esprit productif.

Plus ils s'approchent des yeux, et plus le caractère est sérieux, profond et solide : celui-ci perd de sa force, de sa fermeté, de sa hardiesse, à mesure que les sourcils remontent.

Une grande distance de l'un à l'autre annonce une conception aisée, une âme calme et tranquille.

Des sourcils blancs proviennent d'un naturel foible : bruns-obscurs ; ils sont l'emblême de la force.

Le mouvement des sourcils est d'une expression infinie; il sert principalement à marquer les passions ignobles, l'orgueil, la colère, le dédain. Un homme *sourcilleux* est un homme méprisant et méprisable.

SUPPLÉMENT.

M. De Buffon.

« Après les yeux, les parties du visage qui » contribuent le plus à marquer la physionomie » sont les sourcils : comme ils sont d'une nature » différente des autres parties, ils sont plus ap- » parens par ce contraste, et frappent plus qu'au- » cun autre trait ; les sourcils sont un ombre

» dans le tableau, qui en relève les couleurs et » les formes. Les cils des paupières font aussi » leur effet : lorsqu'ils sont longs et garnis, les » yeux en paroissent plus beaux et le regard » plus doux. Il n'y a que l'homme et le singe qui » aient des cils aux deux paupières ; les autres » animaux n'en ont point à la paupière inférieure; et dans l'homme même, il y en a beaucoup moins à la paupière inférieure qu'à la » supérieure. Le poil des sourcils devient quelquefois si long dans la vieillesse, qu'on est » obligé de le couper. Les sourcils n'ont que deux » mouvemens qui dépendent des muscles du » front; l'un par lequel on les élève, et l'autre » par lequel on les fronce et on les abaisse, en » les approchant l'un de l'autre. »

LE BRUN.

Traité sur le caractère des passions.

» Il y a deux mouvemens dans les sourcils, » qui expriment tous les mouvemens des passions ; ces deux mouvemens ont un parfait » rapport aux deux appétits dans la partie sensitive de l'âme, l'appétit *concupiscible* et » l'appétit *irascible*. Celui qui s'élève en haut » vers le cerveau, exprime toutes les passions les » plus farouches et les plus cruelles.

» Il y a deux sortes d'élévations des sourcils; » une où le sourcil s'élève par son milieu, et » cette élévation exprime des mouvemens agréa- » bles : lorsque le sourcil s'élève par son milieu, » la bouche s'élève par les côtés; et à la tristesse » elle s'élève par le milieu.

» Lorsque le sourcil s'abaisse par le milieu, » ce mouvement marque une douleur corpo- » relle, et la bouche s'abaisse par les côtés.

» Dans le ris, toutes les parties se suivent, » car les sourcils qui s'abaissent vers le milieu du » front, font que le nez, la bouche et les yeux » suivent le même mouvement. »

ADDITION.

Si l'on essayoit de juger des nations entières sur telle ou telle partie séparée du visage, les *Anglais* obtiendroient la préférence à l'égard des sourcils : chez eux, ce trait caractérise toujours le penseur, et je ne risque rien d'ajouter que l'*esprit futile* du *Français* se manifeste ordinairement par la coupe du nez (1).

(1) Les traités de Lunéville et d'Amiens, où la France seule a définitivement réglé le sort de l'Europe, prouvent si les Français d'aujourd'hui sont bien futiles, et si le jugement de Lavater ne convient pas plus à quelques habitués de Tivoli, qu'à la masse de la nation victorieuse pendant dix ans de l'Europe coalisée.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIV.

Du nez.

Les anciens avoient raison d'appeler le nez *honestamentum faciei.* Je crois avoir dit ailleurs que je regarde cette partie comme la *retombée* du cerveau : ceux qui connoissent un peu la théorie de l'architecture gothique saisiront aisément ma comparaison : c'est sur le nez que repose proprement la voûte du front, dont le poids écraseroit sans cela impitoyablement et les joues et la bouche.

Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme ; on peut être laid et avoir de beaux yeux, mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des autres traits ; aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté ; et là où il se trouve, il suppose toujours un caractère excellent, distingué : *non cuique datum est habere nasum.* Voici, d'après mes idées, ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau.

A. Sa longueur doit être égale à celle du front.

B. Il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine.

C. Une pardevant, l'épine (*spina dorsum nasi*) doit être large et presque parallèle des deux côtés ; mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu.

D. Le bout ou la pomme du nez (*orbiculus*) ne sera ni dur, ni charnu ; le contour inférieur doit être dessiné avec précision et avec correction, ni trop pointu, ni trop large.

E. De face, il faut que les ailes du nez (*pinnæ*) se présentent distinctement, et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous.

F. Dans le profil, le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur.

G. Des narines doivent aller plus ou moins en pointe et s'arrondir par derrière ; elles seront en général doucement cintrées et partagées en deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure.

H. Les narines doivent aller plus ou moins en pointe et s'arrondir par derrière ; elles seront en général doucement cintrées et partagées en

deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure.

I. Les flancs du nez, ou de la voûte du nez, forment des espèces de parois.

J. Vers le haut il joindra de près l'arc de l'os de l'œil ; et sa longueur, du côté de l'œil, doit être au moins d'un demi-pouce.

Un nez qui rassemble toutes ces perfections, exprime tout ce qui peut s'exprimer : cependant nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme, mais aussi il faut différencier l'espèce de mérite qui les distingue. C'est ainsi, par exemple, que j'ai vu des hommes très-honnêtes, très-généreux et très-judicieux, avec de petits nez échancrés en profil, quoique d'ailleurs heureusement organisés ; ils avoient des qualités estimables, mais celles-ci se bornoient à un esprit doux et endurant, attentif et docile, fait pour recevoir et pour goûter des sensations délicates. Des nez qui se courbent au haut de la racine, conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets, et ardens à les poursuivre. Les nez perpendiculaires, c'est-à-dire qui approchent de cette forme, car je m'en tiens toujours à mon premier principe que la nature abhorre les lignes entièrement droites : — ces

sortes de nez, dis-je, peuvent être regardés comme des *clefs de voûte* entre les deux autres; ils supposent une âme qui sait agir et souffrir tranquillement et avec énergie.

Socrate, *Boerhaave* et *Lairesse* avoient le nez fort laid, et n'en étoient pas moins de grands hommes; mais le fond de leur caractère étoit une humeur douce et patiente.

Un nez dont l'épine est large, n'importe qu'il soit droit ou courbé, annonce toujours des facultés supérieures; jamais je n'y ai été trompé: mais cette forme est très-rare: vous pouvez parcourir dix mille visages dans la nature et mille portraits d'hommes célèbres, sans la retrouver une seule fois: elle reparoît cependant du plus au moins dans les portraits de *Fauste Sorin*, de *Switsz*, de *César Borgia*, de *Clepzeker*, d'*Antoine Pagi*, de *Jean-Charles d'Enkenberg* (personnage fameux par sa prodigieuse force de corps), de *Paul Sarpi*, de *Pierre de Médicis*, de *François Carrache*, de *Cassini*, de *Lucas de Leyde*, du *Titien* (1).

Sous cette large épine, et avec une racine fort étroite, le nez indique souvent une énergie ex-

(1) Parmi les modernes on peut citer avec distinction les généraux Wasingthon et Moreau; Lacépède, Cuvier, Volta et Bernardin de Saint-Pierre.

traordinaire, mais celle-ci se réduit alors presque toujours à une élasticité momentanée, sans suite et sans durée.

Les peuples Tartares ont généralement le nez plat et enfoncé ; les nègres d'Afrique l'ont camard; les Juifs, pour la plupart, aquilin ; les Anglais, cartilagineux et rarement pointu. S'il faut en juger par les tableaux et les portraits, les beaux nez ne sont pas communs parmi les Hollandais. Chez les Italiens, au contraire, ce trait est distinctif et de la plus grande expression. Enfin, et je l'ai déjà dit, il est absolument caractéristique pour les hommes célèbres de la France : on peut s'en convaincre par les galeries de *Perrault* et de *Morin*.

La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable d'hasarder la moindre entreprise. Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées, bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment, qui peut aisément dégénérer en sensualité et en volupté.

Lorsque la voûte du nez est exagérée, ou trop prolongée, qu'elle se renfonce ensuite désagréablement, et qu'en général elle est en disproportion avec le bout, je m'attends toujours à quelque dérangement dans l'esprit.

CHAPITRE XXVII.

Des joues.

A proprement parler, les joues ne sont point des parties du visage, il faut les envisager comme le fond des autres parties, ou plutôt comme le fond des organes sensitifs et vivifiés du visage; elles sont le sentiment de la physionomie.

Des joues charnues indiquent en général l'humidité du tempérament et un appétit sensuel; maigres et rétrécies, elles annoncent la sécheresse des humeurs et la privation des jouissances; le chagrin les creuse, — la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers, — la sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées. La différence du caractère physique, moral et intellectuel de l'homme dépend de l'aplanissement ou de la voûture des muscles, de leur enfoncement et de leur plissure, de leur apparence ou de leur imperceptibilité, de leur ondulation enfin ou plutôt de celle des petites rides ou

fentes qui sont déterminées par la nature spécifique des muscles. Montrez à un physionomiste exercé et heureusement organisé le simple contour de la section qui s'étend depuis l'aile du nez jusqu'au menton ; montrez-lui ce muscle dans l'état de repos et dans l'état de mouvement ; montrez-le sur-tout dans ce moment où il est agité par les ris ou les pleurs, par un sentiment de bien-être ou de douleur, par la pitié ou par l'indignation, et ce seul trait suffira pour servir d'observations importantes ; ce trait, lorsqu'il est marqué par des contours légers, doucement nuancés et coupés, devient d'une expression infinie : il rend les plus belles émotions de l'âme ; et ce trait bien étudié suffira pour vous inspirer la plus profonde vénération et l'affection la plus tendre : nos peintres le négligent presque toujours, et leurs portraits s'en ressentent très-désavantageusement par un air fade et trivial qu'on y aperçoit.

Certains enfoncemens, plus ou moins triangulaires, qui se remarquent quelquefois dans les joues, sont le signe infaillible de l'envie et de la jalousie.

Une joue naturellement gracieuse, agitée par un doux tressaillement, qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible, géné-

reux, incapable de la moindre bassesse. Ne vous fiez pas trop à un homme qui ne sourit jamais agréablement ; la grace du sourire peut servir de baromètre à la bonté du cœur et à la noblesse du caractère (1).

---

(1) Dans le sourire, tous les muscles de la face sont en jeu, et rien ne peut voiler leur expression. Je ne sais point s'il existe dans toute la physionomie un signe plus caractéristique ; mais je suis sûr que l'homme le moins exercé distingue au premier coup-d'œil le doux sourire de la véritable amitié, d'avec les feintes caresses d'une adulation perfide. J'ai toujours dit : si un homme est assez dissimulé pour cacher sa figure sous un triple masque, faites-le rire en ma présence, et je vous devinerai ce qu'il est. L'intelligence et la stupidité, les passions et le caractère se peignent dans le sourire de chaque individu. Toutes les fois que je vois un homme qui sourit du bout des lèvres, en contractant la figure, je le compare au tigre qui déchire en caressant, et tôt ou tard il sucera le sang de ses semblables. Les idiots ont une manière de rire qui leur est propre ; leur bouche s'élargit outre mesure, et ils poussent de grands éclats, semblables aux quintes de la coqueluche. Pour les jeunes amoureux, les différens sourires de la beauté sont encore très-expressifs ; et sans porter un coup-d'œil indiscret et profane dans le boudoir des déesses du jour, on peut dire que celle qui sourit en clignant de l'œil, livrera bientôt les clefs de son empire.

CHAPITRE XXVIII.

Du menton

Une longue expérience m'a prouvé qu'un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif (1), au lieu que la signification du menton reculé est toujours négative : souvent le caractère de l'énergie ou de la non-énergie de l'individu se manifeste uniquement par le menton.

Une forte incision au milieu du menton semble indiquer sans réplique un homme judicieux, rassis et résolu, à moins que ce trait ne soit démenti par d'autres traits contradictoires. Nous ne tarderons pas à vérifier cette assertion par des exemples.

Un menton pointu passe ordinairement pour le signe de la ruse : cependant j'ai reconnu cette forme aux personnes les plus honnêtes ; chez elles la ruse n'étoit qu'une bonté raffinée.

(1) Tel est celui de Bonaparte, premier consul de France ; et de Sabatier, premier chirurgien d'Europe.

Un menton mou, charnu et à double étage est, la plupart du temps, la marque et l'effet de la sensualité : les mentons angulaires ne se voient qu'à des gens sensés, fermes et bienveillans : les mentons plats supposent la froideur et la sécheresse du tempérament : les petits caractérisent la timidité, les ronds avec la fossette peuvent être regardés comme le gage de la bonté.

J'établis trois classes générales pour les différentes formes du menton.

Dans la première, je range les mentons qui reculent; dans la seconde, ceux qui dans le profil sont en perpendicularité avec la lèvre inférieure; dans la troisième, ceux qui débordent la lèvre d'en bas, ou, en d'autres termes, les mentons pointus. Le menton reculé, — qu'on pourroit appeler hardiment le menton féminin, puisqu'on le retrouve presqu'à toutes les personnes de l'autre sexe, — me fait toujours soupçonner quelque côté foible. Les mentons de la seconde classe m'inspirent la confiance : ceux de la troisième accréditent chez moi l'idée d'un esprit actif et délié, pourvu qu'ils ne fassent pas anse, car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice.

CHAPITRE XXIX.

De la bouche et des lèvres.

La bouche est l'interprète et le représentant de l'esprit et du cœur ; elle rassemble, et dans son état de repos, et dans la variété infinie de ses mouvemens, un monde de caractères ; elle est éloquente jusques dans son silence.

Cette partie de notre corps est si sacrée pour moi qu'à peine j'ose en traiter : quel objet d'admiration ! quel miracle sublime parmi tant de miracles qui composent mon être ! non-seulement ma bouche respire le souffle de la vie et s'acquitte des fonctions que j'ai de commun avec la brûte, elle sert encore à former le langage, elle parle — elle parleroit même en ne s'ouvrant jamais.

Lecteur, n'attendez rien de ma part sur le plus actif et le plus expressif de tous nos organes ; la tâche est au-dessus de mes forces.

Que cette partie du visage est différente de toutes celles que nous comprenons sous ce nom !

plus simple et plus compliquée à-la-fois, elle ne sauroit être ni détachée, ni fixée. Ah! si l'homme connoissoit et sentoit la dignité de sa bouche, il proféreroit des paroles divines, et ses paroles sanctifieroient ses actions. Hélas! pourquoi suis-je réduit à bégayer et à trembler, quand je voudrois énoncer les merveilles de cet organe, qui est le siége de la sagesse et de la folie, de la force et de la foiblesse, de la vertu et du vice, de la rudesse et de la délicatesse de l'esprit; le siége de l'amour et de la haine, de la sincérité et de la fausseté, de l'humilité et de l'orgueil, de la dissimulation et de la vérité? Ah! si j'étois ce que je dois être, ma bouche s'ouvriroit, ô mon Dieu! pour chanter tes louanges.

Economie d'épreuve, mystère étonnant, quand seras-tu éclairci! volonté du Tout-Puissant, quand te manifesteras-tu? J'adore ici bas, quoique je n'en sois pas digne, mais je le serai un jour autant que l'homme peut l'être, car celui qui m'a créé m'a donné une bouche pour l'adorer.....

Distinguez soigneusement à chaque bouche,

A. Les deux lèvres proprement dites, c'est-à-dire, celle de dessus et celle d'en bas, chacune séparément;

B. La ligne qui résulte de leur jonction lors-

qu'elles sont doucement fermées et lorsqu'elles peuvent l'être sans effort ;

C. Le centre de la lèvre de dessus ;

D. Et celui de la lèvre d'en bas ; chacun de ces points en particulier ;

E. La base de la ligne du milieu. (Examinez le profil de la bouche dans un appartement obscur, qui ne reçoit qu'une foible lumière par le haut, et vous apercevrez toujours, plus ou moins distinctement, vers l'extrémité de la ligne du milieu, une incision, un petit angle, qui jette une ombre très-caractéristique sur la lèvre inférieure ; c'est cet angle et ses alentours que j'appelle *base*. Nos peintres et nos dessinateurs ne consentiront-ils jamais à voir ce qui saute aux yeux ? Qu'ils cessent une bonne fois de nous donner des *quiproquo*, et qu'ils soient fidèles à rendre la nature trait pour trait ; il n'y en a pas un seul d'inutile, pas un seul qui n'ait son but et sa signification.)

F. Enfin, tous les coins qui terminent cette ligne, et par lesquels elle se dégage de chaque côté.

Sans ces distinctions, il est impossible de bien dessiner ou de bien juger la bouche.

On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le caractère : qu'elles soient fermes,

qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue.

De grosses lèvres bien prononcées et bien proportionnées, qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée, et facile à reproduire au dessin, — de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse.

Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paroît pas, est l'indice certain du sang-froid, d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté. Si elle remonte en même temps aux deux extrémités, elle suppose un fonds d'affectation, de prétention et de vanité, — peut-être aussi un peu de malice, le résultat ordinaire de la frivolité.

Des lèvres charnues ont toujours à combattre la sensualité et la paresse : celles qui sont rognées et fortement prononcées, inclinent à la timidité et à l'avarice.

Lorsqu'elles se ferment doucement et sans effort, et que le dessin en est correct, elles indiquent un caractère réfléchi, ferme et judicieux.

Une lèvre de dessus, qui déborde un peu, est la marque distinctive de la bonté ; non que je refuse absolument cette qualité à la lèvre d'en bas

qui avance, mais dans ce cas je m'attends plutôt à une froide et sincère bonhomie qu'au sentiment d'une vive tendresse.

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu, n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai dans le moment où il va produire une saillie, le centre de sa lèvre ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu.

Une bouche bien close (si toutefois elle n'est pas affectée et pointue) annonce le courage ; et dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes mêmes qui ont l'habitude de tenir la bouche ouverte, la ferment ordinairement. Une bouche béante est plaintive ; une bouche fermée souffre avec patience. (La bouche est la porte qui de tout le visage marque le plus particulièrement les mouvemens du cœur : lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés ; lorsqu'il est content, les coins de la bouche s'élèvent en haut ; lorsqu'il a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu. — *Lebrun.*)

Cette partie de la chair qui couvre la rangée supérieure des dents, et qui conduit à la lèvre proprement dite, n'a point de nom que je sache dans l'anatomie ; on pourroit l'appeler *courtine*

ou *pallium* ; les physionomistes l'ont entièrement négligée jusqu'ici, mais j'y ai fait une attention très-particulière dans la plupart des têtes que j'ai commentées (1).

Plus cette section est allongée, et plus la lèvre proprement dite se rétrécit : celle-ci est-elle large, arquée, l'intervalle qui la sépare du nez est court et concave ; nouvelle preuve de la conformité des traits du visage. La plupart du temps le *pallium* est uni et perpendiculaire, sa concavité est fort rare, et les caractères qui l'admettent le sont tout autant.

---

(1) Les individus chez lesquels on remarque la *courtine* très-spongieuse, offrent, pour l'ordinaire, une intelligence médiocre, et ont des mœurs qui ressemblent à celles des brutes. Ils sont voraces, gourmands, rétifs, hargneux, remplis d'orgueil et de malice, et peuvent être comparés aux cochons, quant à leurs habitudes immondes. Ce tableau n'est point rembruni ; la société en fournit chaque jour les modèles. Ainsi, rien n'est indifférent en physionomie ; le trait le plus léger fait jaillir un torrent de lumières aux yeux de l'observateur, et quiconque voudra marcher sur les traces d'Aristote et de Lavater, peut encore se promettre de grands succès. L'espèce humaine, sans cesse modifiée par les climats, les siècles et les loix, présente sans doute aujourd'hui des traits physionomiques inconnus aux anciens. Les progrès de la civilisation introduisent chaque jour dans la société, de nouveaux vices et de nouvelles vertus, ce qui impose aux physionomistes la nécessité de nouveaux travaux pour les découvrir.

CHAPITRE XXX.

Des dents.

RIEN de plus positif, de plus frappant ni de mieux prouvé que la signification caractéristique des dents, considérées non-seulement suivant leur forme, mais aussi par la manière dont elles se présentent. J'ai fait là-dessus quelques observations, dont je communiquerai le résultat à mes lecteurs.

Les dents petites et courtes, que les anciens physionomistes regardoient comme le signe d'une constitution foible, sont, à mon avis, dans l'adulte, l'attribut d'une force de corps extraordinaire (1). Je les ai retrouvées aussi à des gens doués d'une grande pénétration ; mais dans l'un et l'autre cas, elles n'étoient ni bien belles, ni bien blanches.

(1) Mon père, qui, dans sa soixante-treizième année, a encore toutes ses dents, jouit de toute la vigueur d'un adulte ; et s'il faut en juger par sa bonne constitution, le maire de Sainte-Tulle deviendra le Nestor des Basses-Alpes.

De longues dents sont un indice certain de foiblesse et de timidité.

Les dents blanches, propres et bien arrangées, qui, au moment où la bouche s'ouvre, paroissent s'avancer sans déborder, et qui ne se montrent pas toujours entièrement à découvert, annoncent décidément dans l'homme fait un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête.

Ce n'est pas qu'on ne puisse avoir un caractère très-estimable avec des dents gâtées, laides ou inégales; mais ce dérangement physique provient, la plupart du temps, de maladie, ou de quelque mélange d'imperfection morale.

Celui qui n'a pas soin de ses dents, qui ne tâche pas du moins de les entretenir en bon état, trahit déjà, par cette seule négligence, des sentimens ignobles.

La forme des dents, leur position et leur propreté, (en tant que cette dernière dépend de nous) indiquent, plus qu'on ne pense, nos goûts et nos penchans.

Lorsqu'à la première ouverture des lèvres, les gencives de la rangée supérieure paroissent en plein, je m'attends ordinairement à beaucoup de froideur et de flegme.

Les dents seules pourroient fournir le sujet d'un gros volume, et cependant nos peintres les

négligent, ou, pour mieux dire, les omettent entièrement dans leurs tableaux historiques. Essayez de fixer votre attention sur cette partie, étudiez-là dans l'imbécille, dans l'hypocrite, dans le scélérat, et vous verrez jusqu'à quel point elle est expressive, soit en elle-même, soit dans ses rapports avec les lèvres; vous verrez qu'intimement liée à la physiognomonie, elle n'en est pas une des branches les moins considérables. Je finis ici, crainte d'être tenté de révéler des secrets dont on pourroit s'offenser ou abuser. (*Dentes robustos est pissos habere est signum longæ vitæ. Hoc confirmat Aristoteles. Valesius redditi caussam Aristotelis probabiliorem et dicit crebros dentes indicare longam vitam duobus modis, et ut causam, et ut signum: causam, quia multi et firmi dentes faciunt bonam masticationem, masticatio bona meliorem concoctionem, etc. ut signum, quia multi et robusti ac firmi dentes, sunt signum robustæ facultatis conformationis in prima generatione, et consequenter vegeti caloris nativi, et longæ vitæ* (1).

(1) Ceux qui ont les dents irrégulières, mal plantées, et vacillantes, ou sont travaillés d'une affection scorbutique, ou ont peu d'ordre dans leurs idées, et sont lâches et pusillanimes comme les cerfs, rétifs comme les mulets, et malins comme les serpens.

CHAPITRE XXXI.

Des oreilles.

J'AVOUE ingénuement que ce sujet est encore assez neuf pour moi, et que je n'entreprendrai point d'en porter un jugement assuré. En attendant, je suis pleinement convaincu que l'oreille, aussi bien et peut-être plus que les autres parties du corps humain, a sa signification déterminée, qu'elle n'admet pas le moindre déguisement, qu'elle a ses convenances et une analogie particulière avec l'individu auquel elle appartient. Toute étude physiognomonique doit être fondée sur des dessins exacts, sur des comparaisons et des rapprochemens souvent répétés. Pour ce qui est de l'oreille, je conseillerois de faire attention, 1°. à la totalité de sa forme et de sa grandeur; 2°. à ses contours intérieurs et extérieurs, à ses cavités et à son enfoncement; 3°. à sa position : il faut voir si elle colle contre la tête, ou si elle en est détachée : examinez cette partie chez un homme courageux et chez un poltron, chez un

philosophe et chez un imbécille né, et vous apercevrez bientôt des différences distinctives qui se rapportent à chaque caractère (1).

(1) L'oreille plate est, comme je l'ai déjà dit, suivant mon ami Cauvière, de Marseille, un signe de stupidité et d'ânerie; plusieurs de ses camarades lui en ont fourni l'observation.

Aristote veut que les oreilles qui ne pèchent par aucun excès de grandeur ou de petitesse soient un signe de bonnes mœurs. *Notam morum optimorum habent aures, quæ mediocres fiunt; at quæ magnæ arrectæque ultrà modum, stultitiæ indices sunt aut loquacitatis.* (*De hist. animal.*, *lib.* I, *c.* II). D'autres pensent que des oreilles excessivement petites, annoncent la tromperie et le dol. Un très-grand nombre de bègues m'ont offert des oreilles d'une forme toute particulière; ce que les anatomistes appellent l'*helix*, semble chez eux rongé par les rats. J'ai vu aussi presque tous les vieux avares, ces dignes enfans d'Israël, avoir le bout de l'oreille plissé et raccorni, comme du parchemin grillé. Les voluptueux ont les oreilles cotonneuses et comme couvertes d'un duvet. Elles sont dures et ridées chez les hommes mélancoliques et à grands projets. Les joueurs de profession ont le pavillon de l'oreille très évasé; et dans les grands revers de fortune, toute cette partie s'affaisse subitement, devient maigre et pâlit. Nous regrettons bien que les fichus *à la marmote* dérobent à notre observation les oreilles des plus belles femmes du jour; accoutumées à entendre des choses si agréables de la part de leurs Adonis, n'offriroient-elles pas les faits les plus curieux aux physionomistes ?

CHAPITRE XXXII.

Du cou et de la nuque.

Cet entre-deux de la tête et de la poitrine, et qui tient par conséquent de l'une et de l'autre, est significatif, comme tout ce qui a rapport à l'homme. Figurez-vous d'un côté un cou long et affilé; de l'autre, un cou gros et enfoncé, et voyez si chacune de ces formes n'exige pas une tête différente : que de choses n'exprime pas la flexibilité ou la roideur du cou ! il y en a qui paroissent construits pour faire baisser la tête, d'autres pour la relever, ceux-ci pour la porter en avant, ceux-là pour la replier en arrière; et, soit dit en passant, ces distinctions peuvent s'appliquer à la diversité de nos facultés : l'esprit humain prend le dessus, ou il rampe; il avance ou recule. Nous connoissons certaines espèces de goîtres qui sont le signe infaillible de la bêtise et de la stupidité, tandis qu'un cou bien proportionné est une recommandation irrécusable pour la solidité du caractère. Enfin la variété des cous

s'étend à tout le règne animal ; et dans la plupart des quadrupèdes, elle indique leur état de vigueur ou de foiblesse. Il m'est impossible d'analyser cette vérité par des détails ; j'en réserve les plus essentiels pour les additions qui termineront ces fragmens. Je n'ajouterai qu'un seul mot, c'est qu'une observation sur la tournure du cou fut le premier germe de mon étude favorite, comme je l'ai dit dans le premier fragment du premier volume. Si cette partie m'avoit paru alors moins frappante et moins significative, il est très-probable que je n'eusse jamais écrit une seule ligne sur la science physiognomonique (1).

(1) On dit vulgairement qu'un long cou annonce peu d'intelligence et beaucoup de timidité ; on s'appuie de l'exemple du chameau, de la bécasse et de l'autruche. Cependant, Cicéron avoit le cou allongé ; et si ses ennemis lui contestent le courage, du moins ils lui accordent une intelligence au-dessus du commun des Romains. Quelques réflexions sur ce qu'on appelle lâcheté dans les hommes de lettres ne seront point ici déplacées.

Le courage d'un homme public, d'un magistrat organe de la loi, est loin de ressembler au courage d'un héros qui escalade des remparts, ou qui se fait jour à travers un bataillon, pour enlever des drapeaux à l'ennemi. L'un est excité par tout ce que l'art militaire a de plus enthousiaste et de plus bruyant, tandis que

CHAPITRE XXXIII.

De la chevelure et de la barbe.

LA chevelure, si elle ne peut être mise au rang des membres du corps humain, en est du moins une partie adhérente. Après avoir porté déjà plus d'une fois des jugemens physiognomoniques

l'autre seul au milieu de ses ennemis, n'a pour égide que la loi et sa conscience. Cicéron dénonçant Catilina et ses complices en plein sénat, est aussi grand à mes yeux, aussi courageux qu'Horatius-Coclès, défendant seul Rome sur un pont. Mirabeau, au jeu de paume, ralliant autour de lui l'assemblée constituante, et présentant son sein découvert à dix mille baïonettes, ne montre-il pas le même dévouement pour la patrie que Curtius? le même héroïsme pour le peuple, que d'Assas montra jadis pour son roi? Cependant quelques années auparavant, un spadassin boîteux, de Provence, avoit fait trembler et fuir Mirabeau. Je connois un homme qui occupe aujourd'hui une place éminente, et qui, dans nos assemblées nationales, a souvent lutté seul contre la tyrannie du défunt quintumvirat. Eh bien! cet orateur intrépide, qui à la tribune ne connoît aucun danger, lorsqu'il s'agit de défendre l'humanité et la justice, ne

sur cet objet, nous rassemblerons ici quelques observations anciennes et nouvelles, générales et particulières, dont les unes nous appartiennent en propre, et dont les autres ne sont qu'empruntées. Les cheveux offrent des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie, de sa façon de sentir, et par conséquent aussi de ses facultés intellectuelles; ils n'admettent pas la moindre dissimulation; ils répondent à notre constitution physique, comme les plantes et les fruits répondent au terroir qui les produit. Vous aurez soin de distinguer, 1°. la longueur des cheveux; 2°. leur quantité et la manière dont ils sont plantés; 3°. leur qualité, s'ils sont ronds, lisses ou frisés; 4°. leur couleur. Les longs cheveux sont toujours foibles, et la marque d'un caractère féminin: et c'est vraisemblablement dans ce sens que *Saint-Paul* a dit : *Qu'il n'est point honorable à l'homme de nour-*

---

monteroit point dans une voiture où se trouveroit un couteau ouvert, une épée ou des pistolets.

D'où il est aisé de conclure que le courage d'un guerrier n'est point celui d'un magistrat; et que tel homme, l'épée à la main, est intrépide sur un champ de bataille, qu'il trembleroit au milieu d'une foule séditieuse et mutinée, s'il n'avoit d'autre arme pour sa défense, qu'une ceinture tricolore et la loi.

rir sa chevelure, 1. Cor. 11, 14. Est-elle plate en même-temps? elle ne s'associe jamais à un esprit mâle. J'appelle *cheveux vulgaires*, ceux qui sont courts, plats et mal liés; ceux encore qui retombent en petites boucles pointues et disgracieuses, surtout quand ils sont rudes et d'un brun foncé. J'appelle *chevelures nobles*, celles qui sont d'un jaune doré ou d'un blond tirant sur le brun, qui reluisent doucement, qui se roulent facilement et agréablement. Des cheveux noirs qui sont plats, naturellement défrisés, épais et gros, dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et l'amour de l'ordre. Des cheveux noirs et minces, placés sur une tête mi-chauve, dont le front est élevé et bien voûté, m'ont souvent fourni la preuve d'un jugement sain et net, mais qui excluoit l'invention et les saillies: au contraire, cette même espèce de cheveux, lorsqu'elle est entièrement plate et lisse, implique une foiblesse décidée des facultés intellectuelles. Dans les pays chauds, les cheveux sont du noir le plus obscur; ils sont d'un noir moins foncé, ou bruns, dans les climats tempérés; et dans les pays froids, ils varient entre le jaune, le rouge et le brun. La vieillesse fait grisonner ces différentes couleurs; et l'on a remarqué que les cheveux des ouvriers qui travaillent en cuivre, se

changent en vert. Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguino-flegmatique. Les cheveux roux caractérisent, dit-on, un homme souverainement bon ou souverainement méchant. Un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils, m'inspire de la défiance.

La diversité du pélage et du poil des animaux démontre assez combien celle des cheveux doit être expressive dans l'homme. Comparez la laine de la brebis avec la fourrure du loup, le poil du lièvre avec celui de la hiène ; comparez la plume de toutes les espèces d'oiseaux, et vous ne sauriez vous refuser à la conviction que ces excroissances sont caractéristiques, qu'elles peuvent aider à différencier les capacités et les inclinations de chaque animal : ces réflexions vous ramèneront à la grande idée, « que c'est la volonté » et la sagesse du Tout-Puissant qui a formé le » moindre cheveu de la tête, qu'il les a tous » comptés, et qu'il n'en tombe pas un seul sans » son ordre. »

Ne fut-ce que pour l'amour de ta chevelure, je te salue, *Algernon Sydney*, en qui je respecte l'honnête homme, le patriote zélé, quoique peut-être trop emporté, et quelquelois en proie aux foiblesses de l'humanité.

CHAPITRE XXXIV.

Des mains.

Il y a tout autant de diversité et dissemblance entre les formes des mains qu'il y en a entre les physionomies. Cette vérité est fondée sur l'expérience, et n'a pas besoin de preuve.

Deux visages parfaitement ressemblans n'existent nulle part, et de même vous ne rencontrerez pas chez deux personnes différentes deux mains qui se ressemblent. Plus il y a de rapport entre les visages, et plus s'en trouve-t-il entre les mains.

Il n'y a pas moins de diversité dans les parties du corps que dans les caractères, et c'est le même principe qui occasionne cette différence dans les uns comme dans les autres.

D'après des observations positives, cette diversité de caractères reparoît clairement dans la forme des mains; on ne sauroit en douter, à moins de se refuser aveuglément à la force de l'évidence.

La forme de la main varie à l'infini, suivant les rapports, les analogies et les changemens dont elle est susceptible : son volume, ses os, ses nerfs, ses muscles, sa carnation, sa couleur, ses contours, sa position, sa mobilité, sa tension, son repos, sa proportion, sa longueur, sa rondeur, — tout cela vous offre des distinctions sensibles et faciles à saisir.

Chaque main, dans son état naturel, c'est-à-dire, abstraction faite des accidens extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec les corps dont elle fait partie ; les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main, ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau du reste du corps ; le même sang circule dans le cœur, dans la tête et dans la main.

Voilà de ces vérités qu'un enfant peut concevoir, et auxquelles on ne devroit jamais s'arrêter, mais que je suis cependant obligé de discuter, parce qu'elles éclaircissent tout le mystère physiognomonique de la main ; mystère dont on a l'air de s'étonner et de se moquer.

Telle main ne convient qu'à tel corps, et non à un autre : la chose est aisée à vérifier. Choisissez une main pour modèle, comparez-lui mille autres mains, et dans ce grand nombre, il n'y

en aura pas une seule qui puisse être substituée à la première.

Mais, dira-t-on, les peintres et les sculpteurs composent pourtant des formes homogènes, auxquelles ils rapportent des parties détachées de différens côtés, ou dans l'idéal, ou dans la réalité.

Je réponds à cela, que votre objection prouve exactement le contraire de ce qu'elle doit prouver. D'abord, il y auroit beaucoup à rabattre sur cette prétendue homogénéité. Qui en sera le juge si ce n'est le physionomiste, si ce n'est celui qui sait sentir, apprécier, analyser et recomposer l'harmonie des différentes parties du corps ? eh bien ! ce même physionomiste vous dira qu'il a souvent cherché en vain dans les productions de l'art l'homogénéité que vous lui vantez, et que la plupart de ces productions l'ont choqué par les associations hétérogènes qu'elles lui ont offert. Il est, j'en conviens, des institutions auxquelles on ne sauroit refuser le mérite de l'homogénéité; mais ce ne sont pas là des pièces de rapport, des jeux de l'imagination de l'artiste, ce sont des copies passables, faites d'après l'original, ou bien s'il y est entré quelque mélange, le hasard a voulu que les pièces rapportées conservassent plus ou moins d'analogie : l'artiste a pu les disposer, les ajuster et les déguiser avec assez d'a-

dresse pour les faire paroître homogènes jusqu'à un certain point.

Si, dans les ouvrages de la nature, il étoit possible d'ajouter une main étrangère, un doigt étranger, un tronc d'un bras ou d'une main, ce rapiécetage n'échapperoit certainement à personne; et la raison en est évidente : l'art qui n'est, qui ne doit être, qui ne peut être qu'une imitation de la nature, l'emporteroit-il sur son prototype, tandis qu'il est réduit à tailler, à tronquer, à mutiler et à raccommoder tous ce qu'il fait? Il a beau colorier et plâtrer ses copies, recourir à toutes ses illusions, il n'en travaille pas moins d'emprunts, mais la nature puise dans son propre fonds, et les effets qu'elle produit sortent d'elle-même; elle moule en grand, et l'art se traîne sur ses pas en détail; la nature embrasse l'ensemble, et l'art est borné à la surface, ou plutôt à des parcelles de surface. S'il y a donc quelque chose de caractéristique dans notre extérieur, si les hommes diffèrent entre eux, et pour la forme et pour le caractère, il est décidé par-là même que la main contribue pour sa part à faire connoître le caractère de l'individu, et qu'elle est aussi bien que les autres membres du corps un objet de la physiognomonie, un objet d'autant plus significatif et d'autant plus frappant que la main ne

peut pas dissimuler, et que sa mobilité la trahit à chaque instant.

Je dis qu'elle ne peut pas dissimuler, car l'hypocrite le plus raffiné, le fourbe le plus exercé, ne sauroit altérer ni la forme, ni les contours, ni les proportions, ni les muscles de sa main, ou seulement d'une section de sa main; il ne sauroit la soustraire aux yeux de l'observateur qu'en la cachant tout-à-fait.

La mobilité de la main n'est pas moins expressive; c'est de toutes les parties de notre corps la plus agissante et la plus riche en articulations: plus de vingt jointures et emboitures concourent à la multiplicité de ses mouvemens, et les entretiennent; une telle activité doit fournir nécessairement des caractères physiognomoniques, elle doit expliquer le caractère du corps, auquel la main se trouve si étroitement liée, expliquer le caractère du tempérament, et par conséquent aussi celui du caractère et du cœur.

Soit dans le mouvement, soit dans l'état de repos, l'expression de la main ne peut être méconnue; sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles; ses flexions, nos actions et nos passions. Dans tous ses mouvemens, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps; elle atteste donc aussi la noblesse et la

supériorité

de l'homme : elle est à son tour l'interprète et l'instrument de nos facultés. (*Quoi, des mains ? nous requérons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doutons, instruisons, commandons, imitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, défions, dépitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, réjouissons, complaignons, attristons, déconfortons, désespérons, étonnons, écrions, taisons, et quoi, non ? d'une variation et multiplication à l'envie de la langue.* (*Montaigne*, liv. II, chap. 12.)

Les raccourcis exagérés dans la main sont toujours le signe d'une stupidité voisine de la brutalité, tandis que les doigts longs et bien affilés ne s'associent presque jamais avec un esprit rude et grossier (1).

(1) Nombre de fois j'ai observé que les personnes qui ont des doigts très-courts et gonflés, ont un caractère opiniâtre, et un esprit très-souvent rempli de malice. Elles sont peu complaisantes, s'irritent de la moindre contrariété, et ont tout l'extrême d'une humeur colérique. Lorsque c'est une fille qui a ainsi les doigts courts,

La main d'une femme, trop alongée, trop tendue, d'une délicatesse trop recherchée, est toujours *froide*, il faut peu compter sur la solidité et la vivacité de son amitié, et craindre plutôt de sa part les ruses et les finesses de la coquetterie.

---

elle aime peu la toilette, et ce ne sera pas par le fard qu'elle pourra se faire des amans. Les doigts alongés indiquent chez les femmes beaucoup de finesse et de galanterie, un grand penchant à l'amour, et quelquefois des attaques fréquentes d'hystéricisme. Les bonnes mères de famille ont les doigts modérément longs. Cependant il n'est point de règle sans exception, et je suis loin d'attribuer à toutes les femmes qui ont les doigts alongés, les vices et les maladies que je viens d'énumérer; comme de classer parmi les doigts modérément longs, toutes les bonnes mères de famille. Les anti-physionomistes trouveront sans doute ridicule qu'on veuille connoître par la figure des doigts le caractère et les passions de l'âme, parce que selon eux ces parties du corps sont sans expression, et que sous tous les rapports les doigts sont inanimés. Sans doute, leur répondrons-nous, les doigts ne sont point expressifs comme les yeux, la bouche, le nez et le front; mais puisque la physiologie des tempéramens a pour base la constitution organique de chaque individu, par une conséquence naturelle, les passions et le caractère ont dû se peindre à l'extérieur; et la nature qui met à l'unisson tout ce qu'elle crée, n'a pas voulu que les doigts manquassent de vie, pour servir d'ombre à son tableau.

CHAPITRE XXXV.

De la poitrine, du ventre, des cuisses, des jambes et des pieds.

CHACUNE de ces parties pourroit être discutée en détail, et nous offrir une thèse physiognomonique ; mais j'abrège, et je me renferme dans des généralités.

Tout le monde sait que des épaules larges, qui descendent insensiblement et qui ne remontent pas en pointe, sont un signe de santé et de force ; des épaules de travers influent ordinairement aussi sur la délicatesse de la complexion, mais on diroit qu'elles favorisent la finesse et l'activité de l'esprit, l'amour de l'exactitude et de l'ordre. Une poitrine large et quarrée, ni trop convexe, ni trop concave, suppose toujours des épaules bien constituées, et fournit les mêmes indices. Une poitrine platte, et pour ainsi dire creuse, dénote la foiblesse du tempérament chez les hommes ; une poitrine qui est excessivement velue, annonce du penchant à la volupté. Un ventre gros et proéminent incline bien plus à la sensualité et

à la paresse qu'un ventre plat et rétréci ; et j'attendrai toujours plus d'énergie et d'activité, plus de flexibilité d'esprit et de finesse, d'un tempérament sec que d'un corps surchargé d'embonpoint (1). J'ai vu cependant des gens d'une taille effilée, qui étoient excessivement lents et paresseux, mais alors le caractère de leur indolence reparoissoit dans le bas du visage. Le torse de Rome est le modèle parfait d'un dos et d'un ventre bien proportionnés, il porte à tous égards l'empreinte d'une énergie supérieure que rien ne pourra subjuguer.

(1) On sait que César redoutoit plus la figure pâle et blême de Brutus et de Cassius, que la corpulence adipeuse d'Antoine et de Dolabella ; aussi les deux premiers devinrent ses assassins, et les deux derniers ses panégyristes. Tous les hommes qui, croyant plaire au ciel, se sont déshonorés par leur fanatisme, ont été secs et malingres ; au contraire, les athées sont pour la plupart surchargés d'un excessif embonpoint, et on lit même sur leur figure que, tout occupés des douceurs de la vie présente, ils ont entièrement oublié la vie future. Les peuples comme les individus religieux, qui par la prière sont en commerce habituel avec la Divinité, ont un caractère de physionomie remarquable ; leurs traits semblent respirer le bonheur à venir qui fait l'objet continuel de leur vœu. Ce double contraste sur la figure, a dû se remarquer dans la Harpe, ami de Voltaire, et dans la Harpe, ami de Châteaubriant....

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES
DU SECOND VOLUME.

De la physionomie humaine de J.-B. PORTA, *napolitain.*

CHAPITRE Ier. — De la tête fort grosse, *page* 1. — De la tête très-petite, 2. — De la tête médiocre, *idem.* — De la tête cave sur le devant, 3. — De la tête cave sur le derrière, 4. — De la tête éminente sur le devant, *idem.* — De la tête éminente sur le derrière, *ibid.* — De la tête cave sur le devant et le derrière, 5. — De la tête en éminence du côté des tempes, 6. — De la tête éminente sur le devant et sur le derrière, *idem.* — De la tête un peu pointue, 7. — De la tête fort haute, *idem.* — De la tête plate par la cime, *ibid.*

CHAP. II. — Des cheveux, *pag.* 8. — Des cheveux droits, 9. — Des cheveux crépus, *idem.* — Des cheveux crépus par les extrémités, *ibid.* — Des cheveux clairs, 10. — Des cheveux épais, *idem.* — Des cheveux mous et durs, 11. — Des

cheveux descendant du front, vis-à-vis o
idem. — Des cheveux allant à contremont, 2
— Des cheveux tendant vers la nuque du cou,
12. — Des cheveux à contremont venant de la nuque du cou, *idem.* — Des cheveux abattus sur le front, *ibid.*

CHAP. III.—De la couleur des cheveux, *pag.* 13. — Des cheveux noirs, *idem.* — Des cheveux à demi-noirs, *ibid.* — Des cheveux droits et noirs, *ibid.* — Des cheveux noirs, droits et épais, 14. — Des cheveux non pas beaucoup noirs ni durs, *idem.* — Des cheveux un peu blonds ou châtains, *ibid.* — Des cheveux fort blonds, ou un peu tirant sur le blanc, 15. — Des cheveux blonds, *idem.* — Des cheveux de couleur dorée, *ibid.* — Des cheveux blonds, tirant sur le roux, 16. — Des cheveux fort roux, *idem.* — Des cheveux un peu rougeâtres, 17. — Des cheveux blancs, *idem.*

CHAP. IV. — Du front, *pag.* 19. — Du front grand, *idem.* — Du front grand, charnu et doux, *ibid.* — Du front petit, *ibid.* — Du front large, 20. — Du front étroit, *idem.* — Du front quarré, *ibid.* — Du front circulaire, 21. Du front rond et convexe, *idem.* — Du front déprimé, *ibid.* — Du front moins plat, *ibid* — Du front rude, avec des fosses et des buttes, *ibid.* — Du front refrogné ou ridé, 22. — Du

front réfroigné ou ridé, déclinant vers son milieu, *idem.* — Du front ridé, remontant en haut, 23. — Du front sans rides et serein, *idem.* — Du front doux, *ibid.* — Du front tranquille, *ibid.* — Du front nébuleux, 24. — Du front bouché et tenant de la bête sauvage, *idem.* — Du front droit et haut, 25. — Du front tristement sévère, *idem.*

CHAP. V. — Des sourcils, *pag.* 26. — Des sourcils ployés vers le nez, 27. — Des sourcils ployés vers les tempes, *idem.* — Des sourcils tirant droit vers le nez, et en partie vers les tempes, *ibid.* — Des sourcils épars, 28. — Des sourcils abattus entièrement, *idem.* — Des sourcils rapprochés et unis, *ibid.* — Des sourcils unis et épais, 29. — Des sourcils en arcade, *idem.* — Des sourcils inclinés de haut en bas, *ibid.* — Des sourcils un peu longs, *ibid.* — Des sourcils clairs, 30.

CHAP. VI. — Des cils tombant, *pag.* 31. — Des cils en arcade, ou courbés en descendant, *idem.* — Des cils solides et noirs, *ibid.*

CHAP. VII. — Des tempes caves, *pag.* 32. — Des tempes velues et couvertes de poil droit, *idem.*

CHAP. VIII. — Des oreilles, *pag.* 33. — Des oreilles grandes, *idem.* — Des oreilles grandes et peu lâches, 34. — Des oreilles grandes et

droites, *idem.* — Des oreilles fort petites, 35. — Des oreilles petites et étendues, *idem.* — Des oreilles longues et étroites, *ibid.* — Des oreilles rondes, *ibid.* — Des oreilles bien façonnées, *ibid.* — Des oreilles non façonnées, *ibid.* — Des oreilles modérément grandes et quarrées, *ibid.* — Des oreilles rouges, 36.

CHAP. IX. — Du nez, *pag.* 37. — Du grand nez, 38. — Du nez excessivement grand, *idem.* — Du nez très-petit, *ibid.* — du nez droit, *ibid.* — Du nez oblique, 39. — Du nez bien proportionné, et coupant la face en ligne droite, *idem.* — Du nez long, étendu vers la bouche, *ibid.* — Du nez gros, 40. — Du nez courbé dès la racine du front, *idem.* — Du nez crochu ou aquilin, *ibid.* — Du nez cave au-dessous du front, rond, avec une grande éminence, 41. — Du nez large au milieu, *idem.* — Du nez gros par son extrémité, 42. — Du nez gros par le haut, *idem.* — Du nez aigu par l'extrémité, *ibid.* — Du nez grêle par l'extrémité, *ibid.* — Du nez rond, ayant l'extrémité rabattue, 43. — Du nez camus, *idem.* — Des narines ouvertes, *ibid.* — Des narines bouchées, 44.

CHAP. X. — Du visage, *pag.* 45. — Du visage un peu triste et changeant, *idem.* — Du visage stupide *ibid.* — Du visage sourcilleux, *ibid.* — Du visage posé, 46. — Du visage grave, *idem.* — Du visage téméraire *ibid.* — Du visage joyeux,

ibid. — Du visage élégant, *ibid.* — Du visage mal fait, et qui n'est point ingénu, *ibid.* — Du visage vénérable, 47. — Du visage austère, *idem.*

CHAP. XI. — De la face fort grande, *pag.* 48. — De la face fort petite, *idem.* — De la face petite et jaunâtre, *ibid.* — De la face médiocre et un peu grasse, 49. — De la face charnue, *idem.* — De la face excessivement charnue, *ibid.* — De la face charnue et fort longue, 50. — De la face maigre, *idem.* — De la face ni charnue, ni maigre, *ibid.* — De la face grosse d'ossemens, *ibid.* — De la face un peu longue, *ibid.* — De la face platte, 51. — De la face ronde, *idem.* — De la face ridée, *ibid.* — De la face rouge, *ibid.*

CHAP. XII. — Des joues charnues, *pag.* 52. — Des joues grêles, *idem.* Des joues grosses, distantes des yeux, *ibid.* — Des joues rondes, *ibid.* — Des joues un peu longues, 53. — Des joues rouges, *idem.* — Des joues velues, *ibid.* — Du rétrécissement des joues, et du réfrognement de la face quand elle est triste, *ibid.* — Du rétrécissement des joues et du réfrognement de la face lorsqu'elle est gaie, 54.

CHAP. XIII. —De la beauté, *pag.* 55. — Portrait d'Hélène, 56.

CHAP. XIV. — De la couleur de la face et du corps, 61. — De la couleur très-noire, *idem.* —

De la couleur fort blanche, *ibid.* — De la couleur brune, *ibid.* — De la couleur pâle, 62. — De la couleur un peu terne ou livide, *idem.* — Du visage pain-d'épice ou couleur de miel, 63. — De la couleur rousse, 64. — De la couleur de feu, *idem.* — De la couleur blanche-rouge, *ibid.*

CHAP. XV.—Des lèvres, *pag.* 65.—Des lèvres grosses, *idem.* — Des lèvres grosses, quand celle d'en haut est plus éminente que celle d'en bas, *ibid.* — Des lèvres déliées et minces dans une grande bouche, bien unies et pendantes aux angles de la bouche, 66. — Des lèvres déliées dans une bouche petite, *idem.* — Des lèvres grêles, déliées, dures et enflées près des dents canines, *ibid.* — Des lèvres d'en haut, et de leur gencive sortant en dehors, 67. — De la lèvre d'en haut débordant celle d'en bas, *idem.* — De la lèvre inférieure débordant celle d'en haut, *ibid.* — Des lèvres enflées supérieurement et en devant, 68. — Des lèvres inférieures également enflées en dehors, *idem.* — Des lèvres qui rendent le visage difforme, *ibid.* — Des lèvres d'en bas pendantes, *ibid.* — Des lèvres velues, 69.

CHAP. XVI. — De la bouche, *pag.* 70.— De la bouche grande, *idem.* — De la bouche petite, 71. — De la bouche petite sortant en dehors, *idem.* — De la bouche éparse, *ibid.* — De la

bouche fort éparse et des lèvres grosses et rondes, *ibid.* — De la bouche basse et resserrée, 72. — De la bouche beaucoup fendue, *ibid.* — De la bouche ouverte, 73. — De la bouche cave, *idem.*

CHAP. XVII. — Des dents, *pag.* 74. — Des dents claires et non serrées, *idem.* — Des dents grandes, fermes et épaisses, *ibid.* — Des dents continuées, 75. — Des dents canines, longues, fermes et sortant de la bouche, *idem.* — Des dents longues, aiguës et fortes, *ibid.* — Des dents aiguës et droites, 76. — Des dents mêlées, *idem.*

CHAP. XVIII. — De la langue subtile, *pag.* 77. — De la langue légère, *idem.* — De la langue tardive, *ibid.*

CHAP. XIX. — De la respiration haute, prompte et épaisse, *pag.* 78. — De la respiration forte, prompte, épaisse, le corps et la poitrine étant maigres, *idem.* — De la respiration petite, peu fréquente et tardive, *ibid.* — De la respiration petite, peu fréquente, tardive, la poitrine étant petite et sans poil, *ibid.* — De la respiration aisée et qui se fait sans bruit, 79. — De la respiration de celui qui est comme lassé de courir, *idem.* — De la respiration haute, douce et facile, *ibid.*

CHAP. XX. — Des soupirs, *pag.* 80. — De ceux qui soupirent en branlant la tête, *idem.*

CHAP. XXI. — De la voix, *pag.* 81. — De la voix grosse, *idem.* — De la voix grosse et molle, *ibid.* — De la voix grosse et résonnante, *ibid.* — De la voix grosse au commencement, et qui finit par être aiguë, 82. — De la voix grosse, creuse et flexible, *idem.* — De la voix claire ou aiguë, *ibid.* — De la voix aiguë, semblable à celle du cygne, ou autre oiseau pareil, *ibid.* — De la voix aiguë, molle et cassée, *ibid.* — De la voix aiguë et criarde, *ibid.* — De la voix dépravée, et qui approche du bêlement ou cris de la brebis, 83. — De la voix rude et âpre, *idem.* — De la voix douce, 84. — De la voix un peu basse, *idem.* — De la voix débile et pleureuse, *ibid.* — De la voix grêle, *ibid.* — De la voix tremblante, *ibid.*

CHAP. XXII. — De la parole, *pag.* 85. — De la parole ferme, *idem.* — De la parole haute et véhémente, *ibid.* — De la parole prompte, *ibid.* — De la parole basse, 86. — De la parole tardive, *idem.* — De la parole véhémente, *ibid.* — De la parole brièvе et courte, *ibid.* — De la parole aiguë et mal nette, *ibid.* — De la parole aiguë et débile, *ibid.* — De ceux qui parlent du nez, *ibid.* — De la parole un peu lâche, 87. — De la parole difficile, *idem.* — De la parole

douce et recueillie, *ibid.* — De la parole modeste, 88.

CHAP. XXIII. — Du menton petit, *pag.* 89. — Du menton long, *idem.* — Du menton rond et sans poil, *ibid.* — Du menton quarré, *ibid.* — Du menton fosseté, 90. — Du menton aigu, *ibid.* — De l'homme sans barbe, *ibid.* — De la femme barbue, *ibid.* — De la femme sans barbe, 91.

CHAP. XXIV. — Du cou gros, *pag.* 92. — Du cou charnu, *idem.* — Du cou gras, *ibid.* — Du cou grêle, *ibid.* — Du cou grêle et long, *ibid.* — Du cou court, 93. — Du cou vide et foible, *idem.* — Du cou mutilé, 94. — Du cou dur, *idem.* — Du cou mou, *ibid.* — Du cou rude et gros, *ibid.* — Du cou entrelacé de grands vaisseaux, *ibid.* — Du cou ferme et immobile, *ibid.* — Du cou dénué et comme rompu, 95. — Du cou droitement élevé, *idem.* — Du cou penché ou incliné sur le devant, *ibid.* — Du cou penché du côté droit, *ibid.* — Du cou penché du côté gauche, *ibid.* — Du cou rempli de veines rouges, 96.

CHAP. XXV. — De la gorge et des clavicules, *pag.* 97.

CHAP. XXVI. — Des omoplates larges, grandes et distantes, *pag.* 98. — Des omoplates élevées en haut, *idem.*

CHAP. XXVII. — Du dos grand et fort, *pag.* 99. — Du dos étroit et foible, *idem.* — Du dos maigre, *ibid.* — Du dos couvert de poils, *ibid.*

CHAP. XXVIII. — Du métaphrène, *pag.* 100. Du métaphrène large, *idem.* — Du métaphrène charnu, *ibid.* — Du métaphrène maigre, *ibid.* — Du métaphrène élevé, *ibid.* — Du métaphrène fort courbé, des épaules resserrées vers la poitrine et du corps comme tout brisé, 101. — Du métaphrène couvert de poils, *idem.*

CHAP. XXIX. — Du dos bossu, *pag.* 102. — De la poitrine bossue, 103.

CHAP. XXX. — De ceux qui ont les côtes fortes, *pag.* 104. — Des côtes menues et vides, *idem.* — Des côtes enflées, *ibid.* — Des côtes charnues et dures, *ibid.* — Des côtes dénuées de chair, 105.

CHAP. XXXI. — Des lombes forts et des lombes petits, *pag.* 106. — Des lombes charnus et mous, *idem.* — Des lombes aigus, *ibid.* — Des lombes tremblans, *ibid.*

CHAP. XXXII. — Des épaules fortes, *pag.* 187. — Des épaules inarticulées et débiles, *idem.* Des épaules mal dénouées, *ibid.* — Des épaules saillantes, 108. — Des épaules élevées, *idem.* — Des épaules velues, *ibid.*

CHAP. XXXIII. — De la poitrine grande, *pag.* 109. — De la poitrine large et des épaules

grandes, *idem.* — De la poitrine étroite, et du ventre médiocre, *ibid.* — De la poitrine charnue, *ibid.* — De la poitrine rouge, 110. — De la poitrine couverte de poils, *idem.*

CHAP. XXXIV. — Des mamelles pendantes et de la poitrine ample et maigre, *pag.* 111. — Des mamelles petites et exténuées, *idem.*

CHAP. XXXV. — Du ventre ample et concave, *pag.* 112. — Du ventre grand, charnu, mou et pendant, *idem.* — Du ventre dur, 113. — Du ventre mou, *idem.*

CHAP. XXXVI. — Des bras, de leur longueur, des coudes robustes et bien articulés, *pag.* 114. — Des bras et des coudes petits, 115. — Des bras longs jusqu'aux genoux, *idem.* — Des bras extrêmement courts, *ibid.* — Des bras pleins de veines, *ibid.*

CHAP. XXXVII. — Des mains grandes, articulées et nerveuses, *pag.* 116. — Des mains délicates et molles, 117. — Des mains dures et charnues plus que de raison, *idem.* — Des mains grandes et dures, *ibid.* — Des mains fort pleines, avec les doigts longs, *ibid.* — Des mains étroites et grêles, *ibid.* — Des mains fort petites, *ibid.* — Des mains grêles et contorses, 118. Des mains longues, qui ont des doigts longs, *idem.* — Des jointures des mains longues, grosses et rudes, *idem.* — Du mouvement des mains, *ibid.* — De

la collision et frottement des mains, *ibid.* — De ceux qui, en parlant, remuent le corps et les mains, 119. — De ceux qui parlent sans remuer les mains, *idem.* — Des mains couvertes de poils, *ibid.* — De ceux qui se servent de la main droite ou de la gauche, *ibid.*

CHAP. XXXVIII. — Des doigts gros et courts, *pag.* 120. — Des doigts courts et menus, *idem.* — Des doigts longs de la main, *ibid.* — Des doigts longs, mous et distans les uns des autres, *ibid.* — Des doigts retors et tournés en arrière, 121. — Des doigts superflus aux mains, *idem.* — De celui qui remue les doigts en parlant, 122.

CHAP. XXXIX. — Des os des hanches apparens en dehors, *pag.* 123. — Des os des hanches grêles, *idem.*

CHAP. XL. — Des fesses grasses, *pag.* 124. — Des fesses osseuses et aiguës, *idem.* — Des fesses grêles ou comme desséchées, *ibid.*

CHAP. XLI. — Des cuisses fortes et nerveuses, *pag.* 125. — Des cuisses médiocrement charnues, *idem.* Des cuisses et des lombes couverts de poils, *ibid.* — Des cuisses courtes, *ibid.*

CHAP. XLII. — Des genoux charnus, *pag.* 126. — Des genoux qui font bruit, *idem.* — Des genoux qui se courbent en dedans, *ibid.*

CHAP. XLIII. — Des jambes articulées, nerveuses

veuses et fortes, *pag.* 127. — Des jambes fort menues, *idem.* — Des jambes grêles et nerveuses, *ibid.* — Des jambes et des malléoles grosses, 128. — Des jambes velues, *idem.* — Des boiteux, *ibid.*

CHAP. XLIV. — Du mollet fort gros, *p.* 130. — Du mollet resserré du haut en bas, *idem.* — Du mollet s'amincissant du bas en haut, *ibid.* — Du mollet mou, *ibid.*

CHAP. XLV. — Des talons nerveux et articulés, *pag.* 131. — Des talons mal articulés et charnus, *idem.* — Des talons fort grêles, *ibid.* — Des talons gros et rudes, des pieds charnus, des doigts courts, et du mollet de la jambe fort gros, *ibid.*

CHAP. XLVI. — Des pieds bien formés, grands, articulés et nerveux, *pag.* 132. — Des pieds charnus et gros, *idem.* — Des pieds petits et grêles, *ibid.* — Des pieds courts et gras, 133. — Des pieds un peu longs, *idem.* — Des pieds courbés et caves par dessous, *ibid.* — De la plante du pied qui est plane et demeure telle en marchant, *ibid.*

CHAP. XLVII. — Des orteils courbés, *pag.* 134. — Des orteils réunis, *idem.* — Des orteils resserrés, *ibid.* — Des orteils médiocrement distans, *ibid.* — Des orteils courts et fort menus, *ibid.* — Des orteils courts et gros, *ibid.* — Des

orteils longs et grêles, 135. Des orteils modérément grands et bien compassés, *idem.*

CHAP. XLVIII. — Des ongles crochus, *pag.* 136. — Des ongles étroits, longs et crochus, *idem.* — Des ongles ronds, *ibid.* — Des ongles charnus, 137. — Des ongles courts, pâles et rudes, *idem.* — Des ongles larges, blancs et un peu jaunes, *ibid.*

CHAP. XLIX. — De la démarche, *pag.* 138. — De ceux qui marchent à longs pas, *idem.* — De ceux qui marchent lentement, *ibid.* — De ceux qui marchent à pas longs et tardifs, *ibid.* — De ceux qui marchent avec vîtesse, *ibid.* — De ceux dont les pas sont courts, 139. — De ceux qui, en marchant, coupent court et vont vîte, *idem.* — Du pas, tantôt prompt, tantôt lent, *ibid.* — De ceux qui, allant vîte, ont peur à la rencontre d'un autre, et se raccourcissent sur eux-mêmes, *ibid.* — De ceux qui marchent promptement avec les yeux tout troublés, la tête mal arrêtée et respirent fort, 140. — De ceux qui marchent lentement, s'arrêtent à tous pas et regardent de côté et d'autre, *idem.* — De ceux qui marchent en tournant les pieds et les jambes, *ibid.* — De ceux qui tordent leur corps de côté et d'autre, et se penchent, *ibid.* — De ceux qui se remuent de tout le corps, tant aux épaules qu'aux autres membres, 141. — De ceux qui,

en marchant, ont le corps droit, *idem.* — De ceux qui penchent le corps, *ibid.* — De ceux qui se penchent en marchant du côté droit, *ibid.* — De ceux qui, en marchant, ont le corps suspendu et élèvent le visage en haut, *ibid.* — De ceux qui en marchant sont droits, portent la nuque du cou droite et remuent les épaules, *ibid.*

CHAP. L. — De ceux qui ont le corps fort petit, *pag.* 142. — De ceux qui ont le corps grand et bien proportionné, *idem.*

CHAP. LI. Des yeux, *pag.* 144. — Des yeux fort grands, 145. — Des yeux grands et livides, *idem.* — Des yeux grands, polis et bien composés, *ibid.* — Des yeux fort petits, *ibid.*

CHAP. LII. — Des angles des yeux longs, *pag.* 146. — Des angles des yeux courts, *idem.* — Des angles des yeux charnus, *ibid.*

CHAP. LIII. — Des paupières inférieures, *pag.* 147. — Des paupières supérieures, *idem.* — Des paupières rouges et grosses, *ibid.* — De la paupière inférieure, courte, *ibid.*

CHAP. LIV. — Des prunelles larges, *p.* 148. — Des prunelles petites, *idem.* — Des cercles des prunelles, inégaux, *ibid.* — Des cercles des prunelles, tournoyans, *ibid.* — Des cercles des prunelles, inégaux, et si un nuage bleu, vert, de diverses couleurs, et ténébreux, paroît sur le front au dessus des sourcils, 149. — Des cercles

des prunelles, inégaux, et qui courent tout autour, *id.* — De la prunelle qui paroît en éminence, 150.

CHAP. LV. — Des yeux beaucoup éminens, *pag.* 151. — Des yeux éminens, enflés, et qui ont un creux autour, *idem.* — Des yeux éminens vers le haut, *ibid.* — Des yeux éminens vers le bas, *ibid.* — Des yeux couleur de sang et à fleur de tête, *ibid.* — Des yeux éminens et de couleur perse, 152. — Des yeux éminens, dont les sourcils sont pesans, *idem.* — Des yeux éminens et secs, *ibid.* — Des yeux concaves et petits, *ibid.* — Des yeux concaves, petits et secs, *ibid.* — Des yeux grands et concaves, *ibid.* — Des yeux concaves, et qui se remuent comme de l'eau dans un vase, 153. — Des yeux concaves et fixes, *idem.* — Des yeux concaves, fixes et fluides, *ibid.* — Des yeux longs selon la longueur du visage, *ibid.*

CHAP. LVI. — De la couleur des yeux, *pag.* 154. — Des yeux peu tirant sur le blanc, *idem.* — Des yeux peu tirant sur la couleur de safran, *ibid.* — Des yeux pers, avec les prunelles petites, *ibid.* — Des yeux pers, un peu secs, 155, — Des yeux pers, tirant sur le vert, *idem.* — Des yeux bleus, *ibid.* — Des yeux bleus, grands, fixes et brillans, *ibid.* — Des yeux niais, 156. — Des yeux fort noirs, *idem.* — Des yeux couleur d'eau, *ibid.* — Des yeux jaunes, *ibid.* — Des yeux de couleur tannée, ou rousse, *ibid.* — Des

yeux rouges, tirant un peu sur le jaune, tels que ceux des chèvres, *ibid.* — Des yeux un peu rouges, 157. — Des yeux pleins de taches, *idem.* — Des yeux petits et variés, *ibid.* — Du calcul égal et des yeux tannés, *ibid.* — Du calcul inégal, avec des yeux tannés, *ibid.* — Du calcul couleur de sang avec des yeux noirs, 158. — Du calcul bleu et jaune courant autour de la prunelle, avec des yeux variés, *idem.* — Du calcul couleur de feu, blanc ou pâle, mêlé à celui couleur de feu, avec des yeux noirs, *ibid.* — Du calcul pâle, mêlé à la couleur de feu, avec des yeux grands, émus, brillans, *ibid.* — Du calcul carré de couleur de feu, et des cercles pers environnant la prunelle, *ibid.* — Des cercles blancs aux yeux, 159. — Des cercles de diverses couleurs, *idem.* — Du cercle de couleur de sang, étroit, noir, et d'un autre cercle au-dessus, couleur de feu, avec des yeux humides, *ibid.* — Du cercle inférieur, vert, et du supérieur noir, *ibid.* — Des cercles couleur de l'arc-en-ciel, avec des yeux secs, *ibid.* — Des cercles couleur de l'iris, avec des yeux humides, 160. — Des cercles couleur de l'iris, avec des yeux un peu sévères, *idem.* — Des yeux ténébreux, *ibid.* Des yeux ténébreux et secs, *ibid.* — Des yeux petits et ténébreux, *ibid.* — Des yeux ténébreux

et sales, *ibid.* — Des yeux décolorés, *ibid.* — Des yeux cruels et farouches, 161. — Des yeux laids, *idem.* — Des yeux obscurs, humides et de juste grandeur, *ibid.* — Des yeux clairs, 162. Des yeux resplendissans, *idem.* — Des yeux resplendissans, pers et couleur de sang, *ibid.* — Des yeux resplendissans et tannés ou fauves, *ibid.* — Des yeux resplendissans et noirs, *ibid.* — Des yeux resplendissans, noirs et sourians, *ibid.* — Des yeux resplendissans, et qui regardent de travers, *ibid.* — Des yeux resplendissans et secs, 163. — Des yeux resplendissans, concaves et petits, *idem.* — Des yeux brillans, *ibid.* — Des yeux fixes, 164. — Des yeux fixes et humides, *idem.* — Des yeux fixes et secs, *ibid.* — Des yeux fixes et pâles, *ibid.* — Des yeux fixes, pers et obscurs, *ibid.* — Des yeux fixes, et de ceux qui élèvent les sourcils et soupirent, *ibid.* — De ceux qui regardent sourdement, et dont les regards sont incertains, *ibid.* — Des yeux fixes, un peu roux et grands, 165. — Des yeux fixes, un peu rouges, grands et qui regardent en bas, *idem.* — Des yeux fixes et petits, 166. — Des yeux fixes, petits, à fleur de front, et de ceux qui resserrent le front et les sourcils, *idem.* — Des yeux fixes, petits, du front uni et des paupières mobiles, *ibid.* — Des yeux qui se remuent souvent, comme fixes, et qui ont une teinture

de blancheur, 167. — Des yeux remuans comme troublés, *idem.* — Des yeux qui se remuent avec les paupières, *ibid.* — Des yeux petits et qui se remuent avec les paupières, *ibid.* — Des yeux remuans, avec les paupières immobiles, *ibid.* — Des yeux obscurs et se remuant autour, 168. — Des yeux qui se remuent lentement, *idem.* — Des yeux tressaillans et petits, *ibid.* — Des yeux tressaillans et grands, *ibid.* — Des yeux tressaillans comme s'ils sautoient, *ibid.* — Des yeux tressaillans comme s'ils sautoient, grands, clairs et reluisans, *ibid.* — Des yeux tressaillans et enflés autour, 169. — Des yeux tressaillans et troubles, *idem.* — Des yeux qui, en se fermant, vont en haut et sont fixes, *ibid.* — Des yeux fermés, droits et de juste grandeur, resplendissans, avec le front uni, 170. — Des yeux qui se ferment, avec le front rude, les sourcils obliques, les paupières dures et épaisses, *idem.* — Des yeux qui se ferment, avec les paupières obliques, les sourcils tremblans, et des yeux qui se remuent, *ibid.* — Des yeux toujours ouverts, fort stables, et comme méditant quelque chose, *ibid.* — Des yeux toujours ouverts, obscurs et timides, *ibid.* — Des yeux toujours ouverts, obscurs, humides, et d'un aspect doux, 171. — Des yeux ouverts, secs, resplendissans et reluisans d'une lumière pure, *idem.* — De ceux qui dorment

les yeux ouverts, *ibid.* — Des yeux qui se ferment et s'ouvrent, 172. — Des yeux qui se ferment et s'ouvrent, et sont humides, *idem.* — Des yeux qui se ferment et s'ouvrent, sont pâles et tremblans, *ibid.* — Des yeux clignotans ou cillans, *ibid.* — Des yeux clignans et secs, 173. — Des yeux détors, un peu pâles et qui cillent, *idem.* — Des yeux qui ne cillent point, *ibid.* — Des yeux qui ne cillent point, et qui regardent pesamment, *ibid.* — Des yeux qui ne cillent point, regardent paisiblement, et sont humides, *ibid.* — Des yeux qui ne cillent point, pâles, un peu rouges et secs, *ibid.* — Des yeux qui ne cillent point et qui se roulent en eux-mêmes, 174. — Des yeux mobiles, *idem.* — Des yeux mobiles et de la vue perçante, *ibid.* — Des yeux mobiles et rouges, *ibid.* — Des yeux de courte vue, *ibid.* — De celui qui élève en haut une des paupières, la tient fixe vis-à-vis le milieu de la vue, et regarde mollement, 175. — Des yeux rians et gaillards, *idem.* — Des yeux rians, qui regardent un peu sourdement, et sont secs, *ibid.* — Des yeux rians et caves, 176. — Des yeux rians, du front, des joues, des sourcils et des lèvres qui se remuent, *idem.* — Des yeux rians, fixes, et qui ont l'aspect menaçant, *ibid.* — Des yeux rians, ouverts et secs, *ibid.* — Des yeux rians et humides, *ibid.* — Des yeux rians,

humides, des paupières abaissées, du front long, des tempes étendues de côté et d'autre, 177. — Des yeux tristes et humides, *idem.* — Des yeux tristes et secs, *ibid.* — Des yeux tristes, des sourcils resserrés, du front abattu et austère, *ibid.* — Des yeux tristes, secs, du front rude, du regard fixe et des paupières droites, *ibid.* — Des yeux qui tendent en haut, *ibid.* — Des yeux qui tendent en haut et tremblent, 178. — Des yeux qui tendent en haut et sont pâles, *ibid.* — Des yeux qui tendent en haut et sont un peu rouges, *ibid.* — Des yeux qui tendent de haut, en bas, et sont humbles, *ibid.* — Des yeux dont l'un tend en bas, l'autre en haut, qui tremblent, la respiration étant stertoreuse, *ibid.* — Des yeux de travers, *ibid.* — Des yeux tors du côté droit, 179. — Des yeux tors du côté gauche, 180. — Des yeux tors vers le nez, *idem.* — Des yeux bigles, secs et ouverts, *ibid.* — Des yeux bigles, secs, ouverts et tremblans, *ibid.*

CHAP. LVII. — De la figure de l'homme juste, *pag.* 181. — De la figure de l'homme injuste, 182. — De la figure de l'homme de bien, *idem.* — De la figure des hommes doux et dociles, *ibid.* — De la figure de l'homme méchant, 183. — Les empoisonneurs, *idem.* — Les remplis de venin, 184. — Les homicides, *idem.* — De la figure de l'homme fidèle et infidèle, *ibid.* —

De la figure de l'homme prudent et imprudent, 185. — De la figure des ingénieux, 186. — Les sensitifs, 187. — Les mécaniciens, 188. — Les pensifs, *idem.* — Les dociles, *ibid.* — Les constans, 189. — De la figure des hébétés, *idem.* — De ceux qui sont dépourvus de sens, *ibid.* — Des hommes rudes et grossiers, 190. — Des indociles, *idem.* — Des insensés, 191. — Des fous, *idem.* — Les dépourvus d'esprit, *ibid.* — Les démoniaques, 192. — Les inconstans, *idem.* — De l'homme qui a de la mémoire, *ibid.* — De l'homme oublieux, 193. — Les hardis, *idem*, — Les téméraires, *ibid.* — Les superbes, *ibid.* — Les timides, 194. — De la figure des impudiques, 195. — Des mous, *idem.* — Des efféminés, *ibid.* — Des imbécilles, 196. — Des hommes courageux, *idem.* — Les belliqueux, *ibid.* — Les orgueilleux, 197. — De la figure du pusillanime, *idem.* — Des magnanimes, *ibid.* — De la figure de l'avare, 198. — Du libéral, 199. — Du généreux, *idem.* — De la figure de l'homme très-colère, *ibid.* — De ceux qui se mettent plus difficilement en colère, mais qui s'appaisent tard, *ibid.* — De la figure des lourds et stupides, 200. — Des hommes serviles, 201. — De l'homme doux et traitable, *idem.* — De la figure des intempérans, *ibid.* — Les adultères, 203. — Des aimables voluptueux, 204. —

De la figure des amoureux, *idem.* — Les hommes sans amour, *ibid.* — Des gourmands, *ibid.* — Des biberons, 205. — Les sommeilleux, *idem.* — Les lâches, *ibid.* — L'homme sans souci, *ibid.* — Les stupides, *ibid.* — Des hommes tempérés, 206. — De la figure de l'impudent, *idem.* — Les honteux, *ibid.* — Les tristes, 207. Les mystiques, *idem.* — Les revêches, *ibid.* — Les soupçonneux, 208. — Des hommes tourmentés d'ennui, *idem.* Les joyeux, *ibid.* — Les arrogans, *ibid.* — Les hommes vains, 209. — De la figure du dissimulé, *idem.* — Les menteurs, *ibid.* Des véridiques, 210. — Des flatteurs, *idem.* — Des serviables, *ibid.* — Des ennuyeux, *ibid.* — Des opiniâtres, *ibid.* — Des processifs, 211. — Des importuns, 212. — Des envieux, *idem.* — Des impies, *ibid.* — Des malveillans, 213. — Des miséricordieux, *idem.* — De la figure des injurieux, *ibid.* — Des amateurs des jeux de hasard, *ibid.* — Des babillards, 214. — Des criards, *idem.* — Des éloquens, *ibid.* — Des inexpéditifs, 215. — Des hâtifs, *idem.* — Des circonspects, *ibid.* — Des soucieux, *ibid.* — Des laborieux, *ibid.* — Des fous méchans, 216. — Des brutaux, *idem.* — Des hommes de très-mauvais naturel, 217.

CHAP. LVIII. — Des taches naturelles qui se trouvent à la face, et qui désignent, suivant

leur position, en quelle partie du corps il s'en trouve de semblables, 218—223.

Analyse de l'Essai sur la physiognomonie de Lavater.

Introduction. *pag.* 223
CHAP. Ier. Autorités. 233 et suiv.
CHAP. II. De l'universalité du tact physiognomonique. 242 et suiv.
CHAP. III. De l'harmonie entre la beauté morale et la beauté physique. 251 et suiv.
CHAP. IV. La physiognomonie, base de l'estime et de l'amitié. 262 et suiv.
CHAP. V. Ressemblance entre l'homme et les animaux. 268 et suiv.
CHAP. VI. De l'homogénéïté de tous les individus de l'espèce humaine. 281 et suiv.
CHAP. VII. Des tempéramens. 296 et suiv.
CHAP. VIII. De la force et de la foiblesse des constitutions. 306 et suiv.
CHAP. IX. De l'état de santé et de maladie, ou essai d'une seméïotique. 310 et suiv.
CHAP. X. De la jeunesse et de la vieillesse. 313 et suiv.
CHAP. XI. Observations sur les enfans nouveaux nés, les mourans et les morts. 318 et suiv.

CHAP. XII. Observations sur les envies, les monstres, les géans et les nains. 324 et suiv.

CHAP. XIII. De l'influence réciproque des physionomies les unes sur les autres. 327 et suiv.

CHAP. XIV. De l'extérieur de l'homme, et de quelques autres indices analogues. 332 et suiv.

CHAP. XV. Des attitudes, de la démarche et de la posture. 334 et suiv.

CHAP. XVI. Des gestes. 335 et suiv.

CHAP. XVII. Du langage et de la voix. 338 et suiv.

CHAP. XVIII. Du style. 340 et suiv.

CHAP. XIX. Du dessin, du coloris et de l'écriture. 343 et suiv,

CHAP. XX. De l'habillement. 353 et suiv.

CHAP. XXI. Des différentes parties du corps, tête, face et profil. 355 et suiv.

CHAP. XXII. Du front. 358 et suiv.

CHAP. XXIII. Supplément au chapitre du front. 367 et suiv.

CHAP. XXIV. Des yeux. 388 et suiv.

CHAP. XXV. Des sourcils. 396 et suiv.

CHAP. XXVI. Du nez. 401 et suiv.

CHAP. XXVII. Des joues. 406 et suiv.

CHAP. XXVIII. Du menton. 409 et suiv.

CHAP. XXIX. De la bouche et des lèvres. 411 et suiv.
CHAP. XXX. Des dents. 417 et suiv.
CHAP. XXXI. Des oreilles. 420 et suiv.
CHAP. XXXII. Du cou et de la nuque. 420 et suiv.
CHAP. XXXIII. De la chevelure et de la barbe. 424 et suiv.
CHAP. XXXIV. Des mains. 428 et suiv.

FIN.

ERRATA.

Page 58, *au lieu de* par ordre de Porsenna, *lisez*, en présence de Porsenna.

Page 67, *au lieu de* gencivée, *lisez* gencive.

Page 223, *au lieu de* physiognonomie, *lisez* physiognomonie.

NOTICE

DE LIVRES DE FONDS ET D'ASSORTIMENS,

QUI se trouvent chez LE NORMANT, libraire, imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, la porte-cochère vis-à-vis l'église, au premier sur le devant.

Nota. On peut s'adresser au même libraire pour se procurer tous les objets de librairie ancienne et moderne.

TROISIEME EDITION de l'*Histoire de Quatre Espagnols ;* par L. F. C. MONTJOIE, auteur du *Manuscrit trouvé au Mont Pausilype.* 4 vol. in-12. Prix 7 fr. 50 c. et 10 fr. 50 c. par la poste.

Des Pierres tombées du Ciel, ou Lithologie atmosphérique, présentant la marche et l'état actuel de la science, sur le phénomène des Pierres de foudre, Pluies de pierres, Pierres tombées du Ciel etc.; plusieurs observations inédites, communiquées par MM. Pictet, Sage, Darcet et Vauquelin; avec un essai de théorie sur la formation de ces Pierres. Par Joseph Izarn, médecin, professeur de physique; de la société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Paris; secrétaire de la commission d'expériences de la société galvanique, et correspondant de plusieurs sociétés savantes.

Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

Vue de la Colonie Espagnole du Mississipi, ou des Provinces de Louisiane et Floride Occidentale, en l'année 1802; par un observateur résidant sur les lieux. Ouvrage qui expose tout ce qu'il y a de plus intéressant concernant le physique et le moral de cette Colonie, et auquel sont adaptées deux Cartes topographiques, et très-soignées, des Contrées qu'elle renferme. Un vol. in-8. broché, de 3 à 400 pages, avec les deux Cartes sus-mentionnées. B***. Duvallon, éditeur. Prix 4 fr. 50 cent., et 6 fr. par la poste.

Traité du choix et de la conduite des Etudes, par M. l'abbé Fleury. Un vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

Oraisons Funèbres de Fléchier, suivies de trois de ses meilleurs Panégyriques, avec la vie de l'auteur, des notices sur les personnages, et le morceau de Thomas sur cet orateur.

Deux vol. in-18, papier fin, broché,	2 fr. 25 c.
Les mêmes, 2 vol. in-12, papier fin, avec le portrait, br.	6 40.
Les mêmes, 2 vol. in-12, papier vélin, *idem,* br.	9 40.

Le portrait de l'auteur, très-bien gravé par Saint-Aubin, se vend aussi séparément 1 franc.

Traité des Moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion, et d'en arrêter les progrès ; par le citoyen Guyton-Morveau, membre de l'Institut national de France, avec cette épigraphe : *Dira per incautum serpunt contagia vulgus,* VIRG. Seconde édition, 1 vol. in-8.; 4 fr. 50 c., pour Paris; 7 fr., franc de port.

OEuvres de Virgile, traduites en français, le texte vis-à-vis la traduction, avec des remarques, par M. l'abbé Desfontaines. Nouvelle édition, plus correcte que les précédentes, et ornée du portrait de Virgile. Quatre vol. in-12. Prix : 10 fr., et 14 fr. francs de port.

Supplément au Répertoire alphabétique, chronologique et par classement de matières, des lois rendues par les assemblées nationales et les corps législatifs, et des arrêtés du gouvernement, depuis 1789. Par Guillaume Beaulac, homme de loi. Ledit Supplément contenant l'indication de la législation du quatrième trimestre de l'an IX et celle de l'an X. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.